





2, 2

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS.

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II.—2. 1876 11.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau

FARINELLI

OU

LA PIÈCE DE CIRCONSTANCE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 25 Juillet 1816.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
L'AFFUT, auteurs	MM.	PHILIPPE.
L'ÉCLAIR, auteurs		GUÉNÉE.
PACOLET, garçon d'auberge		ÉDOUARD.
FARINELLI, page	Mmes	LUCIE.
NANETTE, écaillère		BETZY.

A Paris, dans un hôtel garni.



FARINELLI

OU

LA PIÈCE DE CIRCONSTANCE

Une salle commune. — A droite et à gauche, des cabinets.

SCÈNE PREMIÈRE.

PACOLET, seul, un pommier à la main, et parlant à la cantonade.

Eh bien! ne faut-il pas vous souhaiter bon voyage? Encore un qui part sans me donner pour boire. Allons, préparons toujours le déjeuner du numéro deux, peut-être que celui-là m'étrennera. (Mangeant une pomme.) Bah! il en reste encore deux, ce sera assez. Quelle tour de Babel qu'un hôtel garni! des étrangers, des journalistes, des étudiants en droit, des auteurs. Mon Dieu! mon Dieu! quel métier que celui de garçon d'auberge!

AIR de M. Doche.

Pour se rendre les gens propices,
Souple, discret, à tout venant
J'offre avec zèle mes services...
On m'a toujours en me payant.
Je d'vrais ben briller à la ronde

Avoir des laquais, des commis,
Puisqu'on prétend qu'en ce pays
Les gens qui servent tout le monde
Finissent par être servis.

SCÈNE II.

PACOLET, NANETTE, sortant d'une chambre de côté.

NANETTE, à la cantonade.

Oui, monsieur, je vous en apporterai demain une cloyère. Vous savez que je suis toujours à la porte de l'hôtel.

PACOLET.

Tiens, c'est ma prétendue! Bonjour, mam'selle Nanette! (S'essuyant la bouche.) Elle n'était pas assez cuite.

NANETTE.

Qu'est-ce que tu fais donc là?

PACOLET.

Veux-tu m'en ouvrir une petite douzaine! Je te donnerai en payement douze baisers! ça fait-y ton compte?

NANETTE.

Comme t'es gourmand!

PACOLET.

Gourmand! parce qu'on aime les bonnes choses.

NANETTE.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Ce n'est pas ainsi qu' tu m' plairas.
J' veux qu' mon mari soit plus aimable,
Et qu'il n' soit pas toujours à table :
L'amour, monsieur, ne mange pas!
C'te gourmandise est trop précoce;
Dès l' matin il n' songe qu'à c'la;
Et monsieur n'aspire à la noce
Que pour mieux dîner ce jour-là.

PACOLET.

Si on peut parler ainsi! Je n'ai pas encore fait mon déjeuner, et voilà le quatrième que j'apprête. Je m'en vas les remettre encore au feu!

NANETTE.

Eh! laisse là tes pommes, et parle-moi.

PACOLET.

Tu ne sais donc pas que c'est pour votre protégé, ce beau vilain petit seigneur, qui depuis deux jours qu'il est ici, ne fait que chanter. Veux-tu l'entendre: Ah! ah! Oh! oh!

NANETTE.

Moi, je trouve ça ben gentil; et puis, il ne chante pas toujours! Tu ne sais donc pas? hier, pour une simple commission, voilà ce qu'il m'a donné!

PACOLET.

Un louis d'or!

NANETTE.

AIR : Ah! quel plaisir d'aimer Lucas. (Les Vendangeurs.)

Et si t'avais vu d' quell' façon!
Quel air aimable et bon!
Oh! ma fin', c'est payer trop bien;
Moi, j' n'ai pas d'avarice...
Et fût-c' même pour rien,
J' sis toute à son service!

PACOLET.

Eh bien, voilà ce que je n'entends pas!

NANETTE.

Il est toujours plus aimable que ces messieurs du numéro trois que tu aimes tant.

PACOLET.

Ah! ceux-là, quelle différence! ce sont des gens distingués, des auteurs, enfin.

NANETTE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un auteur?

PACOLET.

Ah dame! un auteur... pour t'expliquer cela, à toi... un auteur... c'est un métier comme un autre! comme le tien! comme le mien, par exemple!

NANETTE.

Comment, un auteur, c'est comme un traiteur!

PACOLET.

Non, mais ça se ressemble, c'pendant.

AIR du vaudeville d'Arlequin Musard.

Toujours dans sa tête il mitonne
L' moyen d' faire d' nouveaux ragoûts!
De son mieux il les assaisonne,
Afin d' contanter tous les goûts.
Mais d' nous en un point il s'écarte :
D' peur qu' son repas n' soit mal tourné,
Il a soin d' fair' payer la carte
Avant de servir le dîné.

Ce sont eux qui me donnent tous les soirs des billets de spectacle; et vu la manière dont je me suis montré dans cette pièce qui n'a fait que paraître, ils m'ont promis une dot sur leur premier ouvrage qui réussira!

NANETTE.

Ah bien, oui! Moi, je ne veux pas attendre aussi longtemps que ça.

PACOLET.

Ah! est-elle pressée, est-elle pressée!

NANETTE.

AIR : Ce boudoir est mon Parnasse. (Fanchon.)

Faut qu' tu sois ben bon apôtre
Pour les croire généreux;
Ont-ils d' l'argent pour un autre
Quand ils n'en ont pas pour eux ?
Hélas! de tout ils s'abstiennent,
Et d' puis qu'ils sont au logis,

Sans quelques baisers qu'ils m prennent
Ils n'auraient encor rien pris.

PACOLET.

Dame ! ça s' pourrait bien.

Même air.

Oui, je commence à le croire,
Ils s' moqu' de moi tous les deux ;
Quand il faut m' donner pour boire,
Ils n'ont pas d' monnaie sur eux.
Ce qu'ils m' promettent m'échappe ;
Leur argent m'est inconnu,
Et sans quelqu' soufflets qu' j'attrape,
J' n'aurais encor rien reçu.

NANETTE.

Ah ! mon Dieu ! j'entends une voiture ; c'est celle du monsieur au louis d'or.

PACOLET.

Une voiture ! ça ne se refuse rien. Et son déjeuner qui n'est pas au feu ; c'est toi qui m' fais oublier... Restez là, mademoiselle.

(Il entre dans la chambre du numéro deux, le pommier à la main.)

NANETTE, regardant vers le fond.

Tiens, comme il rit tout seul !

SCÈNE III.

LES MÊMES ; FARINELLI.

FARINELLI, un journal à la main.

Ah ! ah ! ah ! l'aventure est impayable !

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Ce matin encor dans ma glace
J'étais de moi-même enchanté ;
J'admirais mon air et ma grâce,

Surtout ma parfaite santé :
J'aurais bien juré d'après elle
Vivre pendant un siècle entier,
Quand j'apprends ici la nouvelle
Que je suis mort le mois dernier.

C'est bien écrit. (Il lit.) « Le jeune Farinelli, premier « musicien et premier page du grand-duc, vient de mourir « à Florence. Quoiqu'il fût dans l'âge le plus tendre, on « citait déjà par toute l'Europe ses talents et son amabi- « lité. » Ces messieurs sont trop bons. « Le prince, dont « il était le favori, en paraît très-vivement affecté. » Il me semble pourtant que j'ai obtenu un congé de Son Altesse, et que je viens à Paris pour mon plaisir... Cependant, puisque le journal le dit ; on sait que les journaux n'impriment jamais rien de faux... Allons nous mettre en deuil.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (Sophie.)

Je vais me pleurer de ce pas,
Et je veux que ma douleur brille;
En pareil cas, il ne faut pas
Beaucoup compter sur sa famille :
Chacun à paraître navré
Met une négligence extrême;
Pour être aujourd'hui bien pleuré,
Il faut qu'on se pleure soi-même.

Ah ! te voilà, Nanette ?

NANETTE.

Oui, monsieur.

FARINELLI.

AIR du Laboureur chinois. (MOZART.)

Qu'elle est douce et gentille !
Chaque jour l'embellit;
Et son œil noir pétille
De malice et d'esprit.
(A part.)
Allons, séchons nos larmes,

Oui, le journal a tort;
Je sens près de ses charmes
Que je ne suis pas mort.

(A Pacolet, qui rentre.)

Eh bien ! Pacolet, mon déjeuner ? (A part.) Car il ne faut pas que la douleur me fasse perdre l'appétit.

PACOLET.

Vos pommes sont au feu ; mais vous avez là une drôle d'idée de ne manger que ça à votre déjeuner.

FARINELLI.

Est-ce que tu ne remarques pas que j'en ai la voix plus fraîche ?

(Il fait une roulade.)

NANETTE.

Ah ! comme ça va en haut et en bas !

PACOLET, à part.

Oui, c'est du biau ! une belle pratique !

FARINELLI.

Nanette, je rentre ; s'il vient des lettres pour moi, tu me les apporteras.

PACOLET.

C'est moi, monsieur, qui vous les monterai.

FARINELLI.

Non, je veux que ce soit elle.

PACOLET.

Moi, je ne le veux pas.

NANETTE.

Allons, tais-toi donc, puisqu'il veut que ce soit moi.

Ensemble.

AIR : Vent brûlant d'Arabie.

NANETTE.

Il faut d' la complaisance,
Çà, monsieur taisez-vous !
Ayez d' la confiance,

Fi, qu' c'est laid d'êtr' jaloux;
Aux voyageurs, pour plaire,
D' zèle il faut redoubler.
(Faisant la révérence à Farinelli.)
On f'ra c' qui faudra faire;
Monsieur n'a qu'à parler.

FARINELLI.

Toute sa défiance
Pourrait-elle entre nous
Détruire l'influence
D'un regard aussi doux ?
Un jaloux doit, ma chère,
Auprès de vous trembler;
Pour séduire et pour plaire,
Vous n'avez qu'à parler.

PACOLET.

J' crois qu' dans la circonstance
J' n'ai pas tort d'êtr' jaloux;
J' vois là queuqu' manigance;
On lui fait les yeux doux.
Si j' montre d' la colère,
On vient me quereller,
Et pour qu' l'on m' fasse taire,
Moi, je n'ai qu'à parler.
(Farinelli entre dans sa chambre, et Nanette sort.)

SCÈNE IV.

PACOLET, L'AFFUT.

PACOLET.

Ah ! v'là monsieur l'Affût.

L'AFFUT, sortant et parlant à la cantonade.

Oui, te dis-je, je réponds du succès de la pièce, mais trouve un sujet... que diable, cherche !

AIR : Voici la manière.

Un rien t'embarrasse,
Ne sais-tu donc pas
Ce qu'il faut qu'on fasse
Pour plaire ici-bas?
Des vieux in-folios
Aller secouant la poussière,
Puis mettre en lambeaux
Dufresny, Regnard et Molière,
Dire en d'autres mots
Ce qu'ils ont d'jà dit.
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

Aux moindres nouvelles
Je suis toujours prêt;
Se confirment-elles,
J'ai là mon couplet ;
Qu'on soit triste ou non,
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Quels que soient le nom
Ou les vertus de l'adversaire ;
Nous chantons toujours c'lui qui réussit :
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

(Cherchant.)

Si je pouvais en avoir aujourd'hui...

PACOLET.

Monsieur...

L'AFFUT.

Laisse-moi donc, laisse-moi donc !

PACOLET.

J'ai fait cette commis ion. (A part.) Voyons s'il va aussi me donner un louis.

L'AFFUT.

C'est bon, c'est bon.

PACOLET, tendant la main.

Mais, monsieur...

L'AFFUT.

C'est bien, je me souviendrai de toi.

PACOLET.

Monsieur, depuis huit jours que vous vous souvenez de moi comme ça, je crois que vous m'oubliez.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (Fanchon la vielleuse.)

La choso en vaut bien la peine;
Tâchez qu' la mémoir' vous r'vienne,
Et si vous le trouvez bon,
N'oubliez pas le garçon.
C'est un' loi qu'on n' peut omettre,
De tout temps on nous donna.

L'AFFUT.

Apprends qu'un homme de lettre
N' connaît pas ces usag'-là.

(Pacolet sort.)

SCÈNE V.

L'AFFUT, seul.

J'ai beau chercher, je ne vois pas une seule pièce de circonstance à faire. Pas de pièce nouvelle, personne de mort; il y a de quoi se tuer.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (Ida.)

Quel siècle et comment peut-on vivre
Quand tout est tranquille ici-bas ?
Pas un savant n'a fait un livre,
Pas une actrice de faux pas.
On ne voit que de bonnes âmes,
Plus de procès, et nos maris
Se laissent enlever leurs femmes
Sans en instruire tout Paris.

Enfin, pas une parodie à faire ; à la vérité, à quel théâtre la donner ? J'ai eu un accident à l'Opéra-Comique, un inconvénient aux petits théâtres, et un désagrément à la Comédie-Française... une dispute que j'ai eue avec le caissier. Je lui porte une pièce. — Qui êtes-vous ? — M. l'Affût, auteur distingué. — Donnez-vous la peine d'entrer. — Monsieur, c'est un petit ouvrage que je vous apporte. — Ce gros manuscrit ? — Oui, monsieur. Alors il tourne le premier feuillet. — *Personnages :* Chasseurs, paysans, bêtes féroces. Le théâtre représente une forêt avec un arbre au milieu. La première scène s'ouvrait par des brigands et des voleurs, selon l'usage. Alors ce coquin de caissier me dit : Monsieur, des brigands et des voleurs, ça ne peut pas me convenir ; portez ça aux théâtres des boulevards. — Monsieur, j'en viens, on n'en veut pas. — Comment, monsieur, vous osez ?... Vous ne savez donc pas qu'il y a loin des Français aux boulevards ? — C'était une malhonnêteté de me dire ça à moi qui en venais, et qui avais fait la course à pied ; il aurait mieux fait de me dire : Prenez un siége ; mais ces gens-là n'ont aucun égard pour le mérite, et le véritable homme de lettres doit se renfermer en lui-même ; aussi je suis rentré chez moi.

SCÈNE VI.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR, *la Gazette* à la main.

Ah ! mon ami, quelle découverte, nous sommes sauvés ! Tu as entendu parler de Farinelli, ce jeune favori du grand-duc ?

L'AFFUT.

Sans doute, on vantait par toute l'Europe et ses talents et la bonté de son caractère.

L'ÉCLAIR, joyeusement.

Eh bien ! mon ami, il est mort !

L'AFFUT.

Ah ! que c'est heureux ! Es-tu bien sûr de cette bonne nouvelle ?

L'ÉCLAIR.

Parbleu ! c'est imprimé : je l'ai lu dans *la Gazette*. Voilà notre pièce de circonstance. On cite de lui des traits charmants. (Il lit le journal.) « Le prince était tombé dans une « noire mélancolie ; il n'assistait plus au conseil et négligeait « même sa personne, au point de laisser croître sa barbe. La « princesse avait placé le jeune Farinelli à la porte de « l'appartement ; elle lui ordonna de chanter un de ses « plus beaux airs. A peine avait-il fini, que le prince « éperdu, transporté de plaisir, court à lui, l'embrasse, « et jure de lui accorder tout ce qu'il demandera. *Eh « bien!* répond Farinelli, *je demande que Votre Altesse « s'habille et aille au conseil.* C'est de cette époque qu'a « commencé la faveur dont il n'a cessé de jouir. »

L'AFFUT.

On pourra profiter de cela ; c'est fort bien.

L'ÉCLAIR.

Et cet autre. (Il lit.) « Dans un opéra qu'on donnait à la « cour et où le jeune prince jouait un rôle, Farinelli chan- « tait près de son ami qui venait d'expirer, et ses accents « étaient si tendres et si pathétiques, que le prince, qui « devait faire le mort, oubliant tout à coup son rôle, se « releva en sanglotant pour le consoler. »

L'AFFUT.

Voilà notre dénoûment !

L'ÉCLAIR.

AIR : Vers le temple de l'Hymen. (Amour et Mystère.)

Accablé par le remords,
Le prince à la fin succombe;

Son ami vient sur sa tombe
Chanter l'office des morts.
Il prend sa lyre chérie;
O pouvoir de l'harmonie!
Le mort revient à la vie
Sur un grand air d'opéra.
Mon ami, quelle merveille!
Un opéra qui réveille...
Tout Paris voudra voir ça!

Oui, il faut se dépêcher.

L'AFFUT.

Trop fougueux, ces jeunes gens-là. Ce n'est pas la peine... la pièce est déjà faite.

L'ÉCLAIR.

On nous aurait prévenus? Voilà ce que c'est. Ce journal-ci n'annonce jamais les morts que le lendemain.

L'AFFUT.

C'est vrai; il devrait les annoncer la veille. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. N'avons-nous pas la parodie du dernier opéra? la pièce peut servir, en changeant le nom et la fin de quelques couplets.

L'ÉCLAIR.

C'est juste. Je n'y pensais pas. Ah! ça, mais pour parler d'un musicien, tu ne sais pas une note de musique... ni moi non plus.

L'AFFUT.

Qu'importe! nous avons fait une pièce dernièrement sur un arrêt de la Sorbonne; est-ce que nous savions une phrase de latin? Comme si les auteurs étaient obligés de connaître les choses dont ils parlent! Tu verras bientôt que, pour composer une pièce, il faudra avoir fait toutes ses études. Sois donc tranquille, j'ai là toutes mes scènes.

AIR : Si Pauline est dans l'indigence. (*Pauline.*)

Nous y mettrons mainte épithète;
Nous parlerons *dièze* et *bemol!*

Nous parlerons de la fauvette,
Nous parlerons du rossignol ;
Nous dirons qu'il eut pour sa lyre
L'écho de la postérité...

L'ÉCLAIR.

On ne saura ce qu'il veut dire.

L'AFFUT.

On claquera de tout côté.

L'ÉCLAIR.

Tu as raison. Mais encore faudrait-il connaître un peu la vie de Farinelli.

L'AFFUT.

C'est vrai. Diable !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; FARINELLI, puis PACOLET.

FARINELLI.

Pacolet ! Pacolet !

L'ÉCLAIR.

Quel est ce petit monsieur ?

FARINELLI, à Pacolet.

Fais remettre sur-le-champ cette lettre à la poste.

PACOLET, lisant l'adresse.

Oui, monsieur. *Al signor Spinoletto, à Florence.* Tiens, quel bailliage c'est-il ?

FARINELLI.

Que t'importe ?

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, sur l'heure obéis-moi.
Remplis sur-le-champ ce message.
(Lui donnant de l'argent.)
D'avance, tiens, voilà pour toi.

PACOLET.

Vous me donnez?

FARINELLI.

C'est mon usage.

L'ECLAIR, à l'Affût.

Que penses-tu de ce maintien?

L'AFFUT, à Pacolet.

Quel est-il? je crois le remettre.

PACOLET, tenant l'argent.

J'ignor' c' qu'il est; mais on voit bien
Que c'est pas un homme de lettre.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR.

Il a des connaissances en Italie; s'il pouvait nous donner des renseignements.

L'AFFUT.

Il faudrait un moyen neuf et piquant. Je vais lui offrir du tabac... (A Farinelli.) Monsieur en use-t-il?

FARINELLI.

Grand merci!

L'AFFUT.

Peut-être ne vaut-il pas celui d'Italie; car j'ai reconnu à la tournure de monsieur qu'il était Italien.

FARINELLI.

Oui, messieurs, et j'arrive de Florenee.

L'AFFUT.

Quoi! monsieur, vous venez d'Italie? Auriez-vous entendu parler du fameux Farinelli?

FARINELLI, à part.

Où en veulent-ils venir? (Haut.) Oui, messieurs. Je l'ai beaucoup connu.

L'ÉCLAIR.

Ah! monsieur, rendez-nous un grand service. Racontez-nous les particularités de la vie de ce jeune prodige?

L'AFFUT.

De ce grand homme!

FARINELLI, s'inclinant.

Messieurs!...

L'ÉCLAIR.

N'en passez aucune sous silence.

FARINELLI, à part.

Que c'est flatteur!

L'AFFUT.

Si vous saviez l'intérêt que nous y prenons!

FARINELLI, à part.

En vérité, voilà de quoi donner de l'amour-propre! (Haut.) Messieurs... Farinelli est à peu près...

L'ÉCLAIR.

Était, vous voulez dire

FARINELLI.

Comment?

L'AFFUT, à l'Éclair.

Mets-toi là et écris.

FARINELLI.

Et pourquoi donc?

L'AFFUT.

Qui, votre récit fait naître quelques idées, quelques pointes de couplet.

FARINELLI.

Hein! Comment?

L'AFFUT.

Est-ce que vous ne savez pas la grande nouvelle? (Avec joie.) Farinelli est mort, et cet événement-là est trop heureux pour que nous n'en profitions pas. Nous arrangeons là-dessus une pièce de circonstance.

FARINELLI.

Quoi! monsieur, vous seriez...

L'AFFUT.

Moi-même, monsieur... Depuis mon enfance, je travaille le vaudeville; je l'ai étudié chez nos premiers restaurateurs. Je suis membre de toutes les académies mangeantes de la capitale, et j'ose dire que j'ai donné à la poésie légère un caractère de consistance et de solidité au delà du genre.

L'ÉCLAIR.

Monsieur, vous pouvez commencer. Nous écoutons.

FARINELLI.

Très-volontiers.

AIR de DALVIMAR.

D'un père pauvre et vertueux,
Farinelli naquit à Rome.
Étant sans bien, il fut heureux;
Étant riche, il fut honnête homme.
Le hasard seul... du dernier rang
Le rapprocha du rang suprême;
Sa fortune changea souvent,
Mais son cœur fut toujours le même.

L'ÉCLAIR.

C'est fort bien. Mais quel était son caractère? qu'est-ce qu'il disait?

L'AFFUT.

Oui; voyons un peu ce qu'il pensait.

FARINELLI.

Le voici :

AIR du Cabaret.

Il faut, puisque notre existence
Dépend, disait-il, des hasards,
L'ennoblir par la bienfaisance
Et la charmer par les beaux-arts.
Le sort lui sourit par mégarde,
Et négligeant d'en profiter,
Il vécut sans y prendre garde,
Et mourut sans s'en douter.

L'AFFUT.

Fort bien ! (A l'Éclair.) Tu écris toujours, n'est-ce pas ? Voilà de quoi faire deux couplets qui seront applaudis. Je m'en charge avec quatre billets de parterre. Mais puisque vous nous donnez de si bonnes idées, il m'en vient une ! Faites la pièce avec nous !

(Ici, Nanette traverse le théâtre avec un balai et un plumeau, et entre chez Farinelli.)

FARINELLI.

S'il faut vous le dire, il me paraît assez singulier de travailler sur un pareil sujet. Et d'ailleurs, je ne vois rien dans la vie de Farinelli qui mérite d'être mis en scène.

L'AFFUT.

Comment, monsieur, le moment où il ressuscite un mort avec un air d'opéra ! C'est admirable !

FARINELLI.

Comment, vous savez... Ah ! oui... je me rappelle... Et vous croyez que je m'en tirerai bien ?

L'AFFUT.

A merveille, vous fournirez les idées, l'Éclair fera les couplets, il les fait très-vite.

FARINELLI.

Ah çà ! et vous ?

L'AFFUT.

Moi, je vous encouragerai, je taillerai les plumes et je mettrai mon nom à l'ouvrage. Je me charge des articles dans

les journaux... Attendez. Il me vient une idée de couplet pour notre pièce.

L'ÉCLAIR.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Te faut-il une rime?

L'AFFUT.

Tu me l'as fait perdre, je n'ai plus d'idée.

L'ÉCLAIR.

Voilà comme tu es toujours.

L'AFFUT.

Je voulais dire que Farinelli...

L'ÉCLAIR.

Jouait de plusieurs instruments.

L'AFFUT.

C'est ça; mais c'était pour tourner... Aidez-moi un peu, vous voyez que j'ai l'idée.

L'ÉCLAIR.

J'y suis...

AIR du Verre.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien célèbre...

L'AFFUT.

Pas mal, c'est ce que je voulais dire; ça va sur l'air.

L'ÉCLAIR.

Jouait joliment du basson
Et jouait, et jouait...

Ah! diable! il faudrait une rime à célèbre!

L'AFFUT.

Je sais ce qu'il faut. Il faudrait un instrument en *èbre*, célèbre, funèbre, ténèbre, ténèbre... Je ne sors pas de là.

L'ÉCLAIR.

Changeons la rime.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien si rare...

L'AFFUT.

Jouait joliment du basson...

FARINELLI, à part.

Amusons-nous aussi.

(Haut.)

Et proprement de la guitare.

L'AFFUT.

Bravo! j'allais le dire. Reste à savoir après ça si Farinelli jouait de la guitare; mais qu'est-ce que ça fait à un public éclairé, qui ignore ce qui en est? Maintenant, le cinquième vers.

FARINELLI.

Ce premier quatrain est un peu faible, quoique j'y aie travaillé.

L'AFFUT.

Pourvu que les deux derniers vers soient bons, voilà tout ce qu'il faut. Nous avons encore de la marge pour deux mauvais, je m'en charge.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette,

L'AFFUT.

Je tiens les deux derniers.

L'assemblée, en s'en allant,
Se retirait fort satisfaite.

L'ÉCLAIR.

Ah! quelle chute! il n'y a pas de pointes, c'est plat; et, *l'assemblée en s'en allant*, il manque un pied.

L'AFFUT.

Ah! c'est vrai, l'assemblée s'en va sur un pied de moins.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette,
La renommée, au même instant,
L'accompagnait sur sa trompette.

FARINELLI et L'AFFUT.

Bravo ! bravo ! reprenons.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR et FARINELLI.

Quand ce grand homme, en badinant, etc.

L'AFFUT, s'essuyant le front.

En voilà un qui m'a donné de la peine ! Aussi c'est un de mes meilleurs. Ah çà ! mon cher collaborateur, vous voilà engagé, vous avez travaillé.

FARINELLI.

Songez donc que je n'ai jamais fait de pièces de théâtre.

L'AFFUT.

Et moi donc ? Et pourtant me voilà. Jérôme l'Affût, auteur dramatique, furet de coulisses et orateur du foyer.

FARINELLI.

Allons, messieurs, j'accepte, pour la rareté du fait.

L'AFFUT.

Voilà une première séance qui est bonne ; la seconde après déjeuner... Nous ne vous invitons pas.

FARINELLI.

Je ne déjeune jamais.

L'AFFUT.

Fallait donc le dire ! Partie remise. Nous irons dîner chez vous sans façon; c'est ainsi que ça se pratique. Vous êtes censé avoir déjeuné chez nous, nous allons dîner chez vous ; voilà comme on fait les vaudevilles.

FARINELLI.

A la bonne heure !

L'ÉCLAIR.

Et surtout du bon vin.

L'AFFUT.

Du bon vin et pas d'eau.

FARINELLI.

AIR de la Monaco.

La bonne affaire,
Tout est d'accord!
Pourtant je ne m'attendais guère
Moi-même à faire,
Vivant encor,
Une complainte sur ma mort.

L'AFFUT et L'ÉCLAIR.

La bonne affaire,
Tout est d'accord!
Un pareil ouvrage doit plaire :
Destin prospère,
Oui, cette mort
Va remplir notre coffre-fort.

FARINELLI.

C'est un droit qu'ici je m'arroge;
Mais il est tant de gens de bien
Qui font eux-mêmes leur éloge;
Je puis bien faire aussi le mien.

Ensemble.

L'AFFUT et L'ÉCLAIR.

La bonne affaire, etc.

FARINELLI.

La bonne affaire, etc.

(L'Affût et l'Éclair entrent chez eux. Farinelli reste sur le devant de la scène.)

L'AFFUT, appelant.

Pacolet! Pacolet!

SCÈNE IX.

FARINELLI, seul.

Ah! l'on veut me mettre en tiers dans une pièce de circonstance sur ma mort! Je n'y vois pas d'inconvénient; et si jamais je tombe dans la disgrâce, voilà une ressource, j'ai ma pièce.

AIR : Fortune en ce monde. (*Les Rendez-vous bourgeois.*)

Le sort me délivre
De tout embarras,
Et je m'en vais vivre,
Grâce à mon trépas!
Je crois voir ma belle
Lisant le journal,
Et se trouvant mal
A cette nouvelle;
Mais au bout d'un mois
L'Amour en appelle,
Et mon infidèle
Fait un autre choix.
Du cœur de ma belle
Je me vois exclus,
Mais le dieu Plutus
Me sera fidèle.

L'AFFUT, en dehors.

Pacolet! Pacolet!

SCÈNE X.

FARINELLI, NANETTE, sortant de la chambre de Farinelli, avec une assiette à la main.

NANETTE.

Pacolet. Il n'entend pas. Il n'y est jamais!

L'AFFUT et L'ÉCLAIR, en dehors.

Pacolet ! Pacolet !

NANETTE.

Eh ! mon Dieu, on y va.

(Elle entre dans la chambre de l'Affût avec l'assiette.)

SCÈNE XI.

FARINELLI, seul.

Pourtant, se réjouir de la mort d'un honnête jeune homme, et d'un page encore !... Ah ! si je pouvais leur jouer un tour de mon métier et leur donner une leçon... Il y aurait bien un moyen; mais pour cela il faudrait... et cela n'est pas aisé...

SCÈNE XII.

FARINELLI, NANETTE, sortant de la chambre de l'Affût avec l'assiette vide.

NANETTE, à la cantonade.

Non, messieurs, je ne plaisante pas. M'embrasser ! et pendant ce temps-là me voler mon assiette !

FARINELLI, à part.

Est-ce que mon déjeuner serait aussi défunt !

NANETTE, à la cantonade.

Oui, riez, riez. C'est très-mal, on croira que c'est moi.

FARINELLI, à part.

Voici l'occasion que je désirais, et je puis maintenant les tuer en toute sûreté... Eh bien ! Nanette, mon déjeuner ?

NANETTE, l'apercevant.

Ah ! mon Dieu, monsieur... Je ne sais comment vous

dire... mais je vous assure bien que ce n'est pas ma faute si votre déjeuner...

FARINELLI, riant.

Comment, on l'aurait pris? Eh bien! mon enfant, je l'avais fait exprès.

NANETTE.

Exprès. Vous savez donc...

FARINELLI.

Eh! oui. Ce sont les souris, à ce que disait Pacolet, qui mangeaient tout dans mon appartement. Je les guettais.

NANETTE, riant.

Ah! vous croyez...

FARINELLI, riant.

Et j'ai saupoudré mon déjeuner d'arsenic double, tout ce qu'il y a de plus fort.

NANETTE.

Ah! mon Dieu! Ils seront empoisonnés.

FARINELLI.

Justement, et c'est là le meilleur.

NANETTE, hors d'elle-même.

Eh non! ce n'est pas ce que vous croyez... Comment les prévenir?...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; PACOLET, un morceau de pain et un couteau à la main.

NANETTE, à Pacolet qui entre.

Ah! Pacolet, cours chez le premier médecin, qu'il vienne sur-le-champ.

PACOLET, mangeant.

C'est bon. Après déjeuner.

NANETTE, vivement.

Eh ! non. Ces messieurs viennent de s'empoisonner.

PACOLET, mangeant toujours.

Bah ! Avec quoi ?

NANETTE.

Avec ces pommes. Elles étaient empoisonnées.

PACOLET, laissant tomber son couteau et son pain.

Comment, le déjeuner de monsieur. Ces pommes que ce matin j'apprêtais...

NANETTE.

Oui, saupoudrées d'arsenic.

(Pacolet pousse un grand cri, et sort par la porte du fond. Nanette entre chez l'Affût.)

SCÈNE XIV.

FARINELLI, seul, se jetant en riant dans un fauteuil.

Ah ! ah ! nous allons voir s'ils trouveront là-dedans un sujet de comédie aussi gai que celui de ce matin.

SCÈNE XV.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'AFFUT, entrant en s'arrachant les cheveux.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (A Nanette, à la cantonade.) Tu es sûre qu'il est allé chez le médecin ?

FARINELLI.

Eh bien ! messieurs, qu'y a-t-il donc ? D'où vient ce bruit ?

L'ÉCLAIR.

Vous voyez, mon petit ami, des gens désespérés. Nous avons eu le malheur de nous empoisonner.

L'AFFUT.

Et je ne survivrai pas à ce malheur-là.

FARINELLI.

Quoi ! vous seriez... Ah ! que c'est heureux. Depuis que je vous ai quittés, il m'est venu une idée de pièce de circonstance ; mais il me fallait pour cela deux auteurs morts. Et même il me fallait une mort tragique pour que ça fût plus gai... Ah ! quel service vous me rendez là !

L'AFFUT et L'ÉCLAIR.

Ah ! monsieur !

FARINELLI.

Non, j'en suis enchanté... Ah çà ! vous travaillerez à la pièce. Vous avez fourni le sujet, ainsi, c'est trop juste... Je me charge d'arranger les couplets... Quelques refrains bien joyeux.

L'ÉCLAIR.

Eh ! monsieur, dans l'état où nous sommes...

L'AFFUT.

A deux doigts de la mort...

FARINELLI.

Qu'est-ce que ça fait, ça sera un ouvrage posthume.

L'ÉCLAIR.

Posthume !... C'est une indignité !

FARINELLI.

Allons donc, vous vous découragez pour un rien. Des chansonniers !... Vous devez rire de tout.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre. (*Le Diner de Madelon.*)

Dans ce monde, notre existence
Au fait n'est rien qu'une chanson :
Les uns en font une romance,
Et les autres un gai flon flon ;
Mais que le sort nous soit ou non propice,
Au trépas rien ne nous soustrait,

Et puisqu'il faut que la chanson finisse,
Chantons gaîment jusqu'au dernier couplet.

L'AFFUT.

L'intérêt vous fait donc oublier tout sentiment d'humanité ; vous réjouir de notre mort !

FARINELLI.

Pourquoi pas, puisqu'elle m'est avantageuse. Vous vous réjouissiez bien de celle de Farinelli.

L'AFFUT.

Eh ! monsieur, nous ne le connaissions pas.

FARINELLI.

Je ne vous connais pas non plus ; mais c'est égal, je suis plus généreux que vous, et quoiqu'il m'en coûte le sujet d'une pièce de circonstance, je veux bien vous sauver la vie.

L'AFFUT.

Quoi ! cher collaborateur, pour pourriez...

FARINELLI.

Eh ! mon Dieu, j'ai une recette infaillible. Vous connaissez le dénoûment de notre pièce ? Farinelli ressuscitait les morts avec une roulade ; eh bien ! san sme vanter d'avoir son talent, je vais vous chanter un petit air, et vous allez voir...

L'AFFUT.

Un petit air ! Ah çà, monsieur, que signifie...

FARINELLI.

AIR : Au Palais-Royal, à Paris. (L'Auberge de Bagnères.)

Premier couplet.

Adroits à saisir l'à-propos,
Et l'anecdote qui circule,
Deux auteurs, féconds en bons mots,
Sur nous lançaient le ridicule ;
Mais il advint qu'un certain jour,
Contre eux détournant la satire,

A leurs dépens on voulut rire;
Ici-bas chacun a son tour.

L'AFFUT.

Comment, monsieur, est-ce qu'il serait vrai ?...

FARINELLI.

Non, non, c'est un couplet que je chante. Mais ça va déjà mieux, n'est-ce pas ?

Deuxième couplet.

Un artiste a fini son sort,
Déjà leur verve s'évertue ;
Mais, hélas ! on peut vivre encor,
Même quand le journal vous tue.
Il revient du sombre séjour,
Et comme il se porte à merveille,
C'est lui qui vous rend la pareille;
Ici-bas chacun a son tour.

L'AFFUT.

Je suis ressuscité.

FARINELLI.

Quand je vous le disais ! je n'en fais jamais d'autres.

L'AFFUT.

Comment ! vous êtes Farinelli ?

FARINELLI.

Lui-même, votre collaborateur, qui n'est pas plus mort que vous... (Regardant à la cantonade.) Mais qui vient donc ? Eh ! c'est Pacolet.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; NANETTE, PACOLET, pâle et défait.

L'AFFUT.

Comme il est pâle !

PACOLET, à voix basse.

C'est fini... l'apothicaire n'y était pas... son... garçon... m'a dit qu'il n'y... avait... pas de remède... Ainsi...

(Sa voix s'affaiblit et il tombe sur un fauteuil.)

NANETTE.

Q'est-ce qu'il a donc?

L'AFFUT.

Ce pauvre Pacolet, comme il s'intéressait à nous! Ah! mon Dieu! quand ce serait pour lui-même...

PACOLET.

Non... ce n'est pas ça... C'est que ce matin... Il y en avait trois...

L'AFFUT.

Et il en a mangé une...

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!...

PACOLET.

Et c'était la plus grosse...

L'ÉCLAIR.

Ah! ah! l'imbécile! tu ne vois pas qu'on se moque de toi?

NANETTE.

C'est bien fait; voilà ce que c'est que d'être gourmand.

PACOLET.

Comment, ça s'rait pour rire! Vous étiez donc au fait, monsieur l'Affût, et vous faisiez semblant d'avoir peur?

L'AFFUT.

Sans doute. (A Farinelli.) J'espère, monsieur, que vous ne nous en voudrez pas de notre pièce de circonstance?

FARINELLI.

Au contraire; mais comme elle ne peut plus avoir lieu, je vais vous en proposer une autre.

(Désignant Nanette.)

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier*.)

Voyez ces yeux et ce joli visage;
Fut-il jamais sujet plus gracieux?
Pour terminer ses amours et l'ouvrage,
Cherchons tous trois quelques moyens heureux.
L'amant d'abord chantera sa maîtresse;
Mais il ne peut l'épouser sans argent.
Messieurs, chargez-vous de la pièce,
(Donnant sa bourse à Pacolet.)
Je me charge du dénoûment.

L'AFFUT.

Ma foi, mon cher collaborateur, voilà un dénoûment que je n'aurais jamais trouvé. Avec tout cela, encore une pièce de circonstance qui restera en portefeuille!

L'ÉCLAIR, qui, pendant ce temps, s'est emparé du journal.

Non. Un académicien célèbre vient de mourir des suites d'un rhume qu'il avait attrapé dans l'antichambre d'un grand seigneur.

L'AFFUT.

Il est mort! *Vivat!*

FARINELLI, à l'Affût et à l'Éclair.

VAUDEVILLE.

AIR de M. DOCHE.

Croyez-moi, pour d'autres sujets
Réservez plutôt votre lyre,
Et d'un roi chéri des Français,
Retracez-nous l'heureux empire.
Chantez la France à ses genoux,
Chantez des Français la vaillance;
Voilà des sujets qui, chez nous,
Seront toujours *de circonstance.*

L'ÉCLAIR.

Pour tout savoir il faut ici
Que nuit et jour un auteur veille;
Les ridicules d'aujourd'hui

Font oublier ceux de la veille.
Tout change du soir au matin;
Mais Molière savait qu'en France,
Et *Tartuffe* et *Georges Dandin*,
Seraient toujours *de circonstance*.

PACOLET.

C'est l' moment d'être généreux :
J'épouse celle que j'adore :
Par les plus beaux atours je veux,
S'il se peut, l'embellir encore ;
(A Nanette.)
Mais à ton tour, puisque voilà
L' moment d' nos noces qui s'avance,
Tâche de m' donner ce jour-là
Quelque chose *de circonstance*.

NANETTE.

Quand à la noce on nous mènera
J' veux t'étonner par ma parure;
Rubans par-ci, bouquets par-là,
Rien n'y manquera, je te jure :
De moi tu pourras être fier,
Et grâce à mon expérience,
J' m'arrang'rai d' façon qu' j'aurai l'air
Qui convient à *la circonstance*.

L'AFFUT.

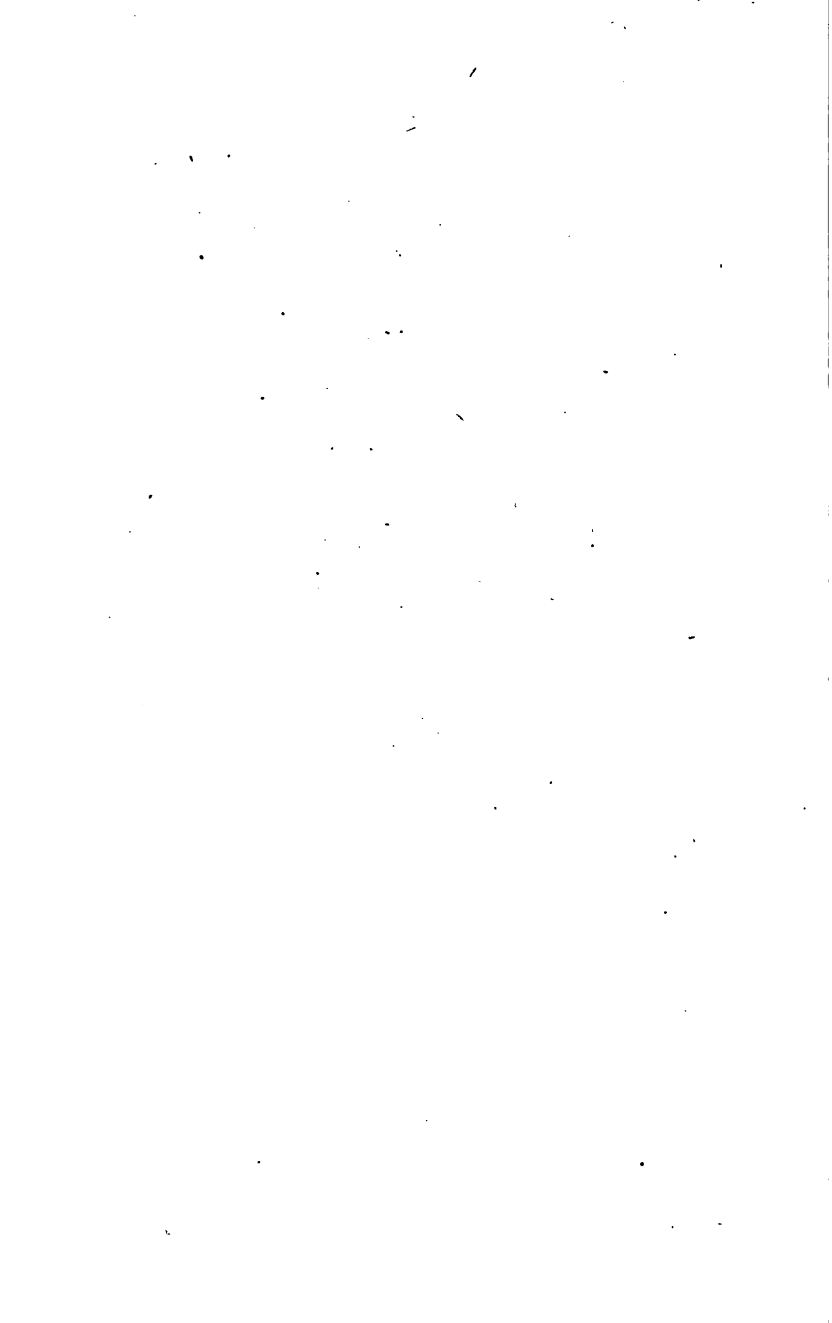
Jadis époux, je fus auteur
D'un enfant, mon meilleur ouvrage,
Mais qui vit le jour, par malheur,
Cinq mois après le mariage;
C'était peu le moment, je croi,
Et pour dire ce que j'en pense,
C'est le seul ouvrage de moi
Qui ne soit pas *de circonstance*.

FARINELLI, au public.

Vous voyez que nos deux auteurs
Ont essuyé mainte infortune;
Voudriez-vous, par vos rigueurs
Leur en préparer encore une ?

Puissiez-vous, comblant notre espoir,
Être dans un jour d'indulgence,
Et que tout le monde, ce soir,
Profite de *la circonstance!*





GUSMAN
D'ALFARACHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

Théatre du Vaudeville. — 22 Octobre 1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSMAN D'ALFARACHE	MM. PHILIPPE.
BERTRAND, riche orfévre, oncle de Gusman.	ÉDOUARD.
DON MESQUINOZ, prétendu de Rosine. . .	GUÉNÉE.
CUISTADOR, aubergiste.	HIPPOLYTE.
PÉDRILLE, ami de Gusman	FONTENAY.
BAMBINOZ, premier garçon de la noce . . .	JUSTIN.
ROSINE, nièce de Bertrand	Mlle RIVIÈRE.

PARENTS.

A Tolède.



GUSMAN D'ALFARACHE

ACTE PREMIER

Un jardin attenant à la maison de Cuistador. — A droite du spectateur un grand berceau de verdure; à gauche, vers le fond et faisant face au spectateur, une auberge avec cette inscription : *Cuistador, Aubergiste ;* dans le fond et à travers les arbres, on aperçoit la ville de Tolède.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSMAN, seul, en habit déguenillé.

Voilà donc les lieux où je suis né, ces lieux où l'on m'a méconnu, où d'avares parents se sont enrichis de mes dépouilles! Murs de Tolède, après six ans d'absence, en quel état revoyez-vous Gusman d'Alfarache!

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Toujours, dit-on, le plaisir nous transporte,
Quand on revoit son pays, ses parents ;
Mais quand tous deux nous ont mis à la porte,
Les souvenirs ne sont pas très-touchants.
J'ai su loin d'eux me suffire à moi-même,
Du monde je suis citoyen;

Oui, ma famille est aux lieux où l'on m'aime,
Et mon pays partout où je suis bien.

Mon camarade Pédrille ne-revient pas ; aura-t-il des nouvelles ?... Il fait une chaleur... Attendons-le sous ces arbres ; ils dépendent sans doute de cet hôtel ; mais pour se reposer on n'offense personne.

AIR : Quand on est mort c'est pour longtemps. (*La Pâris.*)

Si, comme un sage le prétend,
Cette vie
Est une comédie,
Remplissons nos rôles gaîment,
Et chantons jusques au dénoûment !

Faut-il donc être
Fier d'un emploi
Où je ne dois
Qu'un seul instant paraître ?
Aujourd'hui maître,
Hier valet ;
Demain peut-être
Ou monarque ou sujet ?
Mais, chefs, soldats,
Rois et prélats,
Ne faut-il pas
Arriver à la tombe ?
Plus de héros,
Plus de rivaux...
La toile tombe ;
Nous sommes tous égaux !

Si, comme un sage le prétend,
Cette vie
Est une comédie,
Remplissons nos rôles gaîment,
Et chantons jusques au dénoûment !

SCÈNE II.

GUSMAN, PÉDRILLE.

GUSMAN.

Ah! te voilà, Pédrille... Eh bien! qu'as-tu appris?... Ma belle inconnue...

PÉDRILLE.

Calme-toi; tout est perdu... ainsi, ce n'est pas la peine de nous tourmenter! J'ai découvert ta belle inconnue... et je sais qui elle est...

GUSMAN.

Eh bien! elle est?...

PÉDRILLE.

La plus jolie couturière de cette ville; et l'on rend justice au mérite : dans deux heures, elle se marie.

GUSMAN.

Es-tu bien sûr...

PÉDRILLE.

Oh! très-sûr; tu peux même prendre des informations; car le prétendu n'est pas loin, il est arrivé hier, et loge en cette auberge.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Dans un instant la noce doit se faire,
N'y pensons plus, crois-moi, c'est le plus sûr,
Et tu ne comptes pas, j'espère,
Etre invité par le futur.

GUSMAN.

L'hymen est un banquet, sans doute,
Où seul doit siéger le mari;
Mais que de gens, sans qu'il s'en doute,
Viennent dîner chez lui!

PÉDRILLE.

Ce n'est pas que tu n'aies des droits à être garçon de la noce, car je te soupçonne d'être de la famille.

GUSMAN.

Moi, de la famille?

PÉDRILLE.

Au moins cousin.

GUSMAN.

Cousin... une noce ; comment sais-tu tout cela?

PÉDRILLE.

Comment, comment?... Il faut prendre la peine de m'écouter... Tu sais qu'il n'y a que deux églises dans ce quartier, et depuis ce matin j'étais en embuscade dans celle de Saint-Dominique, bien persuadé que la belle inconnue la fréquentait.

GUSMAN.

Elle y est venue?

PÉDRILLE.

Au contraire; je n'ai vu paraître personne, et, alors, j'ai présumé qu'il fallait nécessairement qu'elle allât dans l'autre.

GUSMAN.

Et tu l'as trouvée là?

PÉDRILLE.

Justement. Mes pressentiments ne me trompent jamais... J'ai suivi elle et sa duègne, et les ai vues entrer chez un joaillier; et comme elles n'en sortaient pas, j'ai présumé qu'elles étaient chez elles. — « Quel est ce joaillier? » ai-je demandé à un voisin. — « Le seigneur Bertrand. »

GUSMAN.

Mon oncle!

PÉDRILLE.

Lui-même!.. Ah! tu vas voir... « N'a-t-il pas une fille? — Non, il n'a qu'une nièce. » — Et alors j'ai présumé que

puisqu'elle était nièce de ton oncle, elle devait être ta cousine.

GUSMAN.

Eh ! fais-moi grâce de tes présomptions.

PÉDRILLE.

Alors, le voisin m'en a raconté plus que je n'en voulais savoir. — « Le seigneur Bertrand marie sa nièce Rosine à un riche habitant de Ségovie; on dit qu'il lui donnera une dot, moi je n'en crois rien; mais dans tous les cas, Dieu sait comme il l'a acquise, et ce n'est pas la peine de dépouiller un parent pour en enrichir un autre; chacun connaît sa conduite avec ce pauvre Gusman d'Alfarache, son neveu, qu'il a feint de ne pas reconnaître, à qui il a nié un dépôt de cinquante mille francs, et enfin qu'il a chassé comme un mendiant, non pas que ce ne fût un mauvais sujet, un libertin, mais enfin... » — Et alors j'ai présumé que c'était toi, et je suis venu tout te raconter, indigné qu'un homme tel que toi... un homme dont je répondrais comme de moi-même, ait pour oncle un aussi grand fripon.

GUSMAN.

Que veux-tu? tous les jours on est exposé à avoir des parents qui ne vous ressemblent pas.

PÉDRILLE.

C'est comme moi, j'ai un oncle qui est bien le plus honnête homme!

GUSMAN.

Allons... allons... il faut mettre la main à l'œuvre; aussi bien, les cinquante mille francs me tiennent au cœur.

PÉDRILLE.

Ils nous viendraient bien à point, car nous n'avons pas un maravédis.

GUSMAN.

Nous emprunterons... Est-il si étonnant qu'on emprunte?

PÉDRILLE.

Non, mais il serait bien étonnant qu'on nous prêtât ; dans dans tous les cas, ce ne sera pas sur gage.

GUSMAN.

Désespérerais-tu de mon étoile ?

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

T'ai-je jamais trompé dans mes oracles?
Auprès de moi craindrais-tu le destin ;
Et devons-nous regarder les obstacles,
Quand la fortune est au bout du chemin?
En pareil cas, c'est moi seul que j'écoute,
Sans calculer quel sort m'est réservé ;
Et je ne songe à mesurer la route
    Que lorsque je suis arrivé.

Faisons donc notre plan... Pauvre, on m'a dédaigné... Riche, on s'empressera de m'accueillir... Il faut donc imposer d'abord à mes parents par mon faste et ma magnificence.

PÉDRILLE.

Eh ! regarde-toi donc... avec un tel habit.

GUSMAN.

Qu'est-ce qu'il a, mon habit? Il est bien.

PÉDRILLE.

Oui, mais il est déchiré.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène.

Un bel habit est un point nécessaire ;
Ne risquons rien sans un pareil appui.
C'est par l'éclat qu'on trompe le vulgaire ;
On y voit mal quand on est ébloui.
Qu'il se rencontre un défaut, une tache,
Tout disparaît sous un manteau doré ;
    Mais comment veux-tu qu'on les cache,
    Lorsque l'habit est déchiré?

GUSMAN.

Je songerai à en avoir un autre.

PÉDRILLE.

Songe plutôt à avoir à dîner... Il y a longtemps que je n'ai mangé, et tu as beau dire qu'on s'y habitue...

GUSMAN.

Tu as raison; où dînerons-nous?... Cette hôtellerie me paraît achalandée; ne m'as-tu pas dit que le prétendu y demeurait?... Nous l'aurons sous la main; je loue l'appartement au second.

PÉDRILLE.

Hein?...

GUSMAN.

Oui, ce quartier me plaît; attends... cependant je fais une réflexion.

PÉDRILLE.

A la bonne heure! car il n'y a pas de raison...

GUSMAN.

Tout décidé... je prendrai le premier; il ne me sera pas plus difficile de payer le premier que le second.

PÉDRILLE.

Mais...

GUSMAN.

Un rien t'étonne... Que diras-tu si, sans bourse délier, je te fais loger dans cette hôtellerie et traiter comme un grand seigneur, et sans tromper personne? Car d'avance j'avertirai notre hôte que je ne paierai pas.

PÉDRILLE.

Il nous mettra à la porte.

GUSMAN.

Il sera trop heureux de nous recevoir, et je crois même qu'il nous offrira sa bourse. Tais-toi, le voici sans doute; fais comme moi, et sois à ton rôle.

SCÈNE III.

LES MÊMES; CUISTADOR.

CUISTADOR, *à la cantonade.*

Voyez le coquin... le gueux... le misérable !... Oser nier, quand je le prends sur le fait... Boire un verre de vin, et du vin étranger encore !... hors d'ici à l'instant !

PÉDRILLE.

Oh ! le vilain avare ; il ne nous hébergera jamais gratis.

CUISTADOR, *avançant.*

Hein?... qu'est-ce?... des étrangers devant ma porte, voudraient-ils entrer? Point de malle, de valise, ce sont des marauds; habit déchiré, ce sont des coquins.

PÉDRILLE.

Quand je te le disais ! l'habit fait son effet.

GUSMAN, *faisant semblant de ne pas voir Cuistador.*

Oui, mon cher comte, tu as beau rire de ma folie, moi j'aime les déguisements (*Bas à Pédrille.*) Va donc ! (*Haut.*) Depuis que j'ai quitté le palais du vice-roi, mon oncle, tu ne peux pas t'imaginer combien l'incognito m'a procuré d'aventures piquantes.

CUISTADOR, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils disent donc?... Un vice-roi...

(*Il va se cacher sous le berceau de fleurs, et écoute.*)

PÉDRILLE.

Cependant vous permettrez, monsieur le duc...

CUISTADOR, *à part.*

Un duc !...

GUSMAN.

Encore !... je t'ai défendu de me donner ce nom.

AIR de Lantara.

Tu sais bien qu'ici mon Altesse
Est ton égale en ce moment;
Ce n'est pas perdre ma noblesse,
Que de l'oublier un instant.
Perdre son nom, c'est peu de chose, certe.

PÉDRILLE.

C'est beaucoup, moi, je le soutien :
Combien de gens, s'ils faisaient cette perte,
Se trouveraient réduits à rien.

CUISTADOR, *à part.*

Une Altesse dans mon auberge!

GUSMAN.

Je suis curieux de savoir comment on nous recevra sous ce costume. Le maître de cette hôtellerie voudra sans doute nous congédier... Il nous traitera pour le moins de marauds... Oh! j'y suis fait; ça m'est arrivé tant de fois!

CUISTADOR, *toujours à part.*

Ça ne m'arrivera pas.

PÉDRILLE, *feignant de se tromper.*

Mais, monseigneur... je veux dire camarade... pourquoi vous... pourquoi t'exposer ainsi?

GUSMAN.

Ah! mon ami, la probité est si rare!

PÉDRILLE.

A qui le dites-vous?

GUSMAN.

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Sous cette enveloppe grossière,
J'éprouve mes sujets nombreux,
Et pour juger leur caractère,
J'ai voulu tout voir par mes yeux,
Crois mon expérience extrême,
Tous les hommes ne valent rien.

PÉDRILLE.

Ah! monseigneur, je le vois bien,
Les a tous jugés par lui-même.

GUSMAN.

Mais si par hasard il s'en trouvait dont je reconnusse la franchise et la loyauté, ils doivent s'attendre aux marques les plus touchantes de mon estime.

CUISTADOR, à part.

Quelle gaucherie j'allais faire!

GUSMAN.

Tu auras soin de faire tenir une centaine de pistoles à ce malheureux cabaretier qui nous logea hier au soir.

PÉDRILLE.

Oui, à l'auberge de la belle étoile.

GUSMAN.

Un repas détestable, je n'ai jamais plus mal soupé.

PÉDRILLE.

Nous pouvons même dire que nous n'avons pas soupé du tout.

GUSMAN.

N'importe; il nous l'a offert de bon cœur et sans exiger de nous aucun paiement.

AIR du vaudeville du Mariage de Figaro.

Prends garde qu'il ne connaisse
La main qui le soulagea...
Et qu'il l'ignore sans cesse.

PÉDRILLE.

Ah! je vous reconnais là;
Oui, celui que votre Altesse
Comble ainsi de ses bienfaits,
Ne s'en aperçoit jamais.

CUISTADOR, à part.

C'en est assez... montrons-nous, et faisons semblant de n'avoir rien entendu.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CUISTADOR entrant, et faisant du bruit.

CUISTADOR.

Hum... hum!... Peut-on savoir ce que veulent ces messieurs? Veulent-ils me faire la faveur d'entrer chez moi? Bon vin, bon gîte, et bonne table.

GUSMAN.

Seigneur aubergiste, nous vous remercions, mon camarade et moi, nous ne logeons pas d'ordinaire en si belles hôtelleries.

PÉDRILLE.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Pour nous votre hôtel est trop cher,
Et nous aimons la promenade;
Par goût nous logeons en plein air :
Demandez à mon camarade.

GUSMAN.

Oui, nous fuyons les grands repas;
Sans qu'aucun de nous soit malade,
Quelquefois nous ne soupons pas :
Demandez à mon camarade.

CUISTADOR, à part.

Son camarade; les y voilà. (Haut.) Eh! pourquoi donc, messieurs? chez moi, il n'en coûte pas plus cher qu'ailleurs... on y est mieux, voilà tout.

GUSMAN, à Pédrille.

Il a l'air d'un honnête homme.

CUISTADOR, à part.

Il me prend pour un honnête homme, il ne se doute de rien. (Haut.) Par Saint-Jacques de Compostelle! c'est bien moi qui demanderais un maravédis de trop à un voyageur!

GUSMAN.

J'en suis persuadé, et c'est pour cela que je ne veux pas vous tromper; nous pourrions faire beaucoup de dépense chez vous... et notre bourse ne nous permet pas...

CUISTADOR.

Que ne le disiez-vous?... vous n'avez pas d'argent?... Eh bien! moi, j'en ai, vive Dieu! Jérôme Inigo Cuistador n'est pas un juif; non, seigneurs cavaliers.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Morbleu! vous allez me connaître;
Puisque vous ne pouvez payer,
Chez moi vous parlerez en maître,
Et vous logerez au premier.
Je veux, j'entends
Que tous mes gens
A vous servir soient prompts et diligents.
D'un malheureux
Lorsque je peux
Faire le bien,
L'or ne me coûte rien.
Non, jamais je ne le regrette;
Par les bienfaits je m'enrichis.
(A part.)
Que j'en loge ainsi vingt gratis,
Et ma fortune est faite.

GUSMAN.

Nous sommes capables de nous en aller sans payer... suis même sûr que nous ne vous paierons pas. (A Pédrille. Tu vois que je le préviens.

CUISTADOR.

Et vous croyez que je recevrais votre argent... Ah! vous ne me connaissez pas : si les hommes sont frères, c'est pour s'obliger.

AIR : Cet arbre apporté de Provence.

Si j'ai plus que le nécessaire,
Partager est un devoir, je crois.

Nous descendons tous du même père,
Et nous avons tous les mêmes droits;
Le monde est une famille entière.

GUSMAN.

Et si je me trouve sans argent,
C'est qu'il faut que notre premier père
M'ait oublié dans son testament.

CUISTADOR.

C'est ça...

GUSMAN.

Je dois vous prévenir aussi que nous aimons la bonne chère, et surtout à avoir nos aises.

CUISTADOR, à part.

Ils se trahissent. (Haut.) Qu'à cela ne tienne! Vous n'avez qu'à parler, toute la maison est à vous, et je vais vous faire préparer le plus bel appartement.

GUSMAN, lui prenant la main et d'un air mystérieux l'amenant au bord du théâtre.

Mon cher hôte!

AIR de M. DOCHE.

Ce qu'on donne à l'indigence
N'est jamais, jamais perdu;
Et le ciel, quand il y pense,
Récompense la vertu.

PÉDRILLE.

Avant peu vous pourrez connaître
Que la probité...

GUSMAN.

L'honneur...

PÉDRILLE.

Et cœtera. .

CUISTADOR.

C'est clair, je comprends tout cela.

PÉDRILLE.

Aucun de nous ne vous paira, peut-être :
Mais ce sera... ce sera...
Le Ciel qui vous paira.
Car...

GUSMAN.

Car...

CUISTADOR.

Car...

GUSMAN, PÉDRILLE et CUISTADOR.

Ce qu'on donne à l'indigence
N'est jamais, jamais perdu ;
Tôt ou tard la Providence
Récompense la vertu.

(Cuistador rentre dans l'hôtellerie.)

SCÈNE V.

GUSMAN, PÉDRILLE.

GUSMAN.

Eh bien! qu'en dis-tu? Venez maintenant, seigneur don Bertrand, nous vous recevrons dans le bel appartement au premier... Il est fâcheux que notre costume ne réponde pas...

PÉDRILLE.

Oui, le mien est assez bon pour un valet, mais le tien est trop modeste pour un maître... J'entends du bruit ; voyons ce que ce peut être.

SCÈNE VI.

PÉDRILLE, GUSMAN, dans le fond; MESQUINOZ, avec un habit magnifique.

MESQUINOZ.

Je crois qu'en cet état je puis me présenter chez don Bertrand... Je vais prendre le plus long, afin de faire voir ma parure à toute la ville de Tolède.

PÉDRILLE.

C'est le futur !

GUSMAN.

Le bel habit !

MESQUINOZ.

Je crois que je ferai sensation avec ce pourpoint; hier, déjà, à la promenade, c'était à qui me montrerait au doigt. Par exemple, on me l'a un peu manqué... Il est un peu large...

GUSMAN, bas, à Pédrille.

Emprunter l'habit du futur, ce serait un coup de maître.

MESQUINOZ.

Je fais une réflexion. Pourquoi avant la noce n'irais-je pas voir le seigneur Benarez, ce gros chanoine qui doit me recommander au duc de Medina-Cœli, pour me faire avoir une place de corrégidor à Ségovie?... Un chanoine! c'est une très-bonne recommandation... S'il allait me procurer une entrevue avec son Excellence... Je suis sûr qu'elle aurait du plaisir à me voir.

GUSMAN, de même.

J'y suis ; il va me le prêter. Dis comme moi et sois à ta réplique.

SCÈNE VII.

MESQUINOZ, GUSMAN, PÉDRILLE, entrant en scène.

GUSMAN, saluant Mesquinoz à droite.

Monsieur...

PÉDRILLE, le saluant à gauche.

Monsieur...

GUSMAN.

N'êtes-vous pas le jeune seigneur qui vous promeniez hier soir au Prado?

MESQUINOZ.

Moi-même... (A part.) Ils me prennent pour un jeune seigneur... Comme ils regardent mon habit!

GUSMAN.

Nous venons de la part du duc de Medina-Cœli... Je suis son tailleur.

PÉDRILLE.

Et moi son laquais.

MESQUINOZ.

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi.

GUSMAN.

Son Excellence vous a vu hier à la promenade avec cet habit, et elle l'a trouvé si galant qu'elle veut absolument s'en faire faire un tout pareil.

MESQUINOZ.

Je suis trop flatté! (A part.) Quel bonheur! Quand ce serait un fait exprès...

GUSMAN.

Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que je viens au nom de son Altesse emprunter votre habit et l'emporter.

MESQUINOZ.

Et vous dites donc que c'est heureux pour moi?

PÉDRILLE.

C'est une marque de faveur très-distinguée.

MESQUINOZ.

Justement, dans ce moment j'ai besoin de la protection de M. le duc.

GUSMAN.

Vous êtes sûr de l'obtenir. Mais qu'est-ce que vous regardez?

MESQUINOZ.

C'est qu'il me semble que pour un tailleur de la cour, vous avez là un habit qui aurait besoin de pièces.

GUSMAN.

Monsieur, c'est que je suis un tailleur honnête homme.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

L'état, d'ailleurs, ne fait plus rien qui vaille,
Tout dégénère, et Dieu sait à quel point!
Oui, sur vingt habits que l'on taille,
A peine, hélas! gagne-t-on un pourpoint!
Nos grands seigneurs, devenus économes,
Ont comprimé l'élan de mes ciseaux;
Enfin, chacun, dans le siècle où nous sommes,
S'arrache les morceaux.

Voilà pourquoi je n'en ai pas. Mais dépêchez, il n'y a pas un moment à perdre; il faut demain matin que monseigneur ait son habit.

MESQUINOZ.

C'est qu'aujourd'hui il faut que je porte le mien. Je me marie... Si son Altesse voulait seulement attendre...

GUSMAN.

Attendre!... Ne connaissez-vous pas les grands? On ne les sert bien qu'en les servant promptement.

MESQUINOZ.

Voyez-vous, j'ai beaucoup d'autres habits... Mais pour l'instant je n'ai que celui-là d'un peu propre; mon petit jaune est usé, et mon gris camelot a le justaucorps déchiré, avec les manches pareilles.

AIR : On culbute par compagnie.

Comment oser dans cet état
Rendre visite à ma future?

GUSMAN.

Pour vous parer d'un vain éclat,
Vous devez trop à la nature.

PÉDRILLE.

Abjurez un art emprunté.

GUSMAN.

Oui, la vérité seule est belle.

MESQUINOZ.

J'estime fort la vérité;
Mais doit-on s'habiller comme elle?

GUSMAN, *vivement.*

Nous pouvons arranger tout cela... Vous montez dans votre chambre et vous vous y renfermez... Si votre oncle vient, vous êtes chez le duc de Medina-Cœli, qui vous a fait demander en son palais. Moi j'emporte l'habit, je me dépêche, j'agis, je prends mes mesures, et dans une heure je vous le rapporte... Il ne m'en faut pas davantage.

AIR : Non più andrai. (Nozze di Figaro.)

Dès demain vous voyez son Altesse
Qui, pour vous, sur-le-champ s'intéresse;
Vous avez, pour charmer son Altesse,
Votre esprit
Et surtout votre habit.

MESQUINOZ.

Quoi! vous croyez, en conscience?

GUSMAN.

Du succès je réponds d'avance.

MESQUINOZ.

Je ne fais plus de résistance,
J'obéis à son Excellence.

GUSMAN et PÉDRILLE, à part.

Ah! pour nous quel heureux destin!

GUSMAN.

Allons, courage!
Vite à l'ouvrage;
De mon message
Tout me présage
L'heureuse fin.

Oui, demain vous voyez son Altesse
Qui, pour vous, sur-le-champ, s'intéresse;
Vous avez pour charmer son Altesse,
Votre esprit
Et surtout votre habit.

Ensemble.

GUSMAN et PÉDRILLE.

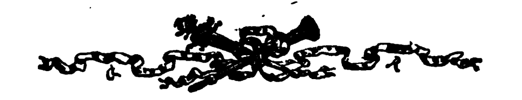
Ah! l'heureuse circonstance!
Notre sort est décidé,
Et tout cède à l'influence
Qu'exerce un habit brodé.

MESQUINOZ.

Auprès de son Excellence,
Mon destin est décidé,
Et tout cède à l'influence
Qu'exerce un habit brodé.

(Ils entrent dans l'hôtellerie.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉDRILLE, GUSMAN, sortant de l'hôtellerie, vêtu des habits de Mesquinoz.

GUSMAN.

Eh bien! que dis-tu de ce déjeuner?

PÉDRILLE.

Ma foi, j'y ai fait honneur.

GUSMAN.

Et les soins... les égards... Ah çà! tu ne m'en veux pas de ne t'avoir point donné de l'Altesse...

PÉDRILLE.

Tout le monde ne peut pas être grand seigneur... Il n'y aurait plus de valets de chambre...

AIR du Verre.

J'étais né pour être servi;
Mais la fortune me délaisse :
Tout comme un autre j'ai suivi
Le char brillant de la déesse.
Mais ses amants, ses courtisans,
En foule assiégeaient la portière ;
N'ayant plus de place dedans,
Elle m'a fait monter derrière.

GUSMAN.

Même air.

Le hasard seul fixe les rangs
Parmi cette foule enivrée;
Mais il déplace en même temps
L'habit de cour et la livrée.
Ce char, qui traîne tant de gens,
N'a qu'à rencontrer une ornière...
Tout culbute ; et l'on voit dedans
Ceux qui jadis étaient derrière!

Ah çà! dis-moi?... Le futur?

PÉDRILLE.

Sous la clef.

GUSMAN.

Notre hôte?

PÉDRILLE.

Est à nos ordres, ainsi que toute la maison.

GUSMAN.

Et mon oncle, ma cousine, toute la famille?

PÉDRILLE.

Ils vont arriver dans l'instant. Je leur ai fait dire qu'avant la cérémonie, le futur voulait leur donner dans son hôtel un grand déjeuner.

GUSMAN.

Bon! mes amis, vous voilà tous en jeu... Il est temps de commencer... Il ne s'agit plus que d'avoir là... sous la main, deux ou trois cent mille francs...

PÉDRILLE.

Nous les aurons...

GUSMAN.

T'es-tu procuré cette cassette?

PÉDRILLE.

C'est fait.

GUSMAN.

Tu l'as bien fermée ?

PÉDRILLE.

En voici la clef. N'as-tu pas peur qu'on ne vole ce que nous y avons mis ?... des cailloux.

GUSMAN.

Maintenant, tu remettras cette lettre à son adresse.

PÉDRILLE.

A Don Gusman d'Alfarache ! Comment, c'est à toi ?

GUSMAN.

Tu me la remettras quand je te ferai signe.... Mais voici notre hôte ; tais-toi.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; CUISTADOR.

CUISTADOR.

Ces messieurs sont-ils satisfaits ? (A part.) Tudieu, quel habit ! Monsieur le duc a déjà commencé à trahir l'incognito, ne faisons semblant de rien et redoublons de zèle.

GUSMAN.

Mon nouveau costume t'étonne.

CUISTADOR, à part.

Il me tutoie, signe de protection.

GUSMAN.

Je suis loin d'être un grand seigneur.

CUISTADOR, de même.

Il dissimule encore.

GUSMAN.

Mais je ne suis pas pourtant aussi misérable que je le paraissais.

CUISTADOR, jouant l'étonnement.

Quoi! vous ne seriez pas? Et moi qui croyais... C'est indigne de se jouer ainsi de ma sensibilité.

GUSMAN.

AIR du vaudeville de Lasthénie.

Toi, qui n'aimes que le malheur,
Dans tes plans le sort te dérange,
Et je m'en vais perdre ton cœur.

CUISTADOR.

Monseigneur, jamais je ne change;
Malgré votre or, votre grandeur,
Comptez sur mon cœur, sur ma table :
Quand il est heureux, le malheur
N'en devient que plus respectablo.

GUSMAN, lui prenant la main.

Vertueux Cuistador!

CUISTADOR, à part.

Ça va bien.

GUSMAN.

Je vous ai prédit que le ciel vous récompenserait... Et pour commencer, je vous annonce qu'il va vous arriver ici une noce tout entière...

CUISTADOR.

Serait-il vrai?... Holà, garçons!

GUSMAN.

Je veux de plus vous donner une marque de ma confiance.

CUISTADOR.

Certainément... la confiance du malheur... C'est trop honorable.

GUSMAN.

Cette noce se compose de la famille des Bertrand... et afin de les éprouver... car j'ai la manie des épreuves...

CUISTADOR, à part.

Je le sais bien...

GUSMAN.

Je me ferai passer pour leur neveu Gusman...

CUISTADOR.

J'en ai entendu parler... Un mauvais sujet...

GUSMAN.

Auquel je m'intéresse beaucoup.

CUISTADOR.

Un parfait honnête homme!

GUSMAN, avec sensibilité.

Dans cette famille, il y a une petite fille... une pauvre couturière... une orpheline...

CUISTADOR, à part.

Monseigneur est un gaillard...

GUSMAN.

J'aurais deux mots à lui dire...

CUISTADOR.

C'est trop flatteur pour elle.

GUSMAN.

L'oncle Bertrand nous gênera peut-être... Et c'est vous, intègre Cuistador, que je charge de l'écarter pour quelques instants.

CUISTADOR.

C'est trop d'honneur pour moi! Et je promets de m'acquitter de cette commission délicate... avec toute la probité... et l'intégrité dont je suis susceptible. (A part.) Quel bonheur que ce soit justement moi que son Altesse ait chargé d'un emploi aussi honorable!

(Il sort.)

GUSMAN.

Mais on vient... Pédrille, rentrons. Je vais te donner mes dernières instructions.

(Ils entrent dans l'hôtellerie.)

SCÈNE III.

BERTRAND, ROSINE, BAMBINOZ, PARENTS.

LES PARENTS.

AIR : La séance est terminée. (*Flore et Zéphyre*.)

Pour cette heureuse journée,
Réveillez-vous, tendre époux :
Tout est prêt pour l'hyménée,
Et l'on n'attend plus que vous.

BAMBINOZ.

Qu'il est doux d'êtr' garçon d' la noce !
On tient les gants du marié,
On fait avancer le carrosse,
Et puis l'on s'en retourne à pié !

LES PARENTS.

Pour cette heureuse journée, etc.

BERTRAND.

Comment, Mesquinoz ne paraît pas... Je devine, la toilette de noces.

BAMBINOZ.

Il est bien étonnant que le cousin ne soit pas encore prêt. La cérémonie est pour midi... Et nous tenons onze heures trois quarts.

ROSINE.

Je vous réponds qu'il n'est pas cela et que nous avons le temps.

BERTRAND, à Bambinoz.

Voyez donc, seigneur Bambinoz.... Pressez-le, hâtez sa

toilette... Tout est prêt à l'église, et l'on va nous attendre.

BAMBINOZ.

Ah ! ah ! se faire attendre le jour de ses noces.

(Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté Bambinoz.

BERTRAND.

N'être pas encore prêt ! Moi qui, pour arriver à temps, viens de brusquer une excellente affaire ! (*Tirant de sa poche un écrin.*) Un écrin de soixante mille francs qu'on m'a laissé pour cinquante mille. Si j'avais eu le temps de marchander... Eh bien ! qu'est-ce, Rosine ? D'où vient cet air sérieux ?... Tu verras, tu verras, je te promets que tu l'aimeras.

ROSINE.

Je n'ai pas dit cela.

BERTRAND.

Comment, comment ?

ROSINE.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Quand vous nous donnez l'un à l'autre,
Dans l'hymen par vous projeté,
C'est mon goût bien moins que le vôtre
Que votre cœur a consulté.
De vous plaire je suis jalouse,
Et j'obéis à votre loi ;
Oui, c'est pour vous que je l'épouse...
Si vous pouviez l'aimer pour moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES; BAMBINOZ.

BAMBINOZ.

Le croiriez-vous ?... Le futur n'y est pas.. il est sorti!

TOUS.

Il est sorti ?

BERTRAND.

Au moment d'aller à l'église ?

BAMBINOZ.

Il y a là un monsieur qui m'a dit de sa part qu'on retardât la cérémonie de quelques heures; que le duc de Medina-Cœli l'avait fait demander pour la place que vous savez...

BERTRAND.

Le duc de Medina-Cœli ! c'est autre chose... mais ce n'est pas moins très-embarrassant ! La famille qui est invitée... Seigneur Bambinoz, passez à l'église... dites que c'est différé... et vous, messieurs...

BAMBINOZ.

Ah ! le cousin a fait dire qu'on déjeunât en l'attendant, vous pouvez commander en son nom.

BERTRAND.

C'est bon ! ça fait passer le temps... Entrez, messieurs ! (A part.) Le duc de Medina-Cœli ! (A Rosine.) Hein ? n'es-tu pas trop heureuse ? Entrons, entrons.

(Ils vont pour entrer; la porte de l'auberge s'ouvre; Pédrille sort le chapeau à la main, suivi de Gusman. — Tous s'arrêtent.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GUSMAN, PÉDRILLE.

GUSMAN à la cantonade.

Alvar, vous aurez soin que ma voiture m'attende au Prado. Si le comte de Torgas vient me visiter, vous lui direz que je serai de retour ici dans la soirée.

BERTRAND et LES GENS DE LA NOCE, ôtant leur chapeau.

C'est quelque grand seigneur.

GUSMAN.

Quels sont ces bonnes gens?

PÉDRILLE.

Monseigneur, c'est une noce.

GUSMAN.

Entrez, entrez... que je ne vous dérange pas. (Ils entrent tous en le saluant.) Et vous, Pédrille, tâchez de vous informer dans cette ville de la demeure du seigneur Bertrand...

(Bertrand et Rosine s'arrêtent.)

BERTRAND, à part.

Que me veut-on! Serait-ce pour un achat de pierreries?

GUSMAN. à Pédrille.

C'est un joaillier des plus riches et des plus honnêtes de Tolède.

BERTRAND.

Un des plus honnêtes... Faisons-nous connaître. (Haut.) Si monseigneur a besoin du seigneur Bertrand, je viens lui offrir mes petits services, car c'est moi-même.

GUSMAN.

Comment il serait possible?... Eh! oui. Quoi! vous ne

reconnaissez pas vos parents et vos meilleurs amis ? Il ne vous souvient plus de Gusman d'Alfarache ?

ROSINE, avec joie.

Mon cousin !

BERTRAND, à part.

En habit brodé ? (Haut.) Eh oui, ce cher Gusman ! (A part.) Qui diable l'amène ?

GUSMAN.

AIR : Daignez m'épargner le reste. (*Les Visitandines*.)

Depuis dix ans j'étais absent.

BERTRAND.

Mais qu'avez-vous donc fait, de grâce ?

GUSMAN.

Moi, j'ai fait fortune.

BERTRAND.

Vraiment !
Ce cher neveu ! que je l'embrasse !

GUSMAN.

Je puis le dire hautement :
Longtemps mon sort fut un problème ;
Mais je jouis en ce moment
Et d'une fortune et d'un rang
Que je me suis faits moi-même.

BERTRAND.

Quoi ! tu serais devenu ?...

GUSMAN.

Qu'importe qui je puisse être ! qu'il vous suffise de savoir que j'ai voulu me retrouver au milieu de ma famille, parmi de bons parens tels que vous, mon cher oncle, qui m'aimeront et me chériront plutôt pour moi que pour ma fortune.

PÉDRILLE, à part.

Où diable veut-il en venir ?

GUSMAN.

Nous avons bien quelques petits comptes à régler ensemble. . Vous avez à moi, à ce qu'on m'a dit, quelques milliers de pistoles qui me viennent de l'héritage de mon père... Mais, qu'il ne soit pas question de ces misères-là; parlons plutôt de vous, de la famille... comment tout le monde va-t-il?

BERTRAND.

Bien, très-bien! Tu arrives fort à propos... C'est aujourd'hui que nous marions ta cousine Rosine.

GUSMAN.

Vous me permettez de lui faire mon compliment?

(Il l'embrasse.)

AIR : Femmes voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Que de grâces dans son maintien!
Qu'elle me paraît embellie!

BERTRAND.

Tu sais que Rosine n'a rien?
Aussi, c'est moi qui la marie!
Elle n'est riche qu'en attraits!

GUSMAN.

Mais sa richesse est peu commune;
Car chaque jour, je le croirais,
Semble ajouter à sa fortune!

Et il y a sans doute un grand repas?

BERTRAND.

Non, non; je n'ai invité personne... Je déteste le faste, et puis il y a un peu de brouille dans la famille; on s'est très-mal conduit avec moi.

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Je pourrais t'en dire de belles.

GUSMAN.

Eh! songe-t-on à des querelles!

Un jour de noce, entre parents,
Doit terminer tous différends!

BERTRAND.

Aussi j'ai la délicatesse
De les inviter à la messe,
Parce que je suis bon chrétien!

PÉDRILLE, à part.

Et que cela ne coûte rien!

GUSMAN.

C'est donc moi qui vous donnerai à dîner; je veux traiter toute ma famille pour célébrer mon retour. Pédrille, commandez le dîner le plus somptueux.

(Pédrille sort.)

BERTRAND.

Diable!... Comptez-vous rester longtemps parmi nous?

GUSMAN.

Non... Je quitte cette ville dès demain.

ROSINE.

Dès demain?

GUSMAN.

J'ai même, avant mon départ, un service à vous demander.

BERTRAND.

Comment donc! parle.

GUSMAN.

Oh! rien... Ce sont deux ou trois cent mille francs que j'ai là-haut en diamants.

BERTRAND.

Hein!

GUSMAN.

Pendant mon absence, il serait imprudent de les laisser dans une auberge.

BERTRAND.

Trois cent mille francs!

—

GUSMAN.

Et j'avais songé d'abord... Mais ce serait abuser de votre complaisance...

BERTRAND.

Pourquoi donc ?

GUSMAN.

Si je vous confiais ce dépôt.

BERTRAND.

Je le garderais, mon ami... et avec plaisir.

GUSMAN.

J'en étais persuadé... Là-dessus, je connais votre délicatesse... Je vous les remettrai donc tantôt... Mais courez, mon cher oncle, allez avertir mes chers parents... Non, laissez-moi ma cousine... elle sera ici en famille.

(Bertrand sort.)

SCÈNE VII.

GUSMAN, ROSINE.

ROSINE.

Ah ! mon cousin, que je suis aise de vous parler !... Je n'ai d'espoir qu'en vous. Et ce mariage !...

GUSMAN.

Est-ce qu'il vous déplairait ?

ROSINE.

Oui, mon cousin.

GUSMAN.

Eh bien ma petite cousine, il ne se fera pas, rassurez-vous... Votre futur est un sot...

ROSINE.

Oui, mon cousin...

GUSMAN.

M'aimez-vous mieux que lui ?...

ROSINE.

Oui, mon cousin... Mais je n'oserais, vous êtes si riche !

GUSMAN.

Ah ! si ce n'est que cela, rassurez-vous.

ROSINE.

AIR du vaudeville de Vadé à la Grenouillère.

Le destin vous a protégé;
Mais pour nous un bonheur extrême
C'est qu'il ne vous a point changé,
Vous me semblez toujours le même.
Quand c'est par un air insolent
Que plus d'un parvenu s'affiche,
Vous êtes doux et complaisant,
Et, je vous en fais compliment,
Vous n'avez pas l'air d'être riche.

GUSMAN.

Eh bien ! ma cousine, vous avez plus d'esprit que toute la famille.

ROSINE.

Que dites-vous ?

GUSMAN.

La vérité. Il m'en coûterait trop de vous tromper. Apprenez...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; BERTRAND, BAMBINOZ, PARENTS, puis PÉDRILLE, tenant une cassette.

LES PARENTS.

AIR : Où peut-on être mieux.

O jour trois fois heureux !

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille !
Ce fortuné retour
Le rend à notre amour
Qu'ici la gaîté brille !

GUSMAN.

Mes chers parents,
Quels doux instants !

LES PARENTS.

Pour vos parents,
Quels doux instants !
Embrassons-nous,
Que ces moments sont doux !

GUSMAN.

Assez... assez...

BERTRAND, aux parents.

Hein ! quelles manières ! quelle tournure !... Je reconnais là mon neveu. Ce n'est pas comme ce petit malheureux qui, il y a dix ans, voulut se faire passer pour toi, que tous ces messieurs mirent à la porte, et que moi je fis chasser à coups de bâtons... Ah ! ah ! je te raconterai cela.

BAMBINOZ.

Ah ! le tour était bon... n'est-ce pas ?

GUSMAN.

Oui... ce devait être très-plaisant. (A part.) Morbleu ! (Haut.) Que de reconnaissance... Combien je suis flatté, mes chers parents, de pouvoir vous traiter enfin comme vous le méritez... (A Bertrand, lui montrant la cassette que tient Pédrille.) Voilà les diamants dont je vous ai parlé ; un de mes gens va les porter chez vous.

BERTRAND, prenant la cassette.

Pourquoi donc !... Êtes-vous bien sûr de ce valet ?... En pareille occasion, il ne faut s'en rapporter qu'à soi... et j'aimerais mieux... les emporter moi-même.

GUSMAN.

Comme il vous plaira.

UN PARENT, à Bertrand.

Est-ce que c'est un présent que le cousin vous fait ?... Ce coffre est magnifique !

BERTRAND, mettant le coffre dans la poche de son manteau.

Non, non ; c'est une affaire entre nous... Tu m'assures qu'il est...

GUSMAN.

Rempli de pierres...

BERTRAND.

Précieuses !

GUSMAN.

Ah ! précieuses, si on veut.

BERTRAND, bas à Pédrille.

Sont-elles grosses ?

PÉDRILLE.

Il y en a qui pèsent jusqu'à dix-huit carats.

(Il sort.)

GUSMAN.

Je vous les ferai voir après dîner ; je vous donnerai la clef. Malheureusement on ne peut s'en servir... Elles ne sont pas encore montées... Sans cela, j'en aurais offert quelques-unes à ma jolie cousine... pour présent de noces...

BERTRAND.

Je me charge de les monter... si tu le veux...

GUSMAN.

Très-volontiers... mais voici le dîner...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté Pédrille.

(On apporte une grande table, richement servie.)

BERTRAND.

Quel luxe !...

GUSMAN.

Et cette argenterie... comment la trouvez-vous ?

BERTRAND.

Superbe !

GUSMAN.

C'est ma vaisselle de voyage.

SCÈNE X.

LES MÊMES; PÉDRILLE.

PÉDRILLE, à Gusman.

Monseigneur, on apporte une lettre... C'est le laquais du seigneur don Antonio de Mellos.

BAMBINOZ.

Comment... l'intendant de cette ville ?...

GUSMAN.

Que me veut-il ?... Voulez-vous permettre ?... (Il lit.) « Mon cher Gusman, il y a bal à la cour. Ma femme n'a « pas apporté avec elle ses diamants ; et comme je sais que « vous en avez de fort beaux, je vous prie de me les prêter « seulement pour un jour... Votre ami, etc. » C'est fort embarrassant... Ceux que j'ai ne sont pas montés. (A Pédrille.) Dis à son valet qu'il m'est impossible...

PÉDRILLE.

Mais, monsieur, il va croire que c'est une défaite.

GUSMAN.

Tu as raison... D'ailleurs, c'est un homme à ménager, et plutôt que de le désobliger... j'aime mieux louer des pierreries... Va prendre là-haut un millier de pistoles, et cours chez le premier joaillier... Tu en donneras le prix qu'il demandera.

BERTRAND, à part.

Diable ! une bonne affaire. (Haut.) Comment donc, mon neveu, et pourquoi aller si loin? Ne sommes-nous pas joailliers ? Ces messieurs et moi sommes prêts à vous louer des diamants au prix que vous voudrez, plutôt pour vous rendre service que pour le faible gain que nous prétendons en retirer.

TOUS.

Certainement!

GUSMAN, à part.

Les juifs ! (Haut.) J'accepte avec reconnaissance.

BAMBINOZ.

Je me flatte de faire affaire avec vous, et vous serez content.

UN PARENT.

J'espère que le cousin me donnera la préférence... Je vais envoyer chez moi.

BERTRAND, à part.

Comme ils sont avides ! (Haut.) Point du tout, messieurs, je me flatte que ce sera avec moi... (Tirant un écrin de sa poche.) car j'ai là justement un écrin qui m'a coûté ce matin cinquante mille francs. J'ai déjà refusé d'en louer les diamants sur le pied de deux pistoles par jour !... Mais, pour mon neveu...

GUSMAN.

J'en donne quatre... (Prenant l'écrin et l'ouvrant.) Ils sont assez beaux... moins que les miens... mais, n'importe. Pédrille, portez cet écrin à don Mellos, et dites-lui que

demain je lui en enverrai d'autres, car je ne veux pas désobliger ces messieurs, et je veux aussi leur prendre quelque chose.

(Pédrille sort.)

MESQUINOZ, à la fenêtre de l'auberge.

Le tailleur de monseigneur est bien longtemps à revenir... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois donc là?... L'oncle Bertrand et mon habit qui est près de lui!

TOUS.

Le cousin est trop bon!

GUSMAN.

Je suis fâché que ce message ait retardé notre dîner. Plaçons-nous, je vous prie...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté Pédrille, MESQUINOZ en petite veste, sortant de l'hôtellerie.

BERTRAND.

Que vois-je? c'est mon futur neveu Mesquinoz!... Soyez le bienvenu!... Nous vous croyions chez le duc de Medina-Cœli.

MESQUINOZ.

J'en suis tout revenu.

BERTRAND.

Dans cet accoutrement?

MESQUINOZ.

Non; c'est un petit négligé. (A Gusman.) Ah çà! monsieur, il y a assez longtemps que je vous attends... Me rendrez-vous mon habit?

TOUS.

Son habit!...

GUSMAN, *froidement.*

C'est juste... quelle heure avez-vous, mon oncle?

BERTRAND.

Cinq heures dans l'instant.

GUSMAN.

Je suis dans mon tort... Il y a plus d'une heure que je vous l'ai emprunté...

TOUS.

Emprunté?

MESQUINOZ.

Et m'expliquerez-vous au moins comment je le retrouve sur votre corps?

GUSMAN.

Dans un instant, vous allez le savoir. (*A Bertrand, en lui présentant une clef.*) Mon oncle, prenez cette clef... Mon cher Cuistador, mes chers parents... Je vous dois une petite explication... Je suis à vous dans la minute.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté Gusman,* CUISTADOR.

BERTRAND.

Comment! c'est toi qui as prêté un habit à notre neveu Gusman?

CUISTADOR.

Leur neveu... Comme ils sont dupes! il ne l'est pas plus que moi; sachez que c'est pour vous éprouver.

BERTRAND.

A d'autres!... Je l'ai bien reconnu, peut-être? C'est Gusman d'Alfarache qui est devenu un grand seigneur, et qui est notre parent.

CUISTADOR.

Lui !... c'est un neveu du vice-roi, et je soupçonne que c'est le duc de Medina-Cœli lui-même.

MESQUINOZ.

Eh ! non, vous êtes tous dans l'erreur. C'est le tailleur du prince... je le sais bien.

BERTRAND.

Son tailleur... ah !... ah !... comme on l'a attrapé, ce pauvre Mesquinoz... un tailleur qui a pour vaisselle de voyage de l'argenterie comme celle-là.

CUISTADOR.

Comment ? mais elle est à moi, cette argenterie.

BERTRAND.

Et les pierreries qui sont dans cette cassette sont peut-être à vous ? (Il l'ouvre avec la clef que Gusman vient de lui remettre.) Des cailloux !

ROSINE.

Un papier ! lisons : « Je reconnais avoir reçu fidèlement « de mon oncle Bertrand la somme de cinquante mille francs « que mon père avait mise chez lui en dépôt, de laquelle « somme je lui donne quittance. *Signé :* GUSMAN D'AL- « FARACHE. »

BERTRAND.

Je suis atterré.

MESQUINOZ.

C'est en bonne forme. Ah çà ! vous lui deviez donc de l'argent ?

TOUS LES PARENTS, apercevant Gusman.

Que vois-je ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; GUSMAN en habit déguenillé, comme à la première scène, PÉDRILLE tenant à la main l'habit de Mesquinoz.

GUSMAN.

Votre neveu Gusman... Aussi pauvre qu'autrefois, mais un peu plus rusé. L'apparence est tout pour vous, mes chers parents, et sous mon véritable costume vous m'auriez peut-être encore fermé votre porte.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les deux Chasseurs.*)

De cet habit l'influence
M'a seule acquis vos bontés.
(A Mesquinoz.)
Je vous le rends, et comptez
Sur notre reconnaissance.
Je vous dois tout mon esprit,
Je vous dois tout mon crédit :
Car je vous dois mon habit.
Ma conduite, que l'on fronde,
N'est pas nouvelle, je croi,
Et bien d'autres avant moi
Avaient brillé dans le monde
Avec des habits pompeux
Qui n'étaient pas faits pour eux.

BERTRAND.

Comment ! et mon écrin de cinquante mille francs ?...

GUSMAN.

Je le garde, et nous sommes quittes ; j'aurais pu, en invoquant les lois, vous forcer à cette restitution... mais les procès sont trop chers, même à gagner. D'ailleurs, une pareille affaire n'aurait pas fait honneur à la famille. Restons donc comme nous sommes : chacun a recouvré sa fortune... et j'offre la mienne à ma chère Rosine ; car vous voyez, seigneur Mesquinoz, que la dot est entre mes mains, et que

la place de corrégidor n'est pas encore entre les vôtres. (*A Bertrand.*) Oui, mon oncle, vous donnez votre consentement. C'est à cette condition que je garderai le silence.

CUISTADOR.

Ah çà! seigneur, et mon dîner?

PÉDRILLE.

Que nous demandez-vous? Nous vous avons prévenu que nous ne vous paierions pas.

GUSMAN.

Non, Pédrille, je cesse d'être grand seigneur, je paye mes dettes.

BERTRAND, *montrant Pédrille.*

Et ce fripon-là qui était aussi d'intelligence: ils pèsent dix-huit carats!

PÉDRILLE, *lui montrant une pierre.*

Vous ai-je trompé? En voilà une qui en pèse plus de vingt-quatre.

BERTRAND.

Allons, puisqu'il faut en passer par là, je puis au moins compter sur votre discrétion à tous?

GUSMAN.

En pouvez-vous douter? Ces messieurs n'ont-ils pas pour vous la même amitié que pour moi?

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de Irons-nous à Paris.

GUSMAN.

Quel plaisir en ces lieux j'éprouve,
Je vous revois après dix ans!
Ah! le vrai bonheur ne se trouve
Qu'au milieu de ses bons parents.
Oui, leur cœur nous chérit sans cesse;
Mais ici-bas pour être heureux,
Croyons toujours à leur tendresse,
Mais ne comptons jamais sur eux.

BERTRAND.

De la fortune dans ce monde,
Chacun veut briguer les faveurs ;
On court, on s'intrigue à la ronde...
Hélas! pauvres solliciteurs,
Le hasard fait la réussite ;
Et pour parvenir aujourd'hui,
Vantez tout haut votre merite,
Mais ne comptez jamais sur lui.

MESQUINOZ.

Voyez ces rois d'humeur guerrière,
Au loin conquérant des Etats,
Sur leur promesse mensongère
Pauvres humains ne comptez pas ;
Mais, au sein d'une paix profonde,
Ces rois qui bornent tous leurs vœux
A rendre le bonheur au monde,
Peuples, comptez toujours sur eux.

PÉDRILLE.

Voyez cette troupe frivole
Qui sans cesse assiége les cours ;
C'est vers le plaisir qu'elle vole ;
N'y comptez que dans les beaux jours.
Quant à ces preux, pleins de vaillance,
Tandis que vous serez heureux,
Ne comptez pas sur leur présence ;
Mais au combat comptez sur eux.

CUISTADOR.

Des aubergistes vrai modèle,
Je suis un traiteur du bon ton,
Et moi jamais je ne me mêle
Des détails de notre maison ;
C'est un autre qui s'en acquitte :
Aussi ma femme, je le voi,
Rend bien justice à mon mérite,
Mais ne compte jamais sur moi.

ROSINE, au public.

De recouvrer son héritage,
Gusman a trouvé le moyen;
Mais s'il n'obtient votre suffrage,
A quoi lui servira son bien?
Pour lui, messieurs, je sollicite
Des juges indulgents et doux;
Il compte peu sur son mérite,
Mais il compte beaucoup sur vous.



LES

MONTAGNES RUSSES

OU

LE TEMPLE DE LA MODE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET H. DUPIN.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 31 Octobre 1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
POUSSIKOFF, inspecteur des Montagnes Russes	MM. PHILIPPE.
ARLEQUIN, médisant.	LAPORTE.
M. DESBOUDOIRS, médeciu	FONTENAY.
LÉONARD, son neveu.	GUÉNÉE.
PHILIBERT cadet.	GONTIER.
DIAHU, cocher de fiacre	JOLY.
GARÇONS de l'établissement des Montagnes.	JUSTIN. LAPORTE fils.
MARASQUIN, garçon de café	—
LA MODE	Mmes PAULINE GEOFFROY.
Mme DUCOMPTOIR, limonadière	BODIN.
ROSE, sa nièce	HERMINIE.
Mlle CRÉPON, marchandes de modes. . .	MINETTE.
Mlle SURE, marchandes de modes. . .	VIRGINIE DÉJAZET.

GARÇONS et MACHINISTES. — MARCHANDES DE MODES. — CURIEUX et CURIEUSES.

A Paris.



LES MONTAGNES RUSSES
OU
LE TEMPLE DE LA MODE

L'entrée du jardin des Montagnes Russes.

SCÈNE PREMIÈRE.

POUSSIKOFF, GARÇONS et MACHINISTES. Ils sont rangés sur une ligne; Poussikoff les passe en revue.

LES GARÇONS.

AIR : Qu'un poëte. (*Une Journée chez Bancelin.*)

Pour la pousse, (*Bis.*)
J'ai la main alerte et douce,
Et je pousse
Sans secousse ;
D' mon talent
Vous s'rez content.

DEUXIÈME GARÇON.

Mon poing vigoureux et fort

Surpassera votre attente,
Je lève trois cent cinquante
Sans faire le moindre effort.

PREMIER GARÇON.

Monsieur, ce n'est point un conte,
J'ai, l'autre semaine encor,
Débuté chez monsieur Comte,
Dans les Hercules du Nord.

TOUS.

Pour la pousse, etc.

POUSSIKOFF.

C'est bien, c'est bien : nous pourrons nous convenir.

PREMIER GARÇON.

Est-ce à monsieur le propriétaire de l'établissement que nous avons l'honneur de parler ?

POUSSIKOFF.

Non, messieurs, je suis son premier commis, monsieur Poussikoff, gentilhomme russe, employé aux montagnes. (Tous saluent.) Messieurs :

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les deux Chasseurs.)

Nous faisons un bruit du diable,
Depuis le quartier d'Antin
Jusqu'au faubourg Saint-Germain ;
Le petit maître agréable
Se réveille avant midi,
Et dans son galant wiski,
Arrive avec milady.
Renonçant même aux campagnes
De Saint-Cloud et de Passy,
Maint bon bourgeois vient ici,
Et, grâces à nos montagnes,
En sortant de son faubourg,
Se croit à Saint-Pétersbourg.

Aussi, vu l'affluence, nous avons décidé d'ajouter une

montagne de plus et de prendre un supplément de garçons pour la pousse.

PREMIER GARÇON.

Monsieur, quoique des derniers venus, nous espérons ne pas rester en arrière.

POUSSIKOFF.

Prenez-y garde, il ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'à pousser, il y a des nuances à observer.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Qu'un financier, dans cette enceinte,
A votre service ait recours,
Poussez ferme, poussez sans crainte ;
Ces messieurs-là pèsent toujours !
De nos théâtres quand les belles
Dans vos chars viennent se placer,
Un rien suffit; ces demoiselles
Ont l'habitude de glisser !

DEUXIÈME GARÇON.

Monsieur, soyez tranquille : j'ai été machiniste à l'Ambigu.

PREMIER GARÇON.

Et moi, monsieur, garçon de théâtre à Feydeau; et là, ça n'est pas comme ici, ça ne va pas comme sur des roulettes.

POUSSIKOFF.

C'est ce qu'on dit.

PREMIER GARÇON.

Et, du reste, en quoi consiste encore cette nouvelle invention?

POUSSIKOFF.

Il n'y a pas autre chose... On monte et on descend.

PREMIER GARÇON.

Ça n'est pas nouveau.

AIR : Ah! qu'il est doux de vendanger. (Les Vendangeurs.)

Pardi, nous ne voyons que ça,
L'un vient, l'autre s'en va !
Et pour voir, si c'est un plaisir,
Du mond' qui roule, roule,
C' n'est pas la pein' de v'nir
Jusqu'au faubourg du Roule !

POUSSIKOFF.

Aussi n'est-ce pas cela qui fait notre fortune... Il faut que vous sachiez qu'il y a une jeune divinité, vive, aimable, légère, à qui il a pris fantaisie de venir s'établir dans ce jardin, et quand elle va quelque part, tout le monde court après elle.

PREMIER GARÇON.

V'là une femme bien heureuse... il faut donc que cette déesse soit bien aimable...

POUSSIKOFF.

Mais... pas toujours.

AIR : Femme, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Bizarre et changeante en ses lois,
Et prenant le plaisir pour code,
Sur le sage elle étend ses droits ;
En un mot son nom est *la Mode*.
En tous les temps, de la beauté
Elle sera la protectrice ;
Car son guide est la vanité,
Et son ministre, le caprice.

PREMIER GARÇON.

Eh mais... quel est ce bruit?

POUSSIKOFF.

Eh ! c'est M. Desboudoirs, docteur ordinaire des Montagnes Russes. C'est qu'entre autres vertus, nos montagnes sont excellentes pour la santé... Laissez-nous.

TOUS.

Pour la pousse, (*Bis.*)

J'ai la main alerte et douce,
Et je pousse
Sans secousse ;
D' mon talent
Vous s'rez content.
(Les garçons et les machinistes sortent.)

SCÈNE II.

POUSSIKOFF, DESBOUDOIRS, LÉONARD.

DESBOUDOIRS, à la cantonade.

Doublez la dose, doublez la dose ; ça ne peut pas faire de mal.

POUSSIKOFF.

Eh ! à qui en avez-vous, docteur?

DESBOUDOIRS.

C'est M. de Courte-Haleine à qui j'ai fait descendre de suite nos deux montagnes... et il ose me soutenir qu'il a manqué de se trouver mal!

LÉONARD.

Dame ! mon oncle... il dit que ça l'empêchait de respirer...

DESBOUDOIRS.

Eh bien ! qu'il ne respire pas ! Qu'est-ce que ça fait? les montagnes, les montagnes... je ne connais que ça pour la santé !

AIR : Vers le temple de l'Hymen. (*Amour et Mystère.*)

J'ai prôné, cité, vanté
Des montagnes l'excellence ;
Car le plaisir est, en France,
Toujours bon pour la santé.
Ç'est le remède suprême ;
Puis, à l'appui du système,
Je dis : voyez, ici même,

Nos entrepreneurs surpris
Ont la santé la plus forte,
Et notre caissier se porte
Mieux que tous ceux de Paris.

Vous voyez que j'ai fait ce dont nous sommes convenus.

POUSSIKOFF.

Croyez-vous que ce soit aussi l'avis de la Faculté de médecine?...

DESBOUDOIRS.

Je ne vous dirai point... Moi, je n'y vais jamais. Je me suis fait nommer médecin honoraire des premiers théâtres de la capitale... et je ne sors pas des coulisses; le matin aux Montagnes... Le soir à l'Opéra! C'est moi qui arrange les indispositions de ces dames, lorsqu'elles ont des petites parties, ou qu'elles vont à leur maison de campagne! Je vous présente mon neveu, un sujet distingué, qui a presque fait toutes ses études.

LÉONARD.

Monsieur...

POUSSIKOFF.

Il a une figure qui promet.

DESBOUDOIRS.

Comment donc! c'est lui qui donne toutes mes consultations. Ce matin, les premiers sujets d'un théâtre lyrique sont venus me consulter sur une extinction de voix qui les tient depuis dix ans.

POUSSIKOFF.

Et qu'avez-vous ordonné?

DESBOUDOIRS.

Léonard, dites ce que vous avez ordonné.

LÉONARD.

Je leur ai conseillé de chanter le vaudeville. Prenez, leur ai-je dit :

AIR de la Meunière.

Prenez de ce joyeux marmot
La grâce piquante :
Il ne raisonne jamais trop,
Il chante d'un ton bien moins haut,
Et même il déchante,
C'est ce qu'il vous faut.

Il est vrai qu'il a le défaut
D'aimer la satire.
Sur le pédant et sur le sot,
Lançant toujours son petit mot,
Souvent il fait rire,
C'est ce qu'il vous faut.

Signé : LÉONARD, *docteur en médecine.*

POUSSIKOFF.

Voilà une ordonnance qui annonce le plus grand talent.

LÉONARD.

Ils ont suivi mon conseil, et ils ont commencé par trois petits actes sur les Montagnes.

POUSSIKOFF.

Et que dira le Vaudeville ? Il aurait droit de se fâcher.

DESBOUDOIRS.

Il est accoutumé à ce qu'on empiète sur son domaine.

AIR du Ballet des Pierrots.

On chante par toute la ville,
On chante au café d'Apollon,
Monsieur Comte a son vaudeville,
On chante même à l'Odéon.
Le tyran, dans la même salle
Où *Boleslas* est attendu,
D'un petit *pont-neuf* nous régale
Avant d'immoler la vertu.

POUSSIKOFF.

Et comptez-vous présenter votre intéressant neveu à notre souveraine ?

DESBOUDOIRS.

Oui, mon intention est de le mettre à la mode. Pour commencer, nous allons le marier.

LÉONARD.

Une jeune personne charmante.

POUSSIKOFF.

Riche, sans doute?

DESBOUDOIRS.

Non; mais des espérances. Un oncle paralytique : c'est moi qui le traite.

POUSSIKOFF.

Il fallait amener votre prétendue aux Montagnes Russes.

LÉONARD.

Ah! moi, je n'aime pas ces jeux-là et ma prétendue n'y viendrait pas sans moi.

DESBOUDOIRS.

Et regarde donc ces deux dames en châle jaune, avec ce cavalier.

LÉONARD.

Je crois que c'est elle... Quel est ce bruit?

(On entend une ritournelle.)

POUSSIKOFF.

C'est que les bureaux s'ouvrent, et voilà sans doute notre souveraine.

DESBOUDOIRS, à Léonard.

Reste donc; je vais te présenter à la Mode.

LÉONARD.

Non, mon oncle, non; je reviens dans l'instant.

(Léonard sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté Léonard ; LA MODE.

(Elle est en robe très-élégante, une couronne de fleurs sur la tête, et tient à la main un miroir.)

LA MODE.

AIR : Blondinette, joliette (Aline, Reine de Golconde.)

A mes lois toujours fidèles,
Jeunes beautés, accourez,
Et, tous les jours plus nouvelles,
Par mes soins vous charmerez !

Partout j'exerce mon empire,
Je dirige un regard, un sourire ;
Si je fuis, chacun se retire.
Je commande... et rien
Sans moi n'est bien.
Ma puissance,
Même en France,
Pourrait mettre en faveur la constance...

A mes lois toujours fidèles, etc.

(A Desboudoirs.)

Eh bien, docteur !

DESBOUDOIRS.

Madame, tout va bien. Les montagnes entrent dans toutes mes ordonnances, et j'espère, avant peu, les faire prendre comme l'émétique et la vaccine.

LA MODE.

Je reconnaîtrai cela... Et vous, seigneur Poussikoff, êtes-vous content de moi ?

POUSSIKOFF.

Oui, madame, tant que vous resterez parmi nous... Et croyez que nos soins... nos efforts...

LA MODE.

Ah ! ne me parlez pas de cela... Vos soins et vos efforts

n'y feraient rien. Quand j'ai envie de m'en aller, rien ne peut me retenir.

AIR du vaudeville du Piége.

De Mousseaux et de Frascati
J'ai quitté l'abri tutélaire;
De Coblentz et de Tortoni,
J'ai mis en vogue la poussière.
Je donne au hasard mes honneurs;
O vous à qui je suis propice,
Ah! n'expliquez pas mes faveurs
Et profitez de mon caprice!

POUSSIKOFF.

Eh bien! madame, croiriez-vous que malgré votre protection on ose nous critiquer...

LA MODE

Je voudrais bien voir...

POUSSIKOFF.

AIR du vaudeville de Fanchon.

C'est mon jardin, madame,
Qu'en ces lieux chacun blâme.

LA MODE.

Eh! moquez-vous de tout.

POUSSIKOFF.

Mais il est peu commode...

LA MODE.

Bon! qu'avez-vous besoin de goût?
Vous êtes à la mode,
Ça dispense de tout.

Vois cet acteur en scène,
Qui, deux fois par semaine,
A chanter se résout :
Les ariettes qu'il brode
Sont sans naturel et sans goût;
Mais il est à la mode,
Ça dispense de tout.

A propos, vous ignorez que je me fais pour vous des affaires terribles ; de tous côtés arrivent des réclamations...

POUSSIKOFF.

Tant mieux ! comme c'est ici qu'on peut vous trouver, ça nous amène du monde.

DESBOUDOIRS.

Moi-même, je vous avais amené mon neveu, un jeune praticien qui va se marier, et que je vous recommande.

LA MODE.

Eh bien ! nous le lancerons. Je veux qu'on me le présente.

DESBOUDOIRS.

Et il n'est pas là... je cours le chercher...

LA MODE.

Eh ! n'est-ce pas lui ?...

DESBOUDOIRS.

Non, non... c'est un monsieur qui a l'air de mauvaise humeur.

LA MODE.

Que vous disais-je ! Je parierais que c'est encore quelqu'un qui vient se plaindre.

POUSSIKOFF.

Je crois le reconnaître... je l'ai déjà vu rue Richelieu... c'est un homme de mérite ; mais il n'aime qu'à dire du mal, et il a été se loger aux Français.

LA MODE.

Eh bien ! il est là à même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ARLEQUIN ; il est en habit à la française, chapeau à plumes, et porte la batte au côté.

ARLEQUIN, à la cantonade.

Parbleu ! riez, riez... c'est vraiment fort plaisant ; et je

ne savais pas, messieurs, être amusant. Si je pouvais seulement rencontrer la Mode, je vous la traiterais!... N'est-ce pas elle ?

LA MODE.

Pardon, si n'ayant pas l'honneur de vous connaître beaucoup...

ARLEQUIN.

C'est justement ce dont je me plains! Je me nomme M. Arlequin, et je me suis fait médisant... c'est un bel état, n'est-ce pas ?

LA MODE.

Il y a beaucoup de gens comme il faut qui l'exercent.

ARLEQUIN.

Moi, je le fais en conscience; je n'épargne personne.

AIR : Dorilas contre moi des femmes. (Pour et Contre.)

Oui, je médis de la Cour, du Parnasse;
Je médis de tous les succès ;
Je médis de nos gens en place,
Sans épargner les sous-préfets.
Il n'est travers que je ne fronde ;
Enfin, dans mon juste courroux,
Je dis du mal de tout le monde...

LA MODE.

Et nul pourtant n'en dit de vous.

Qu'avez-vous à vous plaïndre? Vous jouissez de l'estime générale.

ARLEQUIN.

L'estime!... c'est la vogue, la vogue qu'il me faut, et c'est de vous qu'elle dépend.

J'ai de l'esprit, chacun en convient dans la ville,
Moi-même le premier !... moi qui suis difficile,
Et j'ignore pourquoi, constante en vos rigueurs,
Vous ne me jugez point dign de vos faveurs.

LA MODE.

Écoutez donc; ce ne sont pas toujours les gens de mérite que je vais voir.

ARLEQUIN.

Et qui visitez-vous donc?

Serait-ce par hasard ces *Petits protecteurs*,
De nos gais *Ricochets*, tristes imitateurs,
Ou ce *Fontainebleau*, dont le chemin nous lasse,
Et qui ne fut jamais le chemin du Parnasse,
Ou bien le *Fils Vengeur*, ou *les Valladomir*,
Crispin qui fait siffler, *Samson* qui fait dormir,
Tous ouvrages fameux, la gloire de la France,
Qui fatiguent un mois de leur longue existence?

LA MODE.

Mon Dieu! quel drôle de ton!

ARLEQUIN.

Madame, c'est le mien, je l'ai depuis vingt ans,
Vous même l'avez mis en vogue quelque temps.
Et vous n'attendez point qu'on fasse, pour vous plaire,
Ce que, pour le public, je n'ai jamais pu faire.
D'autres ont mes défauts et n'ont pas mes talents;
Au lieu de conserver le ton qu'ici je prends,
Ne vaudrait-il pas mieux, dans mes fureurs postiches,
M'endormir pesamment entre deux hémistiches?
— Faut-il en métaphore insultant le plafond,
Gasconner mes fureurs comme d'autres le font?
— Ou bien, psalmodiant sur un mode plus grave,
Du grenier où j'étais redescendre à la cave?...
Et tant d'autres enfin, qu'ici vous esquissant...
Mais on dirait encor que je suis médisant!

LA MODE.

Certes, on aurait grand tort, et je ne vois pas trop ce qu'il vous reste à dire.

ARLEQUIN.

Ce qu'il me reste à dire; croyez-vous que les sujets me manquent?

AIR du vaudeville de Monsieur Guillaume.

Je me tairais quand je vois sur la scène
Regnard sifflé, Marivaux applaudi !
Je me tairais lorsque de son domaine
Je vois *Joconde* injustement banni !
Je me tairais quand je vois à sa place
Ce *Féodor* qu'on sifflait à bon droit !

LA MODE.

Il prend enfin !

ARLEQUIN.

Il prend comme la glace,
Oui, par l'excès du froid ! (*Bis.*)

LA MODE.

Et venez-vous ici médire de nos montagnes ?

ARLEQUIN.

Oui, madame, je ne les ai pas encore vues ; mais c'est égal... je ne les épargnerai pas, ni vous non plus.

LA MODE.

Ce n'est pas le moyen de nous mettre bien ensemble ; mais, au fait, qu'avez-vous besoin de moi ?

AIR : Le magistrat irréprochable. (Monsieur Guillaume.)

Les portraits que vos vers retracent
Seront toujours de tous les goûts !
Avec le temps les modes passent,
Le talent reste ; ainsi rassurez-vous ;
Tant qu'à Paris vivra la médisance,
Votre nom vivra respecté !

ARLEQUIN.

Ah ! grand merci, c'est me donner d'avance
Mon brevet d'immortalité !

LA MODE.

Mais, tenez, si je ne me trompe, voilà de nouvelles réclamations ; vous voyez que vous n'êtes pas le seul à vous plaindre.

SCÈNE V.

LES MÊMES; Mme DUCOMPTOIR, ROSE, MARASQUIN.

(Mme Ducomptoir, poudrée et couverte d'or et de diamants ; Rose, vêtue fort simplement ; Marasquin, mis dans le dernier genre.)

Mme DUCOMPTOIR.

AIR : Pégase, à ce que l'on raconte.

On m'a fait un rapport fidèle,
La Mode habite ici, je croi,
Il faut bien me rendre chez elle,
Puisqu'elle ne vient pas chez moi !
Elle me doit justice entière ;
Car je suis, depuis quarante ans,
La charmante limonadière
Du joli *café du Printemps!*

(Pendant ce couplet, Arlequin et M. Marasquin se sont fait de grandes salutations.)

Mme DUCOMPTOIR.

Qui pourra donc m'adresser à la Mode ?

LA MODE.

Vous y êtes.

ARLEQUIN.

Il me semble, au contraire, qu'elle n'y est plus.

Mme DUCOMPTOIR.

Madame, je viens vous demander justice de vous et du public. (A Rose.) Saluez donc, petite fille... Je fais tout ce qu'il faut pour me mettre à la mode... Je me tiens au comptoir du salon et j'ai mis ma nièce à l'antichambre... Saluez donc, petite fille !... Un café magnifique, comptoir en acajou, des glaces partout, et je ne vois que moi... vous sentez que ça n'est pas agréable !

LA MODE.

Comment ! vous n'avez personne... C'est que vous aurez négligé quelques-unes des précautions essentielles.

Mme DUCOMPTOIR.

Point du tout, madame, tous mes garçons sont en grande tenue : habit chocolat, culotte café et bas pistaches... (Montrant M. Marasquin.) Vous en voyez un échantillon.

ARLEQUIN, à Marasquin.

Comment... Ah ! monsieur, je vous demande bien pardon... je vous prenais pour un homme comme il faut...

LA MODE.

Ah ! vous n'êtes pas le premier !

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Pour obtenir la préférence,
Nos cafés se mettent en frais,
Et de leurs salons l'élégance
Surpasse celle des palais.
En se comparant dans la glace,
A ce monsieur si bien coiffé
On est tenté d'offrir sa place
Et de lui servir le café...

Mme DUCOMPTOIR.

C'est-à-dire... il vient bien quelques personnes... mais tout le monde s'arrête dans l'antichambre auprès de cette petite fille.

AIR du vaudeville de Partie Carrée.

Jusqu'au salon lorsque quelqu'un pénètre,
C'est toujours quelque vieux rentier,
Quelque ci-devant petit maître,
Fort en vogue... au siècle dernier !
Ils parlent morale ou nouvelle ;
Et quand ils ont philosophé,
Ils me disent que je suis belle
En prenant leur café...

LA MODE.

Je vois qu'il vous faut employer les grands moyens et je veux bien vous conseiller... Vous n'avez pas de foule, n'est-ce pas?

Mme DUCOMPTOIR.

Hélas! non...

LA MODE.

Eh bien... mettez deux gendarmes à la porte, et vous verrez...

ROSE.

Ah! oui... comme chez notre confrère du Palais-Royal.

LA MODE.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse,

Ici d'ailleurs, on ne trouve de charmes,
Qu'aux lieux où la foule paraît,
Et l'aspect de quatre gendarmes
Ne manque jamais son effet.

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est pas toujours un signe!
A maint théâtre, ils sont loin d'attirer,
Et l'on croirait plutôt que leur consigne
Est d'empêcher d'entrer.

Mme DUCOMPTOIR, à la Mode.

Si cependant le public tenait bon...

LA MODE.

S'il résistait aux deux gendarmes, nous avons les journaux; faites dire du bien de vous...

ARLEQUIN.

Et du mal des autres... voilà tout le secret... je vous aiderai.

ROSE.

Monsieur est bien bon.

LA MODE, à Arlequin.

Ah ! de la médisance ! *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.*

M[me] DUCOMPTOIR, à la Mode.

Vous croyez donc que les journaux...

LA MODE.

Sans doute... je lis le matin dans une gazette : « C'est dans ce lieu que la Mode a établi son empire... » Souvent je n'y ai jamais mis le pied, mais on prétend que j'y suis, ça me donne envie d'y aller, et tout Paris en fait autant.

ROSE.

C'est vrai... c'est peut-être comme cela aux Montagnes Russes ?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous en venez ?

ROSE.

Ah ! mon Dieu, oui... et c'est une foule !... je n'oserai jamais...

ARLEQUIN.

Bah ! vous vous y ferez... il n'y a qu'à se laisser aller... Je m'y rendais, et si ces dames veulent m'accepter pour guide...

LA MODE.

Faisons mieux, transportez le café du Printemps, et venez l'établir cet hiver aux Montagnes Russes... je promets ma protection à votre jolie nièce...

ROSE.

Me voilà à la mode.

ARLEQUIN.

Eh bien ! partons.

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

Venez, venez glisser,
Ce jeu vous plaira, sans doute.

Venez, venez glisser,
C'est moi qui veux vous lancer.

Mme DUCOMPTOIR.

Va! c'est un tort d'hésiter...
C'est le premier pas qui coûte :
Une fois qu'on est en route
On ne peut plus s'arrêter.

Allons, allons glisser,
Ce jeu nous plaira, sans doute.
Allons, allons glisser,
Monsieur veut bien nous lancer!

(Tous sortent excepté la Mode.)

SCÈNE VI.

LA MODE, DIAHU, en cocher de fiacre et le fouet à la main.

DIAHU, parlant à la cantonade.

Hohé! ho!... je vous dis que je vais ressortir... Faut donc qu'il s'y amuse bien? depuis trois heures me faire attendre! et mes chevaux qui s'impatientent... hohé! ho!...

LA MODE.

Ah çà! à qui en avez-vous?

DIAHU.

A vos satanées montagnes, qui me feront damner, je pense. (Faisant une voix de femme.) Cocher, aux Montagnes Russes; mais vous ne passerez pas la barrière... C'est ça, traversez tout Paris, trente sous la course, et fouette cocher, hohé! ho!... Aujourd'hui, par exemple, j'ai pris un bourgeois que j'ai mené jusqu'ici... Mais il ne revient pas; il allait aux Montagnes avec trois ou quatre demoiselles; et il sera tombé dans quelque précipice, hohé! ho!... Mais si ma course est perdue, c'est à vous que je m'en prends.

LA MODE.

Tu me connais donc?

DIAHU.

Pardi ! vous m'avez fait gagner bien de l'argent à Paris, ne fût-ce qu'à la porte des spectacles. Tenez, il y a deux ans, rue Feydeau : c'était tous les soirs une queue de voitures ; hohé ! ho !... et tous ceux que je ramenais, je les entendais, de dessus mon siége, qui chantaient en revenant :

Mais on revient toujours
A ses premières inclinations !

LA MODE.

Est-ce que ce ne serait plus de même ?

DIAHU.

Ah ! bien oui ; maintenant ils chantent *Femme sensible*, sur l'air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.* Il n'y a pas de risque que les voitures vous écrasent à la porte.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*)

Ma fin' je n'y puis rien comprendre,
Mais l' monde ne veut plus donner ;
Tout' la soirée il faut attendre...
Et l'on revient sans étrenner ;
De rester trois heures d' la sorte,
Mes pauv' chevaux sont sur les dents,
Et souvent s'ennuy' à la porte,
(Regardant.)
Ni pus, ni moins qu' s'ils étaient d'dans.

Mais, je n'aperçois pas mon jeune homme.

LA MODE.

Eh bien ! tu peux entrer ; je te permets de chercher.

DIAHU.

AIR du vaudeville de *l'Avare et son Ami.*

J'vais voir ces Montagn' que l'on vante,
Qu'est qu' ça peut être ? j' m'en dout' bien...

LA MODE.

Eh quoi ! ce plaisir-là te tente ?

DIAHU.

Oh! madame, ne craignez rien,
On prétend qu'on vous précipite,
Et c'est trop rapide pour nous;
Je r'semble à nos ch'vaux, voyez-vous,
J'nons pas l'habitud' d'aller vite.

C'est égal, je vais profiter de la permission. Encore un mot : si vous aviez une grâce à m'accorder, ce serait de remettre à la mode les sapins; ils tombent; c'est fini : voilà les cabriolets qui les passent; hohé! ho! (Il va pour sortir.) Ah! mon Dieu, je vous laisse en compagnie; car voilà une légion de demoiselles qui se dirigent de ce côté.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LA MODE, Mlle CRÉPON, Mlle SURE, MARCHANDES DE MODES.

LES MARCHANDES DE MODES.

AIR : Mon capitaine, mon colonel.

Ma souveraine, ma souveraine,
J'accours à vos genoux,
Pour que j'obtienne (*Bis.*)
Justice de vous.

LA MODE.

Eh! mesdames, l'une après l'autre, s'il est possible!...

Mlle CRÉPON.

Quoi, madame, vous ne nous reconnaissez pas?

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

En ces lieux vous vous étonnez
De voir vos fidèles sujettes;
C'est grâce à nous que vous régnez,

Et nous étendons vos conquêtes...
De nos talents l'heureux effet
Est porté jusqu'aux Antipodes;
Mon Dieu! tout Paris nous connaît.

TOUTES, *faisant la révérence.*

Nous sommes marchandes de modes!

Mlle CRÉPON.

Vous voyez des députées des Galeries de bois et de la rue Vivienne.

LA MODE.

Soyez les bienvenues, mesdames, ou plutôt mesdemoiselles... Il m'est doux de me retrouver au milieu de mes plus fidèles ministres... mais je ne vous aurais pas reconnues à cette mise simple et décente.

Mlle CRÉPON.

C'est que nous avons pris le grand uniforme : le tablier noir et l'air modeste.

LA MODE.

Prenons place... mesdemoiselles... (*Elles s'asseoient en cercle; la Mode est au milieu. — A mademoiselle Crépon.*) Vous avez la parole.

Mlle CRÉPON.

Madame... c'est l'intérêt général qui nous amène! vous ne sortez point des Montagnes Russes et vous ne voyez point ce qui se passe rue Vivienne... le génie est éteint, l'industrie languit et nos magasins n'offrent plus rien de neuf... demandez à ces demoiselles.

(*Toutes se lèvent et font la révérence.*)

Mlle CRÉPON.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut. (L'Erreur d'un moment.)

Ah! vers nous revenez, ou bien
Nous ne répondons plus de rien;
Aux mod' anglais' on s'habitue,
Que d'viendront les dam' de Paris?

On va, si cela continue,
Les prendre pour des miladis.

TOUTES.

Ah ! vers nous revenez, ou bien, etc.

Mlle SURE.

Puisqu'on méconnaît le génie,
Je vois bientôt qu'il nous faudra
Partir toutes pour la Russie,
A la suite de l'Opéra.

TOUTES.

Ah! vers nous revenez, ou bien, etc.

Mlle CRÉPON.

Oui, pour peu que je le voulusse,
Je pourrais partir pour Azoff,
Nous connaissons maint seigneur russe,
Messieurs Tircoff et Jocriss'coff.

TOUTES.

Ah ! vers nous revenez, ou bien, etc.

LA MODE.

Mesdemoiselles... voilà qui mérite considération !... et sans sortir de ces lieux je saurai y mettre ordre !

Valse de PICCINI.

En ce séjour,
Je veux fixer ma cour !
Et tous les jours
Y voir nouveaux atours !

Je prétends que chaque belle
Vienne y disputer le prix,
Dût cette mode nouvelle
Faire enrager nos maris.

Et que par air,
On vienne cet hiver,
Comme au concert
Ou comme aux *Philibert.*

Je veux qu'à la Sibérie
Empruntant ses vitchouras,
La beauté plus aguerrie
Ici brave les frimats.

En vain nos monts
Se couvrent de glaçons;
C'est le bon ton,
Qu'importe la saison!

Je veux même qu'on déchire
Garniture et falbala,
Qu'est-ce au fait qu'un cachemire?
C'est milord qui le paîra.

Ainsi je veux,
De mes sujets nombreux,
Ainsi je veux
Contenter tous les vœux.

TOUTES.

Quel jour heureux!
Notre reine en ces lieux,
Quel jour heureux!
Va combler tous nos vœux!

Mlle CRÉPON.

Je reconnais là notre souveraine... Vous verrez... J'ai deux ou trois plans de capote qui sont les plus extravagants du monde... et qui peuvent faire fureur. Je demande à vous en présenter un exemplaire...

Mlle SURE.

Et moi, madame, je vous recommande mes chapeaux à la Crispin.

LA MODE.

Comment, à la Crispin?

Mlle SURE.

Oui, longs et plats... Si vous pouviez les faire prendre...

LA MODE.

J'aurai de la peine!...

PREMIÈRE MARCHANDE DE MODES.

AIR du Ménage de Garçon.

Qu'à moi madame s'intéresse...
Mon art est au-dessus de tout!
Mais n'oubliez pas mon adresse,
Je demeure au *Temple du Goût!*

Mlle CRÉPON, lui donnant aussi une adresse.

Je demeure à *la Providence*,
— Palais-Royal... près de Barba.

LA PLUS JEUNE, faisant la révérence.

Et moi, madame, *à l'Espérance*,
Passage du Panorama.

Mlle CRÉPON.

Mais puisque nous y voilà, si nous allions faire un tour aux Montagnes.

LA MODE.

Comment, mesdemoiselles, toutes seules?...

Mlle CRÉPON.

Oh! nous trouverons du monde de connaissance!

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

Protégez-nous ici-bas;
De vous, madame,
On se réclame;
Protégez-nous ici-bas,
Et surtout ne m'oubliez pas.

LA MODE.

Et vous, dans la capitale,
De mon culte révéré
Conservez, chaste vestale,
Le feu sacré.

TOUTES.

Protégez-nous ici-bas, etc.

(Elles vont pour sortir.)

Mlle CRÉPON.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; PHILIBERT, le mauvais sujet.

PHILIBERT.

AIR : Vivent les Amours.

Fuyant le bon ton
Du salon,
Je ris, je bois avec Rose ou Marton!
Et laisse nos amants transis,
Gémir dix ans près d'Iris,
De Chloris.

Du bonheur il faut profiter :
Pour l'acheter,
Je ne sais point compter.
Le destin
Peut changer soudain;
Est-on jamais certain
Du lendemain?

Fuyant le bon ton, etc.

Mais un estaminet
Paraît,
Dont le billard est parfait,
Et me plaît.
J'entre, et du premier coup j'ai fait
La rouge au coin et la blanche au doublet!

Fuyant le bon ton, etc.

(Apercevant la Mode.)

Ah! la jolie personne!... Diable! une femme comme il

faut! (Apercevant les marchandes de modes.) Quel bonheur! voilà des demoiselles.

TOUTES.

Bonjour, monsieur Philibert.

PHILIBERT.

Bonjour, mes charmantes. (A part.) C'est étonnant, je les connais toutes.

LA MODE.

En effet, c'est M. Philibert.

PHILIBERT, à part.

Elle me prend pour mon frère, l'homme de mérite... C'est sûr...

LA MODE.

Comment, monsieur Philibert méconnaît ses amies?

PHILIBERT.

Pardon, belle dame! Un diable de vin de Champagne, que je viens de boire dans une société divine, me trouble un peu la vue.

LA MODE.

J'espère que vous ne venez pas ici pour vous plaindre de moi?

PHILIBERT.

Non, certainement, et vous m'avez traité...

LA MODE.

Comme vous le méritez... Et cette fois, du moins, je suis d'accord avec la justice...

PHILIBERT.

Aussi je suis venu vous faire mes remerciements, et voir ces Montagnes Russes qui partagent avec moi la vogue! C'est délicieux! j'en raffole! La meilleure compagnie toute sorte de monde; c'est mon genre.

LA MODE.

Vous serez donc toujours...

PHILIBERT.

Oui... Philibert le mauvais sujet. Grâce à vous, tout le monde me connaît. Ainsi, quand je voudrais me cacher...

AIR du Fleuve de la Vie.

Femmes, des vertus les modèles,
Moi je vous admire tout haut!
Mais n'est-ce pas, mesdemoiselles?
Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.
D'ailleurs, c'est la règle commune,
Vous voyez bien, par mes succès,
Que ce sont les mauvais sujets,
Qui font toujours fortune.

Mais d'honneur... vos montagnes sont une invention admirable... Toujours du haut, du haut, du bas, c'est ma vie à moi... Aussi je ne sors que le dernier du jardin.

LA MODE.

Mais vous arrivez un peu tard?

PHILIBERT.

C'est qu'avant de venir on déjeune.

LA MODE.

C'est bien naturel.

PHILIBERT.

Tel que vous me voyez... je suis ici avec des femmes charmantes... Nous avons fait le plus joli repas...

LA MODE.

Est-ce toujours dans l'allée des Veuves?

PHILIBERT.

Vous riez... Il y a peut-être de meilleurs traiteurs... Mais pour le local, le sien est divin... Des salons, des cabinets... et puis des attentions : ça ne peut pas se payer!

LA MODE.

Aussi, souvent vous ne payez pas!

PHILIBERT.

Vous savez bien, ce dîner de cinquante-quatre francs que mon frère, l'homme de mérite, a soldé dernièrement... c'était avec une de ces demoiselles que je l'avais fait... mais je ne vous dirai pas laquelle.

Mlle CRÉPON, à part.

Comme ces mauvais sujets sont indiscrets !

LA MODE.

Il faut avouer que vous êtes d'un bien heureux caractère.

PHILIBERT.

De plaisirs en plaisirs... Voilà ma loi !

AIR : G'n'y a que Paris.

Dès que pour moi le jour renaît,
Je fête une beauté nouvelle;
De l'amour je vole au banquet,
Du banquet au bal qui m'appelle,
Et j'arrive au bonheur parfait
Par ricochet. (*4 fois.*)

LA MODE.

C'est la bonne manière, et vous avez un bel exemple!...

Même air.

Molière, en quittant ce séjour,
A Regnard transmit son génie;
Regnard le transmit à Dancour;
Dancour, pour consoler Thalie,
A Picard enfin le transmet
Par ricochet. (*4 fois.*)

Mais comment avez-vous perdu vos dames?...

PHILIBERT.

Ce sont elles qui m'ont perdu... Elles aiment tant à glisser... qu'elles sont toujours en avant; de sorte que je les vois toujours en haut quand je suis en bas, et en bas quand je suis en haut... Ce n'est pas le moyen de nous rencontrer...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; DIAHU.

DIAHU.

Allons, c'est fini... j'en serai pour ma course... Ohé ! ho ! (Apercevant Philibert.) Eh ! Dieu me pardonne !... je crois que c'est lui. — Ma foi, not' bourgeois, v'là assez longtemps que je vous cherche...

PHILIBERT.

Ah ! c'est vrai... Eh bien ! que me veux-tu ?

DIAHU.

Je veux... que voilà quatre heures que je vous attends.

PHILIBERT.

Est-ce que tu n'es pas fait pour ça ?... Moi, je m'amuse... Je suis avec ces dames, et j'y reste.

DIAHU.

Ah ! ce sont ces demoiselles ?... Eh ! votre serviteur... Vous ne me remettez pas ?... C'est moi qui l'aut' dimanche vous ai menées à Belleville...

Mlle SURE.

Je ne vous connais pas.

Mlle CRÉPON.

Ni moi non plus ! Que nous veut cet homme ?

DIAHU.

A la bonne heure... *Sufficit*... Nous autres, nous ne disons jamais rien... Ohé ! ho !... Renvoyez-moi, not' bourgeois.

PHILIBERT.

Volontiers ! qu'est-ce que je te dois ?

DIAHU.

Trois heures pour mes chevaux, et une heure pour moi.

PHILIBERT.

Comment! une heure pour toi!...

DIAHU.

Depuis le temps que je vous cherche à pied dans le jardin... A moins que vous n'aimiez mieux me payer à la course... Mais elle était bonne...

PHILIBERT.

Ah! celui-là est plaisant!... N'importe; quatre heures à trois livres, c'est douze francs.

DIAHU, tendant la main.

Merci, not' bourgeois.

PHILIBERT, fouillant dans ses poches.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? me voilà sans argent. J'aurai tout dépensé aux montagnes avec ces demoiselles. (A la Mode.) Il faut avouer aussi que vous êtes trop chère... Quinze sous la minute!...

DIAHU.

Eh bien, not' bourgeois...

PHILIBERT.

Ecoute... Tu sais bien, le traiteur de l'allée des Veuves?

DIAHU.

Celui où vous avez déjeuné ce matin?

PHILIBERT.

Tu lui diras de te payer.

DIAHU.

Il a d' l'argent à vous, apparemment?

PHILIBERT.

Non; c'est que je lui dois notre déjeuner de ce matin... Il ajoutera ces douze francs à la carte, et c'est mon frère, l'homme de mérite, qui paiera... Il connaît bien son adresse.

LA MODE.

Tu peux te fier à lui; je suis sa caution.

DIAHU.

A la bonne heure !... Ohé ! ho !

SCÈNE X.

LES MÊMES; POUSSIKOFF.

POUSSIKOFF.

Ah! madame... On se heurte, on se presse sur nos montagnes... Ça n'a jamais été plus brillant... Voilà la quinzième robe de déchirée... C'est un plaisir !...

LES MARCHANDES DE MODES.

Quel bonheur !

POUSSIKOFF.

Et, dans l'instant même, une grande princesse et une jolie soubrette viennent de se laisser tomber...

PHILIBERT.

Et je n'étais pas là ! Courons vite. Ces demoiselles veulent-elles m'accepter pour cavalier?...

AIR du vaudeville de Haine aux femmes.

Venez gaîment nous embarquer,
Moi j'aime quand la foule abonde.

Mlle CRÉPON.

Non, vous avez là trop de monde,
Et je n'oserais me risquer ;
Une fille sage et novice,
Voyez-vous bien, n'a pas besoin,
Lorsque par hasard elle glisse,
D'avoir tout Paris pour témoin.

PHILIBERT.

Pas de façons aux Montagnes Russes !

POUSSIKOFF.

D'ailleurs, c'est excellent pour la santé. (On entend un grand bruit.) Qu'est-ce que c'est donc ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; Mme DUCOMPTOIR, ROSE, MARASQUIN, ARLEQUIN, CURIEUX et CURIEUSES.

TOUS.

AIR de la contredanse des *Petits Pâtés.*

Voyez un peu pour tout plaisir
Ce que l'on gagne
A cette montagne,
Mais voyez donc le beau plaisir,
Ah! je n'y veux plus revenir.

ROSE.

Ma robe n'est plus mettable.

ARLEQUIN.

Mon épée est brisée.

Mme DUCOMPTOIR.

Montez donc encore dans ces maudits fauteuils!

AIR : Une fille est un oiseau. (*On ne s'avise jamais de tout.*)

Le char renverse, et voilà
Toute la belle jeunesse
Qui court relever ma nièce,
Et chacun me plante-là.
Oui, d'un semblable caprice,
Je viens demander justice :
Lorsqu'en son printemps on glisse,
On les voit tous s'empresser
Mais, dès qu'on tombe en automne,
On ne trouve plus personne
Pour se faire ramasser.

Ensemble.

AIR du vaudeville des *Gardes-Marine.*

Mme DUCOMPTOIR, ROSE, ARLEQUIN, CURIEUX et CURIEUSES.

Quel plaisir, (*Bis*)
Ah! c'est un jeu détestable,
Le tour est abominable,
Voyez donc quel beau plaisir !
Je n'y veux plus revenir.

LA MODE, PHILIBERT, LES MARCHANDES DE MODES.

Quel plaisir, (*Bis.*)
Ah! vraiment c'est impayable,
C'est un jeu fort agréable;
Comme on doit s'y divertir!
J'y veux toujours revenir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; DESBOUDOIRS.

DESBOUDOIRS.

Eh bien! quand vous rirez! C'est excellent pour la santé Aïe! aïe!

POUSSIKOFF.

Ah! monsieur Desboudoirs, qu'avez-vous donc?

DESBOUDOIRS.

Rien, une culbute!

POUSSIKOFF.

Et vous qui disiez que c'était si salutaire!

DESBOUDOIRS.

Je le dis encore.

AIR : Une fille est un oiseau. (*On ne s'avise jamais de tout.*)

Passe-temps délicieux...
Quelle douleur à la jambe!
L'homme en devient plus ingambe...

J'en serai, je crois, boiteux!
A ce traitement tout cède;
Oui, plus la montagne est raide,
Et plus, monsieur, le remède
Devient efficace et prompt;
Malgré vos jérémiades,
Je jure que mes malades
Tous les jours la descendront.

Ensemble.

AIR : du vaudeville des *Gardes-Marine.*

Mme DUCOMPTOIR, ROSE, ARLEQUIN, CURIEUX et CURIEUSES.

Quel plaisir, (*Bis.*)
Ah! c'est un jeu détestable, etc.,

LA MODE, PHILIBERT, LES MARCHANDES DE MODES.

Quel plaisir, (*Bis.*)
Ah! vraiment c'est impayable, etc.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LÉONARD.

LÉONARD.

Ah! c'est fini : voilà ce que c'est que de venir aux Montagnes Russes.

DESBOUDOIRS.

Eh bien! mon neveu, qu'est-ce que tu as donc?

LÉONARD.

Ma prétendue, elle y était; elle a voulu descendre; je ne voulais pas; alors toute seule...

AIR : Une fille est un oiseau. (*On ne s'avise jamais de tout.*)

En Renommée * à l'instant,
Avec grâce elle s'élance;

* On appelait descendre *en Renommée*, descendre en se tenant debout sur le fauteuil lancé de haut en bas.

Soudain une foule immense
L'applaudit en la suivant ;
On l'escorte, on la proclame,
Et moi, la douleur dans l'âme,
Voyant ma future femme
Gaîment descendre avec eux,
Je dis : plus de mariage,
Car l'hymen est un voyage
Qu'on ne doit faire qu'à deux.

Ensemble.

AIR du vaudeville des *Gardes-Marine.*

Mme DUCOMPTOIR, ROSE, ARLEQUIN, CURIEUX et CURIEUSES.

Quel plaisir, (*Bis.*)
Ah! c'est un jeu détestable, etc.

LA MODE, PHILIBERT, LES MARCHANDES DE MODES.

Quel plaisir, (*Bis.*)
Ah ! vraiment c'est impayable, etc.

LA MODE.

Voilà bien des plaintes, bien du bruit; chacun est ici d'un avis différent : c'est donc à moi de prononcer.

AIR : J'avais mis mon petit chapeau. (*L'Auberge de Bagnères.*)

On prétend que ce passe-temps
Monte la tête de nos belles,
La tourne aux maris, aux mamans,
Et la fait perdre aux demoiselles;
Mais les mamans et les maris
N'ayant point voix dans notre empire,
Ordonnons, loin de le proscrire,
Que ce jeu, quoi qu'on puisse en dire,
Soit toujours de mode à Paris.

(Le théâtre change et l'on aperçoit, dans le fond, des Montagnes Russes illuminées. Foule de curieux et de promeneurs. On voit descendre, des Montagnes, toutes sortes de personnages assis ou *en Renommée*. Des

femmes, des anglais, des caricatures, etc. Les chars se succèdent avec rapidité, au bruit des fanfares.)

POUSSIKOFF.

AIR : Ah! voilà la vie. (*Favart aux Champs-Élysées.*)

Puisque dans ce monde,
C'est un fait constant,
Chacun à la ronde
Tôt ou tard descend,
Venez tous apprendre,
Apprendre
A descendre.
Venez tous apprendre
A descendre
Gaîment.

(On danse.)

PHILIBERT.

Sur ce globe immense,
Vous qu'on voit souvent,
Un jour dans l'aisance,
L'autre sans argent,
Venez tous apprendre,
Apprendro
A descendre.
Venez tous apprendre
A descendre
Gaîment.

(On danse.)

Mlle CRÉPON.

La vie est sans doute
Un chemin glissant,
Puisque sur la route
On tombe souvent.
Ah! venons apprendre,
Apprendre
A descendre.
Ah! venons apprendre

A descendre
Gaiment.

(On danse.)

POUSSIKOFF.

Place, place! le bal va commencer!

ARLEQUIN.

Comment...

LA MODE.

Oui, sans doute, nous avons ici un orchestre, et, comme dans toutes les fêtes champêtres, on danse...

DIAHU.

Et on glisse!

LA MODE.

Et pour achever de nous réconcilier, si M. Arlequin veut me donner la main, nous allons ouvrir le bal ensemble.

(Arlequin, la Mode et mademoiselle Crépon dansent une allemande. — Après l'allemande.)

TOUS.

AIR du Bastringue.

Gaiment mettons-nous en train.
En cadence,
Qu'on commence,
Et si l'on tombe en chemin,
L'amour vous donne la main.

LA MODE, au public.

AIR du Pot de fleur

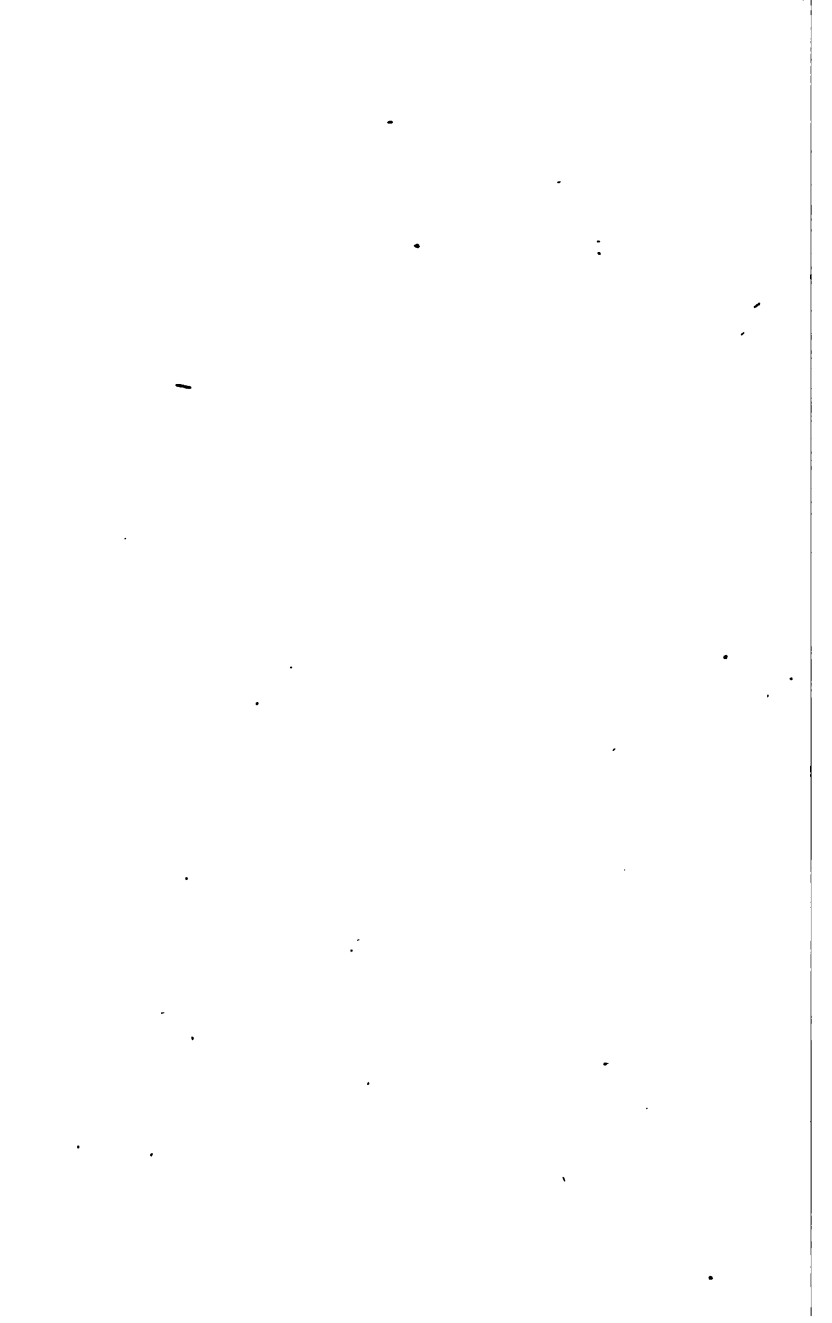
Divinité dans Paris révérée,
La mode dicte ses décrets,
Et sur ses pas, souveraine adorée,
Voit accourir tous les Français!
Oui, dans ce noble et beau pays de France,
La mode a toujours réussi;

J'ai bien son nom, mais vous seuls aujourd'hui,
Pouvez me donner la puissance,

TOUS.

Gaîment mettons-nous en train, etc.





LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 12 Novembre 1816.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
E COLONEL.	MM.	Léonard.
GUSTAVE, capitaine		Vernet.
ALFRED, officier.		Legrand.
WILHEM, fils du bourguemestre		Brunet.
UN LIEUTENANT.		Amable.
UN SOUS-LIEUTENANT		George.
HENRIETTE, future de Wilhem	Mmes	Pauline Geoffroy.
ANCI, suivante		Gontier.

Officiers. — Soldats.

Dans une ville d'Allemagne.



LA JARRETIÈRE
DE LA MARIÉE

Une place de village. — A gauche, une maison bourgeoise, avec un balcon; à droite, une caserne; au milieu, un gros arbre. — L'ouverture finit par un appel de cavalerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, seul.

Encore des officiers! il faut avouer qu'on a eu là une belle invention, d'aller placer une caserne en face des croisées d'Henriette!

AIR du vaudeville de *L'Écu de six francs.*

Dès le matin, sur l'esplanade,
C'est un tapage, c'est un bruit!
Pas un' marche, pas un' parade,
Dont tout l' village n' soit instruit!
Quel bonheur, lorsqu'en vrai cosaque,
A nos maris ils font quelqu' tour,
Si la trompette ou le tambour
Annonçait le moment d' l'attaque.

Aussi le père Hermann, qui est un ancien hussard et qui sait par lui-même de quoi ces messieurs sont capables, a défendu à sa fille de sortir ou de paraître seulement à sa croisée; de sorte que je ne peux plus la voir... Ne pas voir sa future la veille de sa noce!.. C'est-à-dire, je peux bien la trouver chez elle le soir, ou chez mon père le bourguemestre; mais se parler en société, autant ne se rien dire; il n'y a rien de gênant comme de s'aimer en présence de tout le monde; il vaut encore mieux avoir recours à notre messager ordinaire. (Allant vers l'arbre.) Remettons là ma lettre et mon présent.

AIR : Songez donc que vous êtes vieux.

Cet arbre m'offre un sûr moyen
De correspondre avec ma belle,
Car il voit tout et ne dit rien;
Des confidents c'est le modèle.
Qu'il rendit d' service aux amours!
Et que d' bruit dans plus d'un ménage,
S'il allait révéler quelqu' jour
Tout c' qui s'est fait sous son ombrage!

Voici bientôt neuf heures, c'est le moment où ces messieurs vont à l'appel, à la parade, que sais-je? Peut-être Henriette pourra-t-elle venir prendre mon cadeau. (Le regardant encore.) Ah! oui! il sera bien là... Ah! mon Dieu! l'on vient.

(Il s'enfuit par la droite et sort en courant.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, entrant par le côté opposé.

Oui, j'arriverai encore à temps pour l'appel. Mais quel est cet homme qui s'éloigne en courant? Est-ce moi qui l'aurai fait fuir? et que faisait-il ici vis-à-vis de la caserne? Je l'ai vu de loin se baisser au pied de cet arbre! Y aurait-

il là quelque mystère? (Fouillant dans l'arbre.) Je crois sentir quelque chose. Oui, vraiment, un paquet! (Accourant au bord du théâtre.) Voyons ce que ce peut être! (Gaîment en défaisant le paquet.) J'ai toujours été curieux, moi, et je ne devais pas être homme... j'ai manqué ma vocation... Que vois-je! les jolies jarretières! quelle fraîcheur, quelle élégance! c'est que c'est charmant!... et c'est bien dommage qu'on ne connaisse pas chez nous l'Ordre de la Jarretière.

AIR : Ah! que de chagrins dans la vie! (*Lantara.*)

Tel jadis un roi d'Angleterre
Donna naissance à cet ordre fameux :
Ah! que ne puis-je avec mystère,
Ainsi que lui, l'établir en ces lieux!
La beauté seule obtiendrait cet emblème,
Nous réservant, selon l'occasion,
Le droit heureux de l'accorder nous-même,
Et d'attacher la décoration!

Qu'il est fâcheux de s'en séparer! Mais respectons un bien qui ne nous appartient pas, et remettons chaque chose à sa place. (Il ramasse le papier qui servait d'enveloppe.) De l'écriture... voyons. (Il lit.) « C'est aujourd'hui ta fête... » Diable! quel saint est-ce donc? je l'ignore! « Je voulais t'envoyer « des vers, mais le magister n'y est pas, et tu ne les auras « que demain... » Il paraît que c'est le poëte du village! « Alors, je t'ai acheté ce présent qui est à deux fins! je « te prie d'abord de le porter pour l'amour de moi, et en- « suite, comme il faut toujours une jarretière à la mariée, « je désire que tu te pares de celle-là le jour de notre ma- « riage! Mais je t'en prie, n'en parle à personne au monde. « C'est peut-être une idée ; mais il y a des choses qu'on est « bien aise de connaître seul. » Oui, elle est singulière, son idée! C'est qu'en effet ça fera de fort jolies jarretières de mariée. Un ruban rose, une agrafe en or! un chiffre gravé, un W et un H... Mais avec tout cela, pas de nom, pas d'a-

dresse, aucun autre indice. Jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité.

AIR : Je ne suis plus de ces vainqueurs. (Amour et mystère.)

Oui, ma science est en défaut,
Mais l'amour est de la partie ;
Et je vois que, dans ce complot,
Aura trempé femme jolie.
Le hasard, qui me met au fait,
Ne me rend qu'un demi-service...
Au lieu de tenir le secret,
Je voudrais tenir la complice.

(Il a refermé le paquet, et le remet dans l'arbre.)

Peut-être qu'elle-même se trahira, si je la guettais?... (On entend la trompette.) Allons, voilà l'appel ; maintenant ce ne sera pas long : je n'ai besoin que de me montrer, et je reviens à mon poste.

(Il entre dans la caserne.)

SCÈNE III.

(L'orchestre joue l'air : *Mon bon André, mon cher André.*)

HENRIETTE, sortant furtivement de la maison, arrive pas à pas vers l'arbre, saisit le paquet, fait un geste de joie, et rentre en courant dans la maison, dont elle referme la porte tout doucement.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ALFRED, GUSTAVE, OFFICIERS, SOLDATS, sortant de la caserne, et se rangeant sur le côté.

TOUS.

AIR : Entends-tu l'appel qui sonne? (Une Nuit de la Garde nationale.)

Aussitôt que l'appel sonne,
A l'instant c'est à qui s'y rendra.
Dès que le devoir l'ordonne,
Mon colonel, nous sommes là.

ALFRED.

Voyez quel zèle est le nôtre;
Ici, personne d'absent!

GUSTAVE, à part, regardant autour de lui avec inquiétude.

Il en est encor quelqu'autre
Que je voudrais voir présent.

TOUS.

Aussitôt que l'appel sonne, etc.

LE COLONEL, les passant en revue.

C'est bien, messieurs, je suis satisfait de la tenue de votre compagnie; il y a parade aujourd'hui, et vous ferez honneur au régiment; mais, je ne puis trop vous le recommander, de jeunes officiers en garnison doivent donner tout leur temps à l'étude!

GUSTAVE.

Ainsi faisons-nous, mon colonel.

ALFRED.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Jour et nuit je relis Vauban.

UN LIEUTENANT.

Moi, je m'exerce à la tactique.

GUSTAVE.

Ici j'ai trouvé certain plan
Dont la découverte me pique.
Le hasard m'a servi d'abord.

LE COLONEL.

Il faut continuer...

GUSTAVE.

Oui, certes,
Et j'espère bientôt encor
Pousser plus loin mes découvertes.

LE COLONEL.

Je vous y engage. Je dois vous prévenir aussi que j'ai fait droit à vos réclamations : vous ne pouvez tous loger dans

cette caserne; l'on va distribuer à messieurs les officiers des billets de logement. Je me suis entendu pour cela avec le bourguemestre, qui va vous envoyer son fils. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les égards...

ALFRED.

Cela va sans dire!

LE COLONEL.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie.*)

Si vous pouviez vous efforcer
D'être à la sagesse fidèles...
Mais n'allez pas tout renverser
Pour ravir le cœur de leurs belles.
Chez eux ils vous donnent accès...

GUSTAVE.

Mon colonel doit nous connaître;
Quand la porte s'ouvre... jamais
Nous ne montons par la fenêtre...

Soyez tranquille...

LE COLONEL.

Au revoir, messieurs.

(Le colonel sort.)

SCÈNE V

GUSTAVE, va à l'arbre et cherche le paquet. LES OFFICIERS sortent, et rentrent un instant après. On apporte une table servie.

GUSTAVE.

Ma foi, on n'a pas perdu de temps, tout a disparu.

AIR : De la folie après Regnard.

Allons, c'est un fort joli tour,
Convenons-en, quoi qu'il m'en coûte;
Mais qu'y faire? C'est que l'amour
Aura passé par là, sans doute.

(Regardant de tous les côtés.)
Non, rien ne s'offre à mon regard ;
C'est la première fois, je gage,
Qu'amour a passé quelque part
Sans laisser traces du passage...

ALFRED.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là tout seul ? est-ce que tu ne songes point à déjeuner ?

GUSTAVE.

Si, vraiment... je suis des vôtres... Allons, à table !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; WILHEM.

WILHEM.

C'est à messieurs les officiers de la caserne du prince que j'ai l'honneur de parler ?

ALFRED.

Nous-mêmes... (A part.) Il a une bonne figure.

WILHEM.

Et afin que vous le sachiez, je suis le fils du bourguemestre.

GUSTAVE.

Nous lui en faisons compliment... Et tu nous apportes des billets de logement ?...

WILHEM.

Juste ! (Leur en donnant.) Dame, j'ai fait de notre mieux... Nous ne nous sommes pas épargnés, je vous ai placés chez nos parents, chez nous-mêmes !...

AIR du vaudeville de Catinat à Saint-Gratien.

Je m'acquitte en garçon d'esprit
De l'emploi qu'ici je m'arroge.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Moi, j'ai le plus grand appétit.

WILHEM.

Chez le procureur je vous loge.

LE LIEUTENANT.

Pour moi, je suis le plus joyeux.

WILHEM.

Vous logerez au séminaire.

ALFRED.

Moi, je suis le plus courageux.

WILHEM.

Je vous loge chez ma grand'mère.

GUSTAVE.

Comment, chez ta grand'mère?... ah! ah!

WILHEM.

Ah! vous y serez bien!... je voudrais que vous y fussiez tous!

ALFRED.

Eh! pourquoi donc ça?

WILHEM.

Ah! pourquoi?... j'ai des raisons, c'est que vous êtes...

GUSTAVE, *le faisant asseoir.*

Asseyez-vous donc, monsieur le fils du bourguemestre.

WILHEM.

Vous êtes bien honnêtes... c'est-à-dire, honnêtes... au contraire.

GUSTAVE.

Comment! se plaindrait-on de nous?

WILHEM.

Non pas.

AIR : Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. (*Rien de trop.*)

Je sais qu'on n'est pas plus galant,
C'est tous les jours fêtes nouvelles;

La musique du régiment
Le soir fait danser les d'moiselles.
Tout l'monde vous bénit céans,
Jusques à nos bedeaux eux-mêmes,
Qui disent que depuis longtemps,
Ils n'avaient sonné tant d'baptêmes !

Mais c'est justement ça qui déplaît aux jeunes gens de l'endroit.

GUSTAVE.

Je vois que vous nous faites l'honneur de nous craindre.

WILHEM.

Oh ! pas moi... je ne vous crains pas.

GUSTAVE.

Tu es donc bien sûr de ton mérite ?

WILHEM.

Mon Dieu non ; je n'ai pas une grande idée de moi, mais j'en ai une si bonne de ma maîtresse, que je gagerais bien que vous ne lui plairez jamais.

GUSTAVE.

Jamais ?

WILHEM.

Jamais, je le parie.

GUSTAVE.

Eh bien ! moi, je parie qu'en une demi-heure, j'en obtiens un aveu et une déclaration.

ALFRED.

Y penses-tu ?

GUSTAVE.

Sois donc tranquille ; sans la connaître, je suis certain que nous sommes au mieux ensemble ; ce sera quelqu'une de nos jolies danseuses.

WILHEM.

Point du tout ; vous n'avez jamais vu Henriette, et elle ne

se soucie pas de vous voir, et quoiqu'elle loge en face de vous, elle ne vous a seulement pas fait l'honneur de se mettre à sa fenêtre.

GUSTAVE.

Oui-dà ! alors, messieurs... il y va de notre gloire, et je me charge de nous venger... Elle se nomme Henriette... elle est jolie... elle est notre voisine... il ne nous faut pas d'autres renseignements.

WILHEM, *à part.*

Ah ! que je suis bête !...

GUSTAVE.

Je parie vingt-cinq ducats... Eh bien ! monsieur le fils du bourguemestre, est-ce que vous auriez déjà peur !

WILHEM.

Non certainement... j'y mettrais toute ma fortune... je suis sûr d'Henriette, et pour commencer, je vais m'établir là, devant sa porte, et je n'en bouge point.

ALFRED.

Non pas, non pas ; il faut que tu viennes avec nous, et que tu nous indiques nos logements.

WILHEM.

Allez-y tout seuls.

GUSTAVE.

Est-ce que ce n'est pas à toi de les établir ?

TOUS.

Sans doute, sans doute. Ah ! tu viendras.

WILHEM.

Eh bien ! oui, j'y vas; mais ce ne sera pas long, c'est l'affaire d'une demi-heure.

GUSTAVE.

C'est un peu prompt... mais je ne vous en demande pas davantage... A votre retour, vous trouverez bien des choses de faites...

WILHEM, vivement.

Je reviens tout de suite.

(Il sort avec les officiers.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul.

Allons, Gustave, il n'y a pas de temps à perdre ; mais j'avoue que je ne sais pas trop comment je vais me tirer de là... Bah !

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Je n'ai jamais dans cette vie
Pris l'usage de réfléchir;
Je m'abandonne à la folie,
Sans m'occuper de l'avenir.
Le présent jamais ne me gêne...
Et maint créancier très-pressé
Dit même que j'ai de la peine
A me souvenir du passé!

Pour m'introduire dans la maison, il faudrait quelque moyen ingénieux... Frappons à la porte.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, NANCI, entr'ouvrant la porte.

NANCI.

Qui va là ?

GUSTAVE.

Un capitaine de lanciers.

(On lui ferme la porte au nez.)

GUSTAVE.

Ça commence bien... voilà ce que c'est que de décliner ses qualités... il fallait garder l'incognito.

(Il frappe encore.)

NANCI, en dedans.

Je n'ouvre plus.

GUSTAVE.

C'est de la part de monsieur le bourguemestre que vous connaissez...

NANCI, paraissant.

C'est différent, c'est qu'ordinairement il ne fait pas faire ses commissions par un capitaine de lanciers.

GUSTAVE.

Il faut qu'à l'instant même je parle à ta maîtresse, à mademoiselle Henriette...

NANCI.

Je m'en vais dire à monsieur...

GUSTAVE.

Eh non, garde-t-en bien ! c'est à elle-même, en secret, que je voudrais parler.

NANCI.

Oh ! ça m'est bien défendu... mais quel est le nom de monsieur ?

GUSTAVE, à part.

Ma foi, le premier venu ! (Haut.) Auguste...

NANCI.

Monsieur Auguste... je crois que j'en ai entendu parler à mademoiselle...

GUSTAVE.

Comment donc !.. cent fois.

NANCI.

Attendez donc... non, je crois que c'est Ernest...

GUSTAVE.

Eh oui, Auguste!... Ernest!... c'est moi-même..

NANCI.

J'ai même entendu dire que c'était un cousin...

GUSTAVE.

Justement, un cousin! voilà ce que je voulais cacher... Dis-lui que M. Ernest, que son cousin... est ici secrètement pour la voir... Il y va de mon bonheur et du sien.

NANCI.

Ah!... j'y vais tout de suite... Excusez, monsieur, je ne vous connaissais pas!... c'est même un hasard si mademoiselle a prononcé l'autre jour votre nom devant moi... Je reviens à l'instant.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, seul.

Vivat! que j'obtienne un moment d'entretien, c'est tout ce que je demande... Ah! diable! je fais une réflexion... ce cousin Ernest, que je représente, est peut-être un mauvais sujet... et c'est très-désagréable de porter le nom d'un mauvais sujet... Il est vrai qu'en gardant le mien... il y avait bien quelques risques à courir; arrive que pourra!

SCÈNE X.

GUSTAVE, NANCI.

GUSTAVE.

Eh bien?

NANCI.

Je ne vous ai pas fait attendre... Mademoiselle dit qu'elle

se rappelle très-bien son cousin Ernest qui a été élevé avec elle... qu'elle l'aimait beaucoup.

GUSTAVE.

C'est charmant!

NANCI.

Et qu'elle le reverrait volontiers et avec le plus grand plaisir, sans l'accident qui lui est arrivé.

GUSTAVE.

Lequel?

NANCI.

C'est qu'il est mort à six ans, et qu'alors, quoiqu'il annonçât les plus heureuses dispositions, il est difficile qu'il ait fait aussi rapidement son chemin, et qu'il soit devenu capitaine de lanciers.

GUSTAVE, *à part.*

Ah! diable! le trait est perfide! (*Haut.*) Sans doute... mais c'est un malentendu... une méprise... un mot de ma main suffira pour tout expliquer...

(*Il prend un crayon et écrit.*)

AIR du vaudeville de l'Avare et son Ami.

Allons, ne perdons pas courage;
Il faudra qu'on m'écoute, enfin.

NANCI.

Mais à quoi bon ce griffonnage
Que fait notre défunt cousin?

GUSTAVE.

Prends cette bourse... Non?... J'insiste.
J'y crois encor un ducat d'or...

NANCI.

N'allez pas vous tromper encor;
Êtes-vous bien sûr qu'il existe!

GUSTAVE.

Eh! sans doute... Porte vite ce billet... j'attends la réponse.

(*Nanci sort.*)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, seul.

A-t-on idée de ce cousin! s'aviser de mourir si jeune. . Qu'importe, au reste! J'ai écrit, on me répondra... je répondrai encore... voilà la correspondance engagée... et ma foi... Justement on ouvre la croisée... quel bonheur!

NANCI, à la croisée, à voix basse.

Êtes-vous là?...

GUSTAVE.

Oui...

NANCI.

AIR Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Monsieur, l'on m'a dit de remettre
Cette réponse entre vos mains...

(Elle lui jette un papier.)

GUSTAVE.

Comment? mon propre billet!...

NANCI.

Oui, nous ne recevons de lettre
Que d' nos véritables cousins!
Vous aurez, quoiq' vot' talent brille,
Autant de peine, vous dit-on,
Pour entrer dans notre maison
Que pour rentrer dans la famille.

(Elle ferme la croisée.)

GUSTAVE.

Morbleu!... je ne m'attendais pas à celui-là. (On entend du bruit.) Et déjà ces messieurs qui reviennent!...

SCÈNE XII.

GUSTAVE, WILHEM, ALFRED, Officiers.

TOUS.

Air du vaudeville des Gascons.

Nous trouvons dans chaque maison
Asile
Commode et tranquille :
Gaîté, bon vin, jeune tendron,
C'est charmant d'être en garnison!

ALFRED, *à Wilhem.*

Enfin, nous voilà tous céans
Fort bien logés, grâce à ton zèle.

WILHEM.

Je crains qu'on n' m'ait pendant ce temps,
Délogé du cœur de ma belle.

TOUS.

Nous trouvons, dans chaque maison, etc.

WILHEM, *à Gustave.*

Eh bien!... qu'y a-t-il de nouveau?

GUSTAVE.

Certainement on m'a accueilli d'une manière... je ne puis pas dire que ce soit une faveur... mais si j'avais eu plus de temps...

ALFRED.

Ah ! il y a la demi-heure.

WILHEM.

J'ai gagné; j'en étais sûr, ouf! Je savais bien que ce ne serait pas un jour comme celui-ci qu'elle aurait voulu me trahir.

ALFRED.

Pourquoi?

WILHEM.

La veille de notre mariage et le jour de sa fête! ce serait un beau bouquet qu'elle m'aurait donné là. Moi qui au con traire...

GUSTAVE, à part.

Quelle idée! si c'était... (Haut.) Ah! tu crois. Je t'avoue que d'abord mon intention était de te ménager; je voulais même te laisser ignorer...

WILHEM.

Comment ça? Est-ce qu'il y aurait quelque chose?

GUSTAVE.

Tu avais raison, elle est charmante!

WILHEM.

Qu'est-ce que ça veut donc dire?

GUSTAVE.

Et je viens de passer le plus joli quart d'heure! oh! je t'assure que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer!

WILHEM.

C'est bon, c'est bon tout ça; mais les preuves...

GUSTAVE.

Je suis trop discret pour t'en donner; mais t'en faut-il d'autres que le sacrifice qu'elle m'a fait d'un certain présent?

WILHEM.

Hein...

GUSTAVE.

On lui avait bien recommandé de n'en parler à personne!

WILHEM.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Ah! si c'est toi qui lui as fait ce cadeau, je suis obligé de rendre justice à ton goût. Il est impossible de rien voir de plus élégant... les plus jolies jarretières...

WILHEM.

Aïe, c'est fait de moi!

GUSTAVE.

Le ruban rose, l'agrafe d'or, ton chiffre et le sien. Eh! oui, c'est cela : Henriette et Wilhem!

WILHEM, vivement.

Vous les avez donc regardées de bien près?

GUSTAVE.

Apparemment.

WILHEM.

C'est fini, je suis mort; mais je vous le demande, qu'est-ce qui s'y serait attendu?

ALFRED, vivement.

Comment! ce serait vrai?... Est-elle jeune, jolie?... C'est charmant! Que tu es heureux!

GUSTAVE.

Moins que tu crois, je t'assure.

ALFRED.

Fais donc le modeste!... je t'avoue que je ne te croyais pas un si grand talent.

GUSTAVE.

AIR du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Crois-moi, la fortune fidèle
N'a pas toujours suivi mes pas;
(Regardant le balcon.)
Et j'ai trouvé plus d'une belle,
Qui m'a traité du haut en bas.
Du sort dépend la réussite;
Combien de gens de toute part...
Qui tomberaient par leur mérite,
Et qui s'élèvent par hasard.

WILHEM.

Est-ce bien possible?

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les Deux Chasseurs.)

J'ai beau faire, plus j'y pense,
Plus j'ai peine à concevoir
La malic' d'un trait si noir !
Payer par là ma constance !

ALFRED.

Que de gens payent ainsi !

WILHEM.

A propos d' ça, c'est fini,
J' m'en vas chercher le pari.

GUSTAVE.

Non pas, je te remercie,
Cet argent n'est pas gagné,
Et tout n'est pas terminé.

WILHEM.

N'allez pas plus loin, j' vous prie,
Car j'en ai, dès à présent,
Bien assez pour mon argent!

(On entend la trompette.)

TOUS.

Ah ! diable ! c'est la parade, la parade.

(Il sortent tous en désordre. — On entend une musique militaire.)

SCÈNE XIII.

WILHEM, seul.

Et moi, allons-nous-en chez mon père. J'ai perdu, il faut payer, je ne connais que ma parole...

SCÈNE XIV.

WILHEM, HENRIETTE.

WILHEM.

Dieu me pardonne, la voilà ! J' crois que j'en ai pâli...

HENRIETTE, *regardant autour d'elle.*

AIR du vaudeville de Elle et Lui.

Est-il enfin temps que je sorte?
Ils sont partis... Je puis te voir;
Ton absence avec elle emporte
Et mon bonheur et mon espoir.
C'est le sentiment que j'éprouve;
Mon cœur suit tes pas malgré moi,
Et jamais je ne le retrouve
Qu'en me trouvant auprès de toi.

WILHEM, *à part.*

Hein! quelle mine perfide!

HENRIETTE.

Qu'as-tu donc? comme tu me regardes!

WILHEM.

Avez-vous reçu ce matin un présent que je vous ai fait?

HENRIETTE.

Oui, sans doute, et je t'en remercie : c'est charmant.

WILHEM.

Eh bien! où est-il? je veux savoir où il est.

HENRIETTE, *baissant les yeux.*

Mais, mon ami, pourquoi me demandes-tu cela?

WILHEM.

N'y a-t-il que vous qui l'ayez vu?

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu, oui! car à peine l'ai-je eu reçu, que je l'ai mis sur-le-champ; tu me l'avais recommandé.

WILHEM.

Là! c'est le dernier coup.

HENRIETTE.

Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire?

WILHEM.

Ça veut dire que je vous abandonne, que je ne vous aime plus, et que s'il n'y a que moi qui vous épouse, vous n'aurez pas si tôt de mari.

HENRIETTE.

Comment ! je n'aurai pas de mari ; qu'est-ce que ça signifie ? Expliquez-vous, là, tout de suite, sur-le-champ. (*Pleurant.*) Je n'aurai pas de mari ! apprenez qu'on ne plaisante pas comme cela.

WILHEM.

Voilà qu'elle pleure, à présent!.. Sachez que je ne plaisante pas. Je vous ai fait un présent qui était un secret entre nous deux ; vous en avez fait part à un autre, et comme je suis la discrétion même, je veux une femme qui garde mes secrets, et qui n'aille pas les communiquer à tout le monde.

HENRIETTE.

Moi, j'ai jasé ? si on peut dire cela...

WILHEM.

Oui, jasé, jasé !... Enfin, assez causé !

HENRIETTE.

Non, monsieur, ce n'est pas assez, et vous me direz tout, car je ne veux pas passer pour une bavarde, surtout lorsque je n'ai pas pu dire un mot dans toute la matinée ; demandez à Nanci... Moi, une bavarde !...

WILHEM.

Voilà qu'elle pleure encore ! Et cet officier, ce capitaine, vous ne lui avez pas parlé pendant un quart d'heure ?

HENRIETTE.

Moi, je ne l'ai seulement pas vu ! Il s'est présenté à la porte, on la lui a refusée ; il m'a adressé un billet, je l'ai renvoyé, voilà ce qui s'est passé, demandez à Nanci.

WILHEM.

Mais comment se fait-il qu'il connaisse mon présent ? et cela grâce à vous ; il s'en est vanté.

HENRIETTE.

Cela n'est pas possible.

WILHEM.

Il m'a dépeint la forme, la couleur, l'agrafe, mon chiffre et le vôtre; et il n'y a pas de doute : il faut qu'il soit sorcier, ou que je sois trompé. Or, comme il n'est pas sorcier...

HENRIETTE.

C'est indigne !

AIR : Ma belle est la belle des belles. (Arlequin musard.)

J'ignore d'où vient ce mystère,
D'où viennent vos soupçons jaloux.
Comment cela s'est-il pu faire ?
Je ne le sais pas plus que vous!
D'un crime évident l'on me blâme;
Mais le fût-il encor bien mieux,
Un bon époux en croit sa femme
Plutôt que d'en croire ses yeux.

WILHEM.

C'est vrai, j'ai peut-être eu tort.

HENRIETTE.

Et moi, je n'oublierai jamais que vous avez douté de ma constance, que vous m'avez soupçonnée; aussi, c'est moi qui vous abandonne, qui ne vous reverrai de ma vie, et dans l'instant je vais vous renvoyer votre présent.

WILHEM.

Comment, ça serait pour tout de bon ! Eh bien, oui, j'ai eu tort; et quoique ce soit moi qui aie à me plaindre, je te demande pardon.

(Il se met à genoux.)

HENRIETTE.

Me croyez-vous encore infidèle ?

WILHEM.

Je n'y conçois rien; mais j'aime mieux m'en rapporter à toi.

HENRIETTE.

Et vous n'avez plus de soupçons?

WILHEM.

Aucun.

HENRIETTE.

Et ma parole vous suffit pour ma justification?

WILHEM.

Je n'en demande point d'autre.

HENRIETTE, le relevant.

Mon bon Wilhem! va, ce mot-là te rend toute ma tendresse; mais ce n'est pas assez que ton cœur me croie innocente... pour moi-même, je veux maintenant te convaincre hautement... et je me vengerai du capitaine. Tu dis qu'il s'appelle?...

WILHEM.

Le capitaine Gustave... Je vais chez mon père, et je reviens. (A part.) Parce que j'ai promis de payer, et l'honneur avant tout.

HENRIETTE.

C'est bien! reviens promptement; mais quoi que tu voies ici, garde le silence.

WILHEM, revenant.

Ah çà, tu gardes mon cadeau, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Je te promets de ne pas le quitter.

SCÈNE XV.

HENRIETTE, seule.

Nanci, donne-moi mon voile. Quand j'y pense, ce moyen est bien un peu hardi; mais il n'en est pas d'autre. Ah! M. le capitaine, votre conduite mérite bien une leçon, et c'est mon sexe entier que je vais venger.

RONDEAU.

AIR : Ah! mademoiselle, si jeune et si belle. (*Le Magicien sans magie.*)

Vous, mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

A vaincre sans cesse
Ces messieurs sont faits;
C'est notre faiblesse
Qui fait leurs succès :
Mais quand, dans son âme,
On a dit : Je veux!
On a, quoique femme,
Autant d'esprit qu'eux.

Vous, mesdemoiselles, etc.

Tous ces militaires
Ne nous craignent guères,
Et pensent peut-être
Qu'ils n'ont qu'à paraître
Pour nous vaincre aussi :
Ce beau capitaine
Croit que l'on nous mène
Comme l'ennemi.
Oh! mais il s'abuse,
S'il croit, par la ruse,
L'emporter ici.

Vous, mesdemoiselles, etc.

Prouvons-leur, mesdames,
Qu'on a, quoique femmes,
Autant d'esprit qu'eux :
Oui, prenons-les
Dans leurs propres filets.

SCÈNE XVI.

NANCI, HENRIETTE, puis LE COLONEL.

HENRIETTE, à Nanci qui lui apporte son voile.

Merci ; maintenant... non, j'aperçois le colonel lui-même ; laisse-moi.

LE COLONEL.

Quelle est cette jolie personne ?

(Il salue Henriette.)

HENRIETTE.

Pardon, monsieur le colonel, de m'adresser à vous sans être connue...

LE COLONEL.

Serais-je assez heureux, madame, pour vous offrir mes services ?...

HENRIETTE.

Monsieur, je viens vous demander justice.

LE COLONEL.

A moi, madame ?

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

D'un juge loin d'avoir les droits,
Je n'ai que ceux que l'honneur donne ;
Je laisse le glaive des lois
Pour porter celui de Bellone !
D'ailleurs, on dit que sur les yeux
Thémis porte un bandeau fidèle,
(Regardant Henriette.)
Et je serais bien malheureux,
Si dans ce jour j'étais comme elle.

HENRIETTE.

Cependant, monsieur, c'est vous que cela regarde, car c'est d'un de vos officiers que j'ai à me plaindre.

LE COLONEL.

Serait-il possible ?

HENRIETTE.

AIR : Tu ne vois pas, jeune imprudent. (Les Chevilles de maître Adam.)

Nous protéger fut en tout temps
La loi de la chevalerie,
Et des guerriers les plus vaillants
Ce fut la devise chérie !
Qui sera par nous invoqué ?
Quel secours pouvons-nous attendre,
Si notre sexe est attaqué
Par ceux qui doivent le défendre !

LE COLONEL.

Oui, sans doute, madame, et vous n'avez qu'à parler ; vous pouvez être sûre qu'à l'instant même...

HENRIETTE.

Non ; l'offense fut publique, la réparation doit l'être...

LE COLONEL.

Vous avez raison. Justement, voici ces messieurs qui reviennent de la parade.

(Henriette met son voile.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; GUSTAVE, ALFRED, OFFICIERS.

TOUS.

AIR : Lampe sépulcrale. (L'Auberge.)

Le devoir m'appelle,
J'accours en ces lieux !..
Quelle est cette belle
Qui s'offre à nos yeux ?

GUSTAVE.

Notre heureuse étoile
Guide ici nos pas !

ALFRED.

Pourquoi de ce voile
Cacher ses appas?

Ensemble.

TOUS.

Le devoir m'appelle, etc.

LE COLONEL.

Chacun avec zèle
Accourt en ces lieux;
Pourquoi cette belle
Se plaint-elle d'eux?

HENRIETTE.

A mon plan fidèle,
Sachons, en ces lieux,
Prouver qu'une belle
Sait se venger d'eux?

LE COLONEL, *sévèrement.*

Messieurs, il paraît que, malgré mes ordres réitérés, vous avez encore donné des sujets de plainte. Voici madame qui accuse l'un de vous.

GUSTAVE.

Ah! mon colonel.

AIR : L'Amour corrigé par les Grâces.

Oui, la sagesse est notre fort;
Je suis sûr qu'on nous calomnie,
Et l'on devine de quel tort
Peut se plaindre femme jolie!
Loin de nous défendre un instant,
Madame, d'un crime semblable...
Chacun serait, en vous voyant,
Trop heureux d'être le coupable.

HENRIETTE, *à part.*

Serait-ce lui? (*Haut.*) C'est le capitaine Gustave que j'accuse ici.

GUSTAVE.

Moi !

HENRIETTE.

Vous-même.

GUSTAVE.

Quand je vous le disais, colonel ! je n'en fais jamais d'autres ; mais le ciel me confonde si je sais d'où me vient ce péché-là.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes ; WILHEM.

WILHEM, au capitaine.

Monsieur le capitaine, je vous apporte...

GUSTAVE.

C'est bon ; laisse-nous. Tu vois que nous sommes occupés.

WILHEM, apercevant Henriette.

Qu'est-ce que je vois ? Mais motus !

GUSTAVE, à Henriette.

Oui, madame, j'ai pu dans ma vie avoir quelques torts avec les belles ; si je suis coupable envers vous, vous me voyez prêt à vous en rendre raison ; mais il n'était point nécessaire d'assembler ces messieurs ; ces différends-là se jugent à huis clos, et n'exigent point l'appareil et la sévérité d'un conseil de guerre.

HENRIETTE.

Au contraire, monsieur, et peut-être plus que vous ne croyez !

GUSTAVE.

Que voulez-vous dire ?

WILHEM, à part.

Que diable ça peut-il être ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, il m'en coûte de compromettre un officier qui appartient à un corps aussi respectable. (A part.) Comme il est interdit! (Haut.) Et je ne sais moi-même de quels termes me servir.

GUSTAVE, avec impatience.

Enfin, madame?...

HENRIETTE.

Enfin, puisqu'il faut le dire!... ce matin, monsieur a voulu m'embrasser malgré moi et a blessé mon mari en traître, (Feignant de pleurer.) au moment où il voulait me défendre.

GUSTAVE.

Moi, grand Dieu! (Tous les officiers s'éloignent de lui.) Et qui ose débiter une pareille imposture?

HENRIETTE, levant son voile.

C'est moi, monsieur.

GUSTAVE, la regardant avec étonnement.

Vous, madame! je ne vous connais pas et je ne vous ai jamais vue.

HENRIETTE.

Vous ne m'avez jamais vue?

GUSTAVE.

Non, sans doute, et je l'atteste par serment.

HENRIETTE.

Je n'en veux pas davantage, monsieur; c'est tout ce que je voulais vous faire dire. Wilhem, es-tu content?

WILHEM.

Ah! ma chère Henriette!

GUSTAVE.

Henriette!

WILHEM.

Oui, votre bonne fortune de ce matin que vous ne reconnaissez pas.

GUSTAVE.

Ah ! madame, que de pardons !...

WILHEM.

Et moi je suis le mari blessé, mais je me porte bien, et je garde mes vingt-cinq ducats.

HENRIETTE.

AIR : Traitant l'Amour sans pitié. (*Voltaire chez Ninon.*)

Oui, d'un récit imposteur
J'ai confondu la malice;
(A Gustave.)
Mais vous me rendez justice,
Et je vous rends votre honneur.
J'ai voulu du stratagème
Que vous convinssiez vous-même.

GUSTAVE.

Devant votre adresse extrême,
Ah ! je dois m'humilier.
(A Wilhem.)
La gageure est bien perdue...
(A Henriette.)
Une fois qu'on vous a vue,
Pourrait-on vous oublier !

LE COLONEL.

J'étais sûr, madame, qu'un de mes officiers ne pouvait avoir des torts réels envers une jolie femme.

GUSTAVE.

Mon pauvre Wilhem, je t'ai fait bien peur... mais on me l'a rendu ; nous sommes quittes.

WILHEM.

C'est vrai ; mais comment avez-vous vu ces...

GUSTAVE, à part.

Unissez-vous, soyez heureux ; (Montrant l'arbre qui est au milieu du théâtre.) mais ne confiez plus vos secrets au creux d'un

chêne; on pourrait encore s'en saisir, et intercepter au passage la jarretière de la mariée.

VAUDEVILLE.

AIR de M. DARONDEAU.

GUSTAVE.

Prenez-y garde, imprudente bergère,
D'un tel malheur sachez vous préserver :
Le hasard fait glisser la jarretière,
Et c'est l'amour qui vient la relever.

LE COLONEL.

Le calme enfin renaît après l'orage;
Mais si jamais on osait nous braver,
Si du combat on nous jetait le gage,
L'honneur est là prêt à le relever.

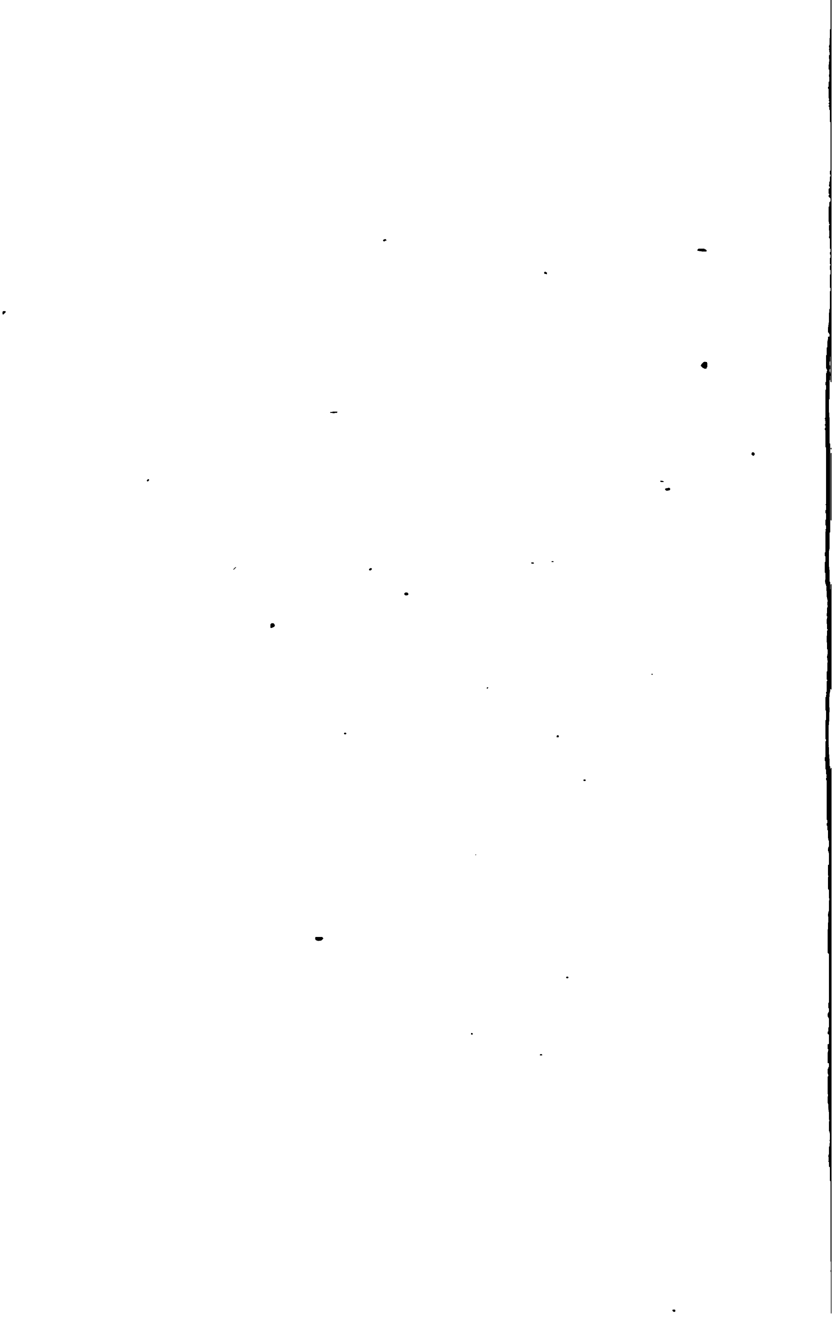
WILHEM.

Lorsqu'en dansant j' tombe... ces demoiselles
D' leux ris moqueurs ont l'air de me braver,
J' les laiss' jaser... j'en sais toujours plus qu'elles :
Si j' tombe, au moins je sais me relever.

HENRIETTE, au public.

D' la mariée, hélas! si la jarr'tière
Allait tomber... cela peut arriver :
Vous êtes tous Français, et je l'espère,
Chacun de vous voudrait la relever.





LE COMTE ORY

ANECDOTE DU XIe SIÈCLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE-POIRSON.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 16 Décembre 1816.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE ORY, seigneur châtelain	M.	Gontier.
ALOISE, comtesse de Formoustiers, jeune veuve.	Mmes	Hervey.
URSULE, demoiselle d'honneur d'Aloïse. . . .		Minette.
RAGONDE, dame d'atours d'Aloïse		Bodin.
ISOLIER, page du comte Ory.		Desmares.
CLAIRE, dame de la suite d'Aloïse		—

Chevaliers de la suite du comte Ory. — Dames de la suite de la comtesse.

Dans le château de Formoustiers.



LE COMTE ORY
ANECDOTE DU XIe SIÈCLE*

Un salon gothique avec trois portes de fond et deux latérales. — Au premier plan, à droite, une cheminée sur laquelle brûle une lampe. Au premier plan, à gauche, un balcon saillant donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, URSULE, RAGONDE, DAMES D'HONNEUR DE LA COMTESSE.

(Au lever du rideau, toutes les dames, différemment groupées, et travaillant à divers ouvrages d'aiguille, écoutent dame Ragonde, qui achève une histoire.)

RAGONDE.

AIR de M. GUÉNÉE.

Premier couplet.

« Quoi! répond-elle à l'ermite,
« Dans votre pieux séjour,
« Par vos soins on guérit vite
« Du mal que l'on nomme amour? »

* Le comte Ory était fameux dans le moyen âge. On voit encore en Touraine, sur les bords de la Loire, les ruines de ce couvent de Formoustiers qui fut, dit-on, le théâtre de ses galantes entreprises. Du reste on ne connaît point l'époque précise où vécut le comte Ory ; son historien n'a parlé que de ses exploits consignés dans cette ancienne légende que nous met-

« — Ma fille, venez, courage ! »
Alors, le cœur plein d'émoi,
Lise entre dans l'ermitage;
Mais jugez de son effroi :
Ce saint anachorète,
Ce dévot, ce prophète,
C'était lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory. } (*Bis.*)

tons sous les yeux de nos lecteurs, et qui a fourni le sujet de la pièce que l'on va lire.

LE COMTE ORY.

BALLADE.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la chasse n'aime rien que la beauté
Et la bombance, les combats et la gaîté.

Le comte Ory, disait pour s'égayer,
Qu'il voulait prendre le couvent de Formoustiers,
Pour plaire aux nonnes et pour se désennuyer.

— Holà, mon page ! venez me conseiller :
Que faut-il faire pour dans ce couvent entrer ?
L'amour me berce, et je n'en puis sommeiller.

— Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et puis en nonnes il vous les faut habiller,
Puis à nuit close au couvent il faut aller.

— Holà ! qui frappe ? qui mène si grand bruit ?
— Ce sont des nonnes qui ne marchent que de nuit,
Tant sont en crainte de ce maudit comte Ory.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis :
— Soyez, mesdames, bien venues en ce logis ;
Mais comment faire pour trouver quatorze lits ?

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères offre la moitié du sien;
— Soit, dit l'abbesse, sœur Colette aura le mien.

Or, sœur Colette, c'était le comte Ory,
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

TOUTES LES DAMES.

Eh quoi ! mesdames, c'était lui,
C'était ce méchant comte Ory?

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

Deuxième couplet.

Fier d'une brillante écharpe,
Si voyez beau damoisel;
Si voyez avec sa harpe
Accourir gai ménestrel;
Si voyez berger fidèle,
Ou bien chevalier galant,
Qui dit que vous êtes belle
Et jure d'être constant :
Fuyez, fuyez, pauvrettes,
N'écoutez ces fleurettes :
Car c'est lui, c'est encor lui, } (*Bis.*)
C'est le comte Ory.

TOUTES LES DAMES.

Le ciel nous préserve de lui.
Fuyons ce méchant comte Ory.

Fraîche et dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pied d'enfant,
La gente abbesse ne comptait pas vingt printemps.

Tous deux ensemble dans le lit bien pressés,
— Ciel ! dit l'abbesse.... Ah ! comme vous m'embrassez
— Vrai Dieu, madame, peut-on vous aimer assez ?

— Holà, mes nonnes, venez me secourir,
Croix et bannière, eau bénite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit comte Ory.

— Cessez, madame, cessez donc de crier,
Laissez en place eau bénite et bénitier,
Toutes vos nonnes ont chacune un chevalier.

Neuf mois ensuite, vers le mois de janvier,
L'histoire ajoute comme un fait très-singulier,
Que chaque nonne eut un petit chevalier.

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
C'est le comte Ory.

URSULE.

Ah! mon Dieu! le vilain homme que ce comte Ory! Pourtant on dit qu'il est charmant.

RAGONDE.

Voyez le grand mérite! Il est charmant, sans doute il est charmant; c'est le seigneur le plus élégant, toujours brillant, toujours paré : il n'a que cela à faire.

URSULE, à la comtesse.

Mais, madame, comment n'a-t-il pas suivi son père et tous les autres seigneurs de la province, qui combattent maintenant les Sarrasins?

LA COMTESSE.

On dit que lors de leur départ, retenu par une fièvre ardente qui faisait craindre pour ses jours...

RAGONDE.

Bah! est-ce que ces mauvais sujets-là meurent jamais? Voyez-les à nos genoux; à les en croire, ils expirent toujours, et ils ne s'en portent que mieux : c'est comme nous, quand nous nous trouvons mal.

URSULE.

Je ne suis point curieuse, mais je voudrais bien le voir une fois dans ma vie, ce comte Ory.

CLAIRE.

Et moi aussi.

RAGONDE.

Miséricorde! et votre serment? N'avons-nous pas juré à nos maris de vivre toutes renfermées dans le château de Formoustiers, jusqu'à l'époque de leur retour?

URSULE.

Moi l'oublier! eh, mon Dieu! je me le répète tous les jours!

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Ils partirent, quelles douleurs !
Nous restâmes dans ces tourelles.

CLAIRE.

Ils promirent d'être vainqueurs;
Nous jurâmes d'être fidèles.

LA COMTESSE.

Leur valeur et notre vertu
Seront dignes l'une de l'autre...

RAGONDE, soupirant.

Oui; mais leur serment n'a pas dû
Leur coûter autant que le nôtre.

CLAIRE.

Depuis trois ans, n'avoir pas seulement vu l'ombre d'un homme !

RAGONDE.

Il est vrai qu'aucun ne pénètre ici; et l'on se croirait dans un monastère, sans les caquets de ces dames, la médisance et les romans.

TOUTES.

Comment donc, dame Ragonde ?

LA COMTESSE, se levant.

Eh bien ! mesdames, je crains qu'en devisant ainsi, vous n'ayez oublié l'heure du souper. La nuit est close depuis longtemps.

RAGONDE.

Madame la comtesse a raison. Allons, mesdames, descendons au réfectoire.

TOUTES.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Toi qui vois notre souffrance,
Juste ciel que je bénis,
Donne-nous la patience
D'attendre encor nos maris!

Viens, soutiens notre constance;
D'elle dépend la vertu.
Dès qu'on perd la patience,
Le reste est bientôt perdu.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, URSULE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Ursule, vous ne les suivez pas !

URSULE.

Oh ! non, madame; je n'ai point d'appétit depuis qu'on m'a dit que la guerre était finie, et que nos maris pouvaient arriver d'un jour à l'autre.

LA COMTESSE.

Eh ! qui vous a dit cela ?

URSULE, *baissant les yeux.*

Oh ! je le sais de bonne part... c'est-à-dire, je présume...

LA COMTESSE.

Voilà pourtant trois mois que je n'ai reçu des nouvelles du comte de Formoustiers, mon frère.

URSULE.

Ni moi de Gombaud, mon fiancé; mais tant mieux. Je parierais qu'ils veulent nous surprendre. Pauvre Gombaud !

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Quittant l'objet de ses amours,
Que son adieu fut doux et tendre !
Hélas ! je crois encore entendre
Les premiers mots de son discours.
Le clairon sonna, quel martyre !
Il se tut, et je crois pourtant
Que ce qui lui restait à dire
Était le plus intéressant !

LA COMTESSE.

Plains-toi donc, l'espoir au moins te reste ; mais moi ! veuve à mon âge !... et de quel époux !...

AIR : Rions, chantons, aimons, buvons. (*Florian.*)

Sur ton sort je t'entends gémir.
Entre nous quelle différence !
Le veuvage est le souvenir...
L'amour est plus : c'est l'espérance.

URSULE.

L'état de veuve a son plaisir,
Si j'en crois votre expérience,
Lorsqu'on garde le souvenir,
Et qu'on ne perd pas l'espérance.

LA COMTESSE.

Que veux-tu dire, l'espérance ?

URSULE.

Oui, madame, votre petit cousin Isolier, le page de ce terrible comte Ory !

LA COMTESSE.

Bon ! Isolier, un enfant ! D'ailleurs c'était le parent, le pupille de mon mari, qui l'aimait beaucoup ! Et si j'ai consenti à le recevoir, c'était par égard pour la mémoire du défunt ! Tu sais, du reste, combien il me respecte.

URSULE.

Comment donc, madame, il me disait encore hier : « Ma « chère Ursule, tu ne sais pas... vous ne savez pas ; » car il me respecte aussi beaucoup, madame, « combien j'i- « dolâtre ma belle cousine ! »

LA COMTESSE, vivement.

Il a dit cela ? (Se reprenant.) Eh bien ! il n'aurait jamais osé m'en dire autant.

URSULE.

Écoutez donc, madame, il est à bien mauvaise école

auprès de ce comte Ory; et il faut qu'il possède un bien bon naturel, pour n'être pas plus mauvais sujet qu'il n'est.

LA COMTESSE.

Oh ! voilà qui est décidé... ces dames d'ailleurs se croiraient autorisées par mon exemple, et je ne le recevrai plus : je le lui ai même déjà signifié, et s'il osait jamais...

(On entend frapper en dehors.)

URSULE.

Madame ! on frappe à la petite porte de la tourelle ; si c'était lui !... (Ouvrant la croisée du balcon.) Ah ! quel temps affreux !

ISOLIER, en dehors.

Ursule, est-ce toi ?

URSULE.

Oui, c'est moi. (A la comtesse.) Madame, que faut-il faire ? Il a déjà attaché son cheval sous un arbre.

LA COMTESSE.

Dis-lui que je ne puis...

URSULE.

Ah ! madame, il a l'air d'avoir bien froid.

LA COMTESSE, vivement.

Il a bien froid ? Mais aussi quelle audace ! malgré ma défense ! Fais-le monter, Ursule ; je vais lui parler. Tiens, descends par le petit escalier. Voici la clef.

URSULE.

J'y vais, madame.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, seule.

Ursule a raison, la pluie tombe par torrents ; et en conscience, on ne peut pas le laisser dehors, ce pauvre enfant !

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Il me souvient qu'inflexible et sévère,
En m'enfermant dans ce séjour,
Je fis le serment téméraire
De n'y laisser jamais entrer l'amour.
Oui, je jurai, redoutant ses outrages,
De lui fermer mon cœur et mon castel :
Mais en faisant ce serment solennel,
Je ne songeais point aux orages.

Mon Dieu ! qu'Ursule est lente ! (Regardant par la fenêtre.) Ah ! elle lui ouvre. Eh ! mais je crois qu'il l'embrasse. Ne vous gênez pas, monsieur ; je me repens maintenant de lui avoir ouvert : oh ! oui, je m'en repens. Le voici ; il n'est plus temps.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, URSULE, ISOLIER.

ISOLIER, mettant un genou en terre.

Bonjour, ma belle, ma bonne, ma divine cousine !

LA COMTESSE.

Votre cousine est très en colère contre vous, monsieur ; j'ai à vous gronder. Mon Dieu ! comme il a froid ! Chauffez-vous, monsieur, chauffez-vous. Je vous trouve bien hardi ! comment, malgré ma défense ?... Dis donc, Ursule, il a peut-être faim ? N'est-ce pas, monsieur, que vous avez faim ? Eh ! vite, Ursule, ces conserves qui sont dans mon oratoire.

(Ursule sort.)

ISOLIER.

Ma bonne cousine !

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous enverrai Ursule pour vous ouvrir désormais ! La pauvre petite !

ISOLIER.

Comment ! vous avez vu ?

LA COMTESSE.

Oui, j'ai vu qu'avec votre apparente timidité, vous étiez le digne élève de votre maître.

URSULE, rentrant.

Tenez, beau chevalier !

(Isolier se met à table ; la comtesse est à côté de lui, le sert et le regarde manger. — Ursule debout lui verse à boire.)

LA COMTESSE.

Aussi, a-t-on jamais vu courir les grands chemins à cette heure-ci ?

ISOLIER, la bouche pleine.

C'est un message important dont j'étais chargé.

LA COMTESSE.

Encore quelque nouveau tour de ce méchant comte ?

ISOLIER.

Oh ! non, c'est au contraire une lettre pour lui, et qui pourra bien... (A part.) Diable ! taisons-nous. (Haut.) C'était le plus long de passer par ici, (Regardant la comtesse.) mais c'était le plus beau !

URSULE.

Oui ! le plus beau ! de la pluie à verse !

ISOLIER.

Bah ! en venant on ne la sent pas ; c'est quand je m'en irai !...

LA COMTESSE, le contrefaisant.

Quand je m'en irai... Avec cet air câlin, qui ne le prendrait pour l'ingénuité même ? Eh bien ! c'est là le digne conseiller et souvent le compagnon des tours félons que le perfide comte joue aux femmes.

ISOLIER.

Vous le savez, c'est mon père qui m'a placé, en partant.

auprès du jeune comte; et si ce n'était ses déloyautés en amour, il ne pouvait me choisir plus noble seigneur.

AIR de la romance du Comte Ory.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la gloire, n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaîté.

D'ailleurs,

AIR : Daignez m'épargner le reste. (Les Visitandines.)

Brave, généreux et galant,
Preux chevalier et noble prince,
On craint ses exploits... et pourtant
On le chérit dans la province.
Il voudrait, il le dit tout haut,
Voir chacun heureux à la ronde ;
Et même, hélas ! son seul défaut
Est de vouloir se mêler trop
Du bonheur de tout le monde.

(En confidence.)

Mais vous ne savez pas, aujourd'hui je le crois amoureux.

LA COMTESSE.

Amoureux ? Est-ce qu'il est jamais autrement ?

ISOLIER.

Oh ! cette fois, c'est sérieusement. Imaginez-vous que ce matin il me fait appeler.

AIR du Pot de fleurs.

« Holà, dit-il, holà ! mon page,
« Ici venez me conseiller ;
« A mon cœur rendez le courage,
« Amour me berce, et ne puis sommeiller.
« — Hélas ! seigneur, vos tourments sont les nôtres ;
« Et l'amour, sensible à nos maux,
« Vous prive à la fin du repos
« Dont vous avez privé les autres. »

J'ignore le nom de sa belle ; car, pour la première fois, il

a été discret : mais il paraît qu'elle est surveillée par un jaloux ou renfermée dans quelque moutier, car ce pauvre comte ne savait comment pénétrer près d'elle, et c'est sur cela qu'il me consultait.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur ?...

ISOLIER.

Oh ! je lui ai donné une idée ; je suis sûr qu'elle vous divertira. Sire, lui ai-je dit, il faut prendre...

LA COMTESSE.

C'est bon, c'est bon ; je vous dispense des détails : encore quelque perfidie...

URSULE, à part.

Ah ! quel dommage !

LA COMTESSE.

Écoutez donc ! j'entends du bruit dans les corridors.

URSULE.

Ce sont ces dames qui rentrent après le souper.

LA COMTESSE.

Comment ! il est déjà si tard ? Allons, allons, monsieur, vite, il faut vous retirer.

ISOLIER.

Comment, ma belle cousine ?...

LA COMTESSE.

Vous devriez être déjà bien loin. Tenez, prenez ces fruits, prenez encore ces gâteaux. Bonsoir, encore une fois, bonsoir. Ursule, ouvre-lui la porte, et viens me rejoindre aussitôt.

(Elle sort par une des portes latérales.)

SCÈNE V.

ISOLIER, URSULE.

URSULE.

Vous vous en allez donc, monsieur Isolier?

ISOLIER.

Il le faut bien.

URSULE, *à voix basse.*

Bah ! puisque vous voilà, quelques minutes de plus ou de moins... Si vous m'acheviez cette histoire du comte Ory, que tout à l'heure vous aviez commencée? que je la sache seulement !

ISOLIER.

Oui, pour aller la redire.

URSULE.

Non ; je l'oublierai tout de suite.

ISOLIER.

Imagine-toi que je lui conseillai, pour entrer dans ce moutier, de prendre parmi ses chevaliers... (*On entend frapper à coups précipités.*) Qui peut, à pareille heure, venir vous rendre visite?

(*Le bruit redouble.*)

URSULE.

C'est à la grande porte du château ; je cours voir ce que c'est. Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! Je ne saurai encore rien. Tenez, monsieur, descendez vite par cet escalier; surtout tirez la porte sur vous, et qu'on ne vous revoie plus. Demain vous m'achèverez l'histoire, n'est-ce pas? Allons, partez, et ne revenez jamais.

(*Elle sort par la porte du fond. — On continue de frapper.*)

SCÈNE VI.

ISOLIER, *seul.*

Voilà qui est singulier ! Ceci se rapporterait-il aux dépêches dont je suis chargé ? Oh ! non ; il est impossible qu'avant minuit... (*Il regarde à la fenêtre.*) Que de lumières dans la cour ! Toutes ces dames se serrent l'une contre l'autre ; elles n'osent ouvrir. Si je descendais... non, craignons de compromettre ma belle cousine ! Mais si c'était quelque aventure ? si ma cousine était menacée ? si on attaquait le château ? Oh ! non, je ne suis pas assez heureux pour cela. J'entends monter ; c'est Ursule.

SCÈNE VII.

ISOLIER, URSULE, *entrant précipitamment.*

URSULE.

Comment ! encore ici, monsieur ?

ISOLIER.

Pouvais-je partir sans savoir la cause de tout ce bruit ? Tu vas m'expliquer...

URSULE.

Non, monsieur. Hâtez-vous de vous retirer, et laissez-moi entrer chez madame.

ISOLIER.

Bah ! quand on y est, quelques minutes de plus ou de moins...

URSULE.

Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, c'est encore un nouveau tour de votre maître : de malheureuses pèlerines qu'il poursuit, et qui nous demandent l'hospitalité.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (Sophie.)

Je viens en bas de les trouver :
Si vous voyiez leur contenance!
Elles me priaient de sauver
Leur honneur et leur innocence.
De frayeur mon cœur hésitait;
Mais la pitié fut la plus forte :
On ne peut, par le temps qu'il fait,
Laisser l'innocence à la porte.

ISOLIER.

Et combien sont-elles?

URSULE.

Quatorze; je les ai comptées.

ISOLIER, *étonné.*

Quatorze ! et tu les as fait entrer?

URSULE.

Sans doute; elles sont en bas, dans le parloir.

ISOLIER.

Ici, dans le château?

URSULE.

Oui; elles attendent ce que madame va décider de leur sort. Allons, vous voilà instruit, laissez-moi entrer, et hâtez-vous de vous retirer. Surtout, fermez les deux portes sur vous.

(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VIII.

ISOLIER, *seul.*

Me retirer ! il s'agit bien de cela maintenant. Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait? Oui, tout me le dit, voilà l'effet de mes conseils. Ce déguisement, c'est moi qui en ai donné l'idée. Le comte et ses dévoués serviteurs sont maintenant dans

cette enceinte, dans le castel de ma belle cousine. Je ne me doutais pas, il est vrai, que ce fût là cette beauté dont il était amoureux. Grands Dieux! que faire? Infortuné! et pourquoi me plaindre? je suis trop heureux, au contraire, de ne pas être parti; peut-être trouverai-je le moyen de déjouer les projets du comte, d'empêcher l'entrevue qu'il désire avec tant d'ardeur; car s'il la voit, qui sait? Ma cousine m'aime, mais elle est femme : le rang du comte, l'offre de sa main, peuvent l'éblouir!... Non, veillons sur ma belle cousine, sur mon seigneur, et montrons-nous le digne page du comte Ory! On vient. Prévenir ma cousine ne servirait à rien. Le comte n'est pas homme à s'éloigner si la ruse ne l'y force. Cachons-nous sur ce balcon, et tenons-nous prêt à tout événement.

(Il passe sur le balcon et referme la croisée.)

SCÈNE IX.

URSULE, sortant de l'appartement de la comtesse.

URSULE.

Oui, madame, on va leur offrir le meilleur repas possible.

SCÈNE X.

URSULE, RAGONDE.

URSULE.

Eh bien, dame Ragonde! que font nos pèlerines?

RAGONDE.

Ah! ma chère! elles avaient grand besoin du bon feu que je leur ai fait allumer dans le parloir. Il fait un temps affreux.

URSULE, à part.

Pauvre Isolier!

RAGONDE.

Je crois que la frayeur les a rendues muettes, car elles ne disent pas un mot.

URSULE.

Quatorze femmes! Et leurs figures? car je n'ai pas eu le temps de les examiner.

RAGONDE.

Leurs figures! figures extrêmement respectables, regards pleins d'expression.

URSULE.

Allons, ne perdons pas de temps; je vais sur-le-champ leur faire servir à souper : après tant de fatigues, elles doivent en avoir bon besoin.

(Ursule sort.)

SCÈNE XI.

RAGONDE, seule.

Mais voyez pourtant quel malheur d'être femme, d'être belle, à quoi nous sommes exposées! Ah! perfide comte Ory!... si je te rencontrais... si nous nous voyions face à face, tu passerais un mauvais moment : comme je te traiterais!... (Faisant un geste pour imposer le respect.) Monsieur!...

AIR : Vers le temple de l'Hymen. (*Amour et Mystère.*)

Mainte beauté que je voi
Demande, au siècle où nous sommes,
Comment éloigner les hommes...
Eh! mon Dieu! regardez-moi :
Pour n'être point méconnue,
Il me suffit à leur vue
D'une certaine tenue,
D'un certain je ne sais quoi.
Aussi je ne les crains guères :
Toujours les plus téméraires
Ont reculé devant moi.

SCÈNE XII.

RAGONDE, LE COMTE; il porte une robe de pèlerine et s'appuie sur un bourdon.

RAGONDE.

Ah! voici une de nos pèlerines; celle qui regarde avec tant d'expression.

LE COMTE.

Pardon, ma belle demoiselle, d'oser m'adresser à vous aussi librement.

RAGONDE, à part.

Ma belle demoiselle! Qu'elle est aimable!

LE COMTE.

N'êtes-vous point la maîtresse de ce château?

RAGONDE.

Vous êtes trop bonne: dame d'honneur, tout au plus. Mon nom est Ragonde.

LE COMTE.

Eh bien! vertueuse Ragonde, pourriez-vous me faire parler à votre maîtresse?

RAGONDE.

Impossible, ma belle dame; la comtesse ne peut voir personne.

LE COMTE, à part.

Ah diable!... (Haut.) Dites-lui que ce sont des pèlerines qui reviennent de la Terre-Sainte.

RAGONDE.

De la Terre-Sainte! sauriez-vous, par hasard, des nouvelles de nos maris?

LE COMTE.

De vos maris?... justement; ce sont de leurs nouvelles que j'apporte.

RAGONDE.

Ah ! je cours sur-le-champ ; je le dis à madame la comtesse, à tout le monde. De nos maris !... quel bonheur ! Madame, un peu de patience ; la joie, l'émotion... Je reviens à l'instant.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, seul.

Je vais donc la voir, cette superbe dame ! cette belle cousine dont Isolier m'a tant de fois parlé ! Pauvre Isolier ! il était loin de se douter que son conseil extravagant me conduirait en ces lieux. C'est que toutes ces petites femmes sont charmantes. J'étais venu ici avec les intentions les plus raisonnables, et je ne sais déjà quelles idées... J'ai laissé mes compagnons, ou plutôt mes compagnes, dans le parloir ; et j'accours ici savoir quel destin me prépare l'Amour, prêt à profiter de toutes les chances qu'il me présentera pour toucher le cœur de cette fière comtesse, et pour l'obliger enfin à me pardonner la ruse qui m'a conduit à ses pieds. Encore cette folie ; dans peu de jours le retour de mon père peut me forcer à la sagesse.

AIR de la cavatine de Don Juan.

Vive folie
Par qui ma vie
Fut embellie,
Entends mes vœux !
Si mon délire
Ici m'attire,
C'est pour te dire
Derniers adieux.

J'en fais promesse,
Belle comtesse,

Sage maîtresse
De ce séjour,
Quand ma tendresse
A toi s'adresse,
Vers la sagesse
C'est un retour.

Vive folie, etc.

Mais quel bruit! Dieu me pardonne, ce sont ces dames qui parlent toutes ensemble.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, RAGONDE; TOUTES LES DAMES, excepté Ursule.

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

TOUTES.

Quoi! vous apportez ici,
Noble et gentille pèlerine,
Quoi! vous apportez ici
Des nouvelles de mon mari?

PREMIÈRE DAME.

Revient-il près de sa belle?

RAGONDE.

Est-il frais et bien portant?

DEUXIÈME DAME.

A-t-il battu l'infidèle?

CLAIRE, à voix basse.

Est-il constant?

TOUTES.

Vous que le ciel guide ici,
Parlez, gentille pèlerine,
Parlez, donnez-nous ici
Des nouvelles de mon mari.

LE COMTE, *à part, regardant la comtesse.*

Isolier avait raison, elle est charmante.

LA COMTESSE.

Est-il vrai, madame, que la guerre soit terminée, et que les seigneurs de cette province se disposent à revenir en France?

LE COMTE.

La guerre est terminée, mesdames, mais non les exploits de vos maris ; il leur reste encore trop à faire pour que vous puissiez compter sur leur prompt retour. Si cela continue, ils convertiront toute l'Asie.

RAGONDE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

AIR : Les fillettes au village. (HIP. DE LA MARRE.)

Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Pour leur croyance divine
Les belles n'ont plus d'effroi,
Et, sultane et pèlerine,
Ils soumettront tout, je croi... (*Bis.*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

Du grand Soudan de Syrie
Ils ont pris tout le sérail...
Voulant par une œuvre pie
Le convertir en détail.
Ils y restent, j'imagine,
Par zèle pour notre loi... (*Bis.*)
Vos maris en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

TOUTES.

AIR du vaudeville de l'Écu de six francs.

Quoi! nos maris, est-il possible?...
Voyez les traîtres, les ingrats !

PREMIÈRE DAME.

Le mien pour une autre est sensible !

RAGONDE.

Eh quoi ! le mien ne revient pas?

CLAIRE, à une autre dame.

Toi qui depuis longtemps soupires...

RAGONDE.

Hélas ! nos époux, je le voi,
Seront les soutiens de la foi,
Et nous en sommes les martyres.

LA COMTESSE.

Nous comptions sur leur retour pour nous soustraire aux poursuites de ce terrible comte Ory.

RAGONDE, au comte.

Terrible, c'est le mot, vous le savez par expérience.

LE COMTE.

Oui, je sais plus que personne de quoi il est capable. (A la comtesse.) Mais qu'avons-nous besoin de protecteurs, madame ? notre sexe ne peut-il se défendre par lui-même ?

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (*Les Gardes-Marine.*)

Formons une étroite alliance ;
Liguons-nous toutes contre lui,
Et pour punir son arrogance,
Abaissons ce fier ennemi.
Oui, de vous seule il peut dépendre
Que tous ses torts soient expiés,
Et si nous pouvions nous entendre
Il serait bien vite à vos pieds.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; URSULE.

LA COMTESSE, *à Ursule.*

Eh bien! mes ordres ont-ils été exécutés?

URSULE.

Oui, madame : quand toutes nos pèlerines ont été bien réchauffées, on les a fait passer dans le réfectoire; nous les examinions à travers les vitraux. Grands Dieux! quel appétit! les pauvres femmes! elles dévorent!

LE COMTE, *à part.*

Les traîtres! ils vont me trahir.

URSULE.

Elles sont tellement reconnaissantes de notre accueil, qu'au moment où je suis entrée, elles voulaient toutes m'embrasser.

LE COMTE, *à part.*

Je l'aurais parié, morbleu!

LA COMTESSE.

Mais vous, madame, vous ne partagez point leur repas?

LE COMTE.

La crainte et l'émotion m'ont ôté l'appétit.

LA COMTESSE.

Votre situation me fait faire une réflexion qui m'embarrasse.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Comptez-vous sur-le-champ vous remettre en route?

LE COMTE.

Mais, madame, à moins de risquer de retomber entre les mains du méchant comte, nous ne pouvons...

LA COMTESSE.

Je le sens bien, mais comment faire pour loger ainsi tant de monde?

URSULE.

Oh! madame, nul inconvénient : nous veillerons avec ces dames; elles doivent savoir de belles histoires, et cela est si divertissant!

LE COMTE, *à part.*

C'est charmant.

AIR : Beaux damoiseaux et damoiselles. (Le Prince troubadour.)

Oui, noble dame et bachelettes,
Vous dirai mieux qu'un ménestrel
Tençons et récits d'amourettes,
Car j'en sais beaucoup, grâce au ciel!
Vous conterai récits de guerre,
Vous conterai joyeux refrain...
Enfin, si Dieu m'aide, j'espère
Vous en conter jusqu'à demain.

TOUTES.

Nous en conter jusqu'à demain!...

LE COMTE.

Mais, dans ce moment, je ne vous cache pas que je suis un peu fatiguée, et qu'un instant de repos...

RAGONDE.

Chacune de nous peut offrir l'hospitalité à ces dames, moi d'abord, si madame veut accepter.

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu!...

LA COMTESSE.

Non, je veux être pour ma part dans cette bonne action; et puisque madame a besoin de repos, (*Prenant une lampe des mains d'une dame, et la présentant au comte.*) suivez ce corridor, au bout duquel se trouve un cabinet attenant à mon appartement. Dame Ragonde, indiquez à cette aimable personne...

RAGONDE.

Volontiers; venez, madame.

LE COMTE.

AIR : Un moment de gêne. (Les Rendez-vous bourgeois.)

Bonsoir, noble dame;
Croyez qu'en mon âme
N'oublîrai jamais
D'aussi doux bienfaits.
Et bientôt peut-être,
Avec loyauté,
Saurai reconnaître
L'hospitalité.

TOUTES.

Oui, le ciel peut-être,
Dans sa bonté,
Saura reconnaître
L'hospitalité.

(Le comte sort avec Ragonde par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, URSULE; TOUTES LES DAMES.

URSULE.

C'est bien la personne la plus douce, la plus aimable!...

LA COMTESSE.

Avec toute son amabilité, je lui trouve une figure singulière!

URSULE.

Il est vrai qu'elle n'est point de la première jeunesse.

LA COMTESSE.

Non, je veux dire dans ses manières.

URSULE.

Écoutez donc, ces pauvres femmes...

AIR du Verre.

À leur âge c'est naturel ;
Si d'abord vous les aviez vues !
A peine d'un effroi mortel
Sont-elles encor revenues.
La poursuite de tels amants
Doit donner de l'inquiétude,
Surtout lorsque depuis longtemps
On en a perdu l'habitude.

LA COMTESSE.

De là vient sans doute cet air contraint et ce maintien embarrassé que j'avais remarqué d'abord.

(Ragonde rentre.)

URSULE.

Et si vous voyiez les autres, madame, c'est bien pire encore. Ce comte Ory ne doute de rien.

RAGONDE.

Quel homme !

LA COMTESSE.

Heureusement, nous n'en avons rien à craindre.

URSULE.

D'ailleurs nous venons de faire une bonne action, et cela doit porter bonheur.

TOUTES.

Prenons confiance,
Car, dans sa bonté,
Le ciel récompense
L'hospitalité.
Rentrons en silence.

(Elles sortent.)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, URSULE.

URSULE, *sur le point de partir.*

Madame veut-elle accepter mes services? (*Allant chercher une robe dans le fond.*) Comme madame est bien ainsi! Ah! pauvre Isolier! où es-tu?

ISOLIER, *entr'ouvrant la fenêtre du balcon.*

On s'occupe de moi!

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

URSULE.

Je dis qu'il donnerait bien des choses pour être à ma place.

LA COMTESSE.

Quelle folie!

URSULE.

Lui, madame, il serait trop heureux; et je suis sûre qu'au prix de tout son sang...

LA COMTESSE.

C'est bon; retirez-vous.

URSULE.

Je me retire. (*Revenant sur ses pas.*) Madame, vous avez reçu des nouvelles de l'armée? Est-ce qu'on ne sait pas quand reviennent nos maris?

LA COMTESSE.

Mon Dieu, non. Tous les soirs vous me faites la même demande.

URSULE, *tristement.*

Bonsoir, madame.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, ISOLIER, caché.

LA COMTESSE.

Enfin me voilà seule, et je puis donc m'occuper de lui. Ce pauvre Isolier ! dans quel état il doit être arrivé au château ! Qu'il m'en a coûté de le renvoyer par un temps aussi affreux !

ISOLIER, à part.

Bonne cousine !

LA COMTESSE.

Aussi, que mon frère revienne... et j'espère bien qu'il ne s'en ira plus. Comme il m'aime ! comme il braverait tout pour moi !... jusqu'à la colère de son maître.

ISOLIER, à part.

C'est ce que je fais.

(Sortant du balcon.)

LA COMTESSE.

Ce n'est pas lui qui serait jamais audacieux ni mauvais sujet. Jamais il ne voudrait compromettre... (L'apercevant et jetant un cri.) Ah ! qu'ai-je vu ?

ISOLIER, mystérieusement.

Chut ! c'est moi.

LA COMTESSE.

Malheureux ! vous ici ! Que venez-vous faire ? me perdre ?

ISOLIER.

Vous sauver !

LA COMTESSE.

Ingrat, dans quel embarras vous me mettez !...

ISOLIER.

Au contraire, je viens à votre aide.

LA COMTESSE.

Vous! comment?

ISOLIER.

Chut! parlons bas. (Il va écouter à la porte du corridor.) Je n'entends rien.

LA COMTESSE.

Que signifie?...

ISOLIER.

Savez-vous à qui vous avez donné l'hospitalité?

LA COMTESSE.

A des pèlerines infortunées, poursuivies par le comte Ory.

ISOLIER.

Non, au comte Ory lui-même.

LA COMTESSE.

O ciel! quel affreux danger!

ISOLIER.

Ne nous alarmons pas, et voyons avant tout...

LA COMTESSE.

Il faut fermer cette porte.

ISOLIER.

Faible obstacle pour lui.

LA COMTESSE.

Grands Dieux! j'entends marcher dans le corridor.

ISOLIER.

Si nous pouvions seulement gagner du temps, jusqu'à minuit... Nous sommes sauvés.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

ISOLIER.

Je n'ai ni le temps ni le pouvoir de m'expliquer. On vient.

(Il souffle la lampe.)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

ISOLIER.

Je vous sauve. (Il s'empare de la mantille que vient de quitter la comtesse.) Moi, sur ce fauteuil ; vous, derrière : chargez-vous seulement des réponses.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; LE COMTE, en habit de chevalier.

LE COMTE.

Me voici dans l'appartement de la comtesse. Quelle obscurité !

AIR : Che soave zefiretto. (MOZART.)

Approchons-nous en silence.

ISOLIER, à la comtesse.

Silence !...

LA COMTESSE.

Silence !

LE COMTE.

Mon projet réussira. (*Bis.*)

ISOLIER.

Mon projet réussira...

LE COMTE.

De l'adresse et de la prudence.

ISOLIER, à la comtesse.

Prudence !...

LA COMTESSE.

Prudence !...

ISOLIER.

L'Amour nous protégera.

LE COMTE.

L'Amour me protégera.

(Isolier fait signe à la comtesse de parler.)

LA COMTESSE.

Qui va là?

LE COMTE, à part.

Comme sa voix est émue! (Haut.) C'est moi, cette pauvre pèlerine à qui vous avez donné l'hospitalité.

LA COMTESSE.

Vous m'avez fait une frayeur ! j'en tremble encore.

LE COMTE.

Pas plus que moi, je vous jure : c'est même ça qui m'amène. Je n'ai pu rester dans mon appartement. Il semble qu'à deux on ait moins peur.

ISOLIER, à part.

Oui, quand on est deux.

LE COMTE.

Et j'ai même besoin de savoir que vous êtes là, auprès de moi.

(Rencontrant Isolier.)

AIR : Sans être belle on est aimable. (Ambroise.)

Est-ce bien vous?

LA COMTESSE, répondant.

Oui, c'est moi-même.

LE COMTE.

Hélas! ma frayeur est extrême...

(Prenant la main d'Isolier.)

Elle se dissipe soudain...
Depuis que je sens cette main.

LA COMTESSE, à part.

Eh ! mais, il croit tenir ma main.

LE COMTE.

Mon cœur à se calmer commence.

LA COMTESSE, à part.

La frayeur fait battre le mien.

LE COMTE, serrant sur son cœur la main d'Isolier.

Enfin, elle est en ma puissance.

ISOLIER, à part.

Comme il me tient!

LE COMTE, à part.

Ah! je la tien.

LA COMTESSE, à part.

Je puis la lui laisser, je pense;
Son bonheur ne me coûte rien.

Ensemble.

LE COMTE.

Ah! je la tien.

LA COMTESSE et ISOLIER.

Ah! je le tien.

LA COMTESSE.

Maintenant, n'est-ce pas, vous pouvez rentrer dans votre appartement?

LE COMTE.

Non, cela me serait impossible; je ne sais quel charme me retient en ces lieux.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Oui, je vous abusais: vous voyez en moi le plus tendre et le plus fidèle des amants.

LA COMTESSE.

Grands Dieux!

LE COMTE, retenant Isolier dans le fauteuil.

Ne cherchez point à vous éloigner. Pouvez-vous douter de mon respect, de ma soumission? Je vous ai vue ce matin, et votre aspect seul a décidé de mon retour à la vertu.

LA COMTESSE.

A la vertu!

LE COMTE.

Oui, tout m'est possible si vous me permettez de vous revoir.

LA COMTESSE.

Me revoir!

LE COMTE.

On le peut sans danger, sans indiscrétion. J'ai déjà remarqué au bout de ce corridor une secrète issue.

ISOLIER, à part.

Il n'a pas perdu de temps.

LA COMTESSE.

Eh! qui vous a donné le droit de vous introduire avec cette audace?

LE COMTE.

Mon amour, vos cruautés. Mais, je vous l'avoue, l'idée d'une pareille ruse ne me serait jamais venue; c'est un de mes conseillers, un page, un mauvais sujet...

LA COMTESSE, bas à Isolier.

Comment, monsieur?

ISOLIER.

Ce n'est pas vr...

(La comtesse lui ferme la bouche avec la main.)

LE COMTE.

Pourriez-vous m'en croire capable? moi! le comte Ory!

AIR de la romance du Comte Ory.

Ah! de mon âme
A la fin connaissez
La vive flamme.

(Il baise la main d'Isolier, qui, dans le même moment, baise celle de la comtesse.)

LA COMTESSE.

Ah! comme vous me pressez!

LE COMTE, avec expression.

Vrai Dieu, madame,
Peut-on vous aimer assez?...

(On entend un grand bruit au dehors.)

Qu'entends-je?

(Le comte rentre dans le corridor et Isolier passe sur le balcon.)

SCÈNE XX.

LE COMTE, ISOLIER, cachés; RAGONDE, URSULE, LES AUTRES DAMES, arrivant par le fond avec des flambeaux.

TOUTES.

AIR : Ah ! quel scandale abominable. (*Les Rigueurs du cloître.*)

Ah ! quel scandale abominable!
Ah! quelle horrible trahison!
Vit-on jamais rien de semblable?

LA COMTESSE.

Répondez-moi, qu'avez-vous donc?

RAGONDE.

Madame, ces pèlerines...

LA COMTESSE.

Eh bien ! où sont-elles?

RAGONDE.

Elles sortent de table ; mais qui s'en serait jamais douté?

AIR du *Calife de Bagdad.*

Ah! qui jamais pourrait le croire?
Quelle honte pour ce saint lieu!
En passant près du réfectoire,
J'entends : *Morbleu, sambleu, parbleu!*
Lors je m'approche avec mystère :

Ces dames buvaient à plein verre,
En criant : Guerre à la beauté !
Vivent l'amour et la gaîté !

LA COMTESSE.

Guerre à la beauté !

RAGONDE.

J'ai compris quel danger me menaçait ; j'ai été sur-le-champ prévenir ces dames, et nous accourons toutes. Tenez, ne les entendez-vous pas ?

(On entend en dehors.)

Chantons le vin et la beauté ;
Vivent l'amour et la gaîté...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES ; CHEVALIERS de la suite du comte Ory, paraissant à la porte du fond. Leur robe de pèlerine est entr'ouverte et laisse voir leurs habits de chevaliers.

TOUTES LES DAMES, se pressant autour de la comtesse.

Grands Dieux ! hélas ! protégez-nous.

LES CHEVALIERS.

Belles, pourquoi nous fuyez-vous ?
Vous nous voyez à vos genoux.

(Ils font un pas vers elles. L'horloge du château annonce minuit, et l'on entend sonner le beffroi. Ils s'arrêtent tout étonnés.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES ; LE COMTE, sortant du corridor.

LE COMTE.

D'où vient ce bruit ? Serions-nous menacés ?

ISOLIER, sortant du balcon.

C'est minuit, et nous sommes sauvés !

LE COMTE.

Que vois-je ! Isolier en ces lieux !

ISOLIER.

Vous y êtes bien, monseigneur ; il faut venir vous y chercher : voici une lettre que, depuis plusieurs heures, je suis chargé de vous remettre.

LE COMTE.

Mais, Dieu me pardonne ! tu es arrivé par la fenêtre.

ISOLIER.

On doit tout braver, monseigneur, pour le service de son prince !

LE COMTE.

Fripon ! Voyons de qui est cette lettre.

ISOLIER.

De monseigneur votre auguste père.

LE COMTE.

De mon père ! (Lisant). « Mon cher comte, je serai au châ-
« teau cette nuit même. » (A part.) Cette nuit ! « Tous les
« gentilshommes de mon vasselage et le brave comte de For-
« moustiers arriveront à minuit dans leurs castels, dans le
« dessein de causer à leurs nobles dames une douce sur-
« prise... »

TOUTES LES DAMES.

A minuit ! Ce sont eux !

URSULE, sautant de joie.

C'est mon mari !

LE COMTE, poursuivant.

« Quant à moi, qui n'ai pas les mêmes motifs pour me
« cacher, je t'envoie par Isolier la nouvelle de mon ar-
« rivée. » Grands Dieux ! que pensera-t-il en ne me trouvant pas au château !

ISOLIER.

Mon prince, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

LE COMTE.

C'est ton habitude.

ISOLIER.

Vous avez déjà eu l'adresse de remarquer au fond de ce corridor une secrète issue...

LE COMTE.

Comment ?

ISOLIER.

Elle donne sur la campagne.

LE COMTE.

Ah ! traître ! tu sais...

ISOLIER.

Entendez-vous le beffroi ? Laissez les maris faire leur entrée triomphale, et donnez à votre compagnie l'exemple d'une sage retraite.

LE COMTE.

Tu pourrais avoir raison, et tu vas nous guider.

ISOLIER.

Mon prince, j'aurai soin de fermer la porte sur vous. Le comte de Formoustiers est mon cousin, et je dois rester pour le recevoir.

LE COMTE.

Je devine une partie de la vérité. Allons, mesdames, au revoir ; adieu, charmante comtesse : nous n'aimons pas plus à rencontrer des frères que des maris. Mais je n'oublierai point certain baiser...

ISOLIER.

La ! monseigneur, je n'étais pas digne de cette précieuse faveur.

LE COMTE.

Comment ! c'était toi ? Ah ! pauvre comte ! à qui t'es-tu joué ? (A voix basse.) Mesdames, je vous demande le secret, et promets de le garder.

AIR du vaudeville du Mameluck.

Oui, sans bruit et sans escorte,
Pendant que chaque mari
Entrera par cette porte,
Nous, sortons par celle-ci...
Ne bougez, troupe craintive,
Nous sommes faits à cela.
Sitôt que l'Hymen arrive,
Prudemment l'Amour s'en va.

AIR de la Sorbonne.

Vous pourtant,
Croyez-m'en,
Ayez la prudence
De ne point en faire part;
Gardez le silence,
Car
Que chez lui
Un mari
Trouve un téméraire,
Cela peut arriver, mais
Cela doit se taire,
Paix !

URSULE.

Quel bonheur !
Ouvrons-leur;
Vite, ouvrons, madame.
Pourtant quand on vient si tard
On prévient sa femme,
Car
On peut voir.
Tout en noir...

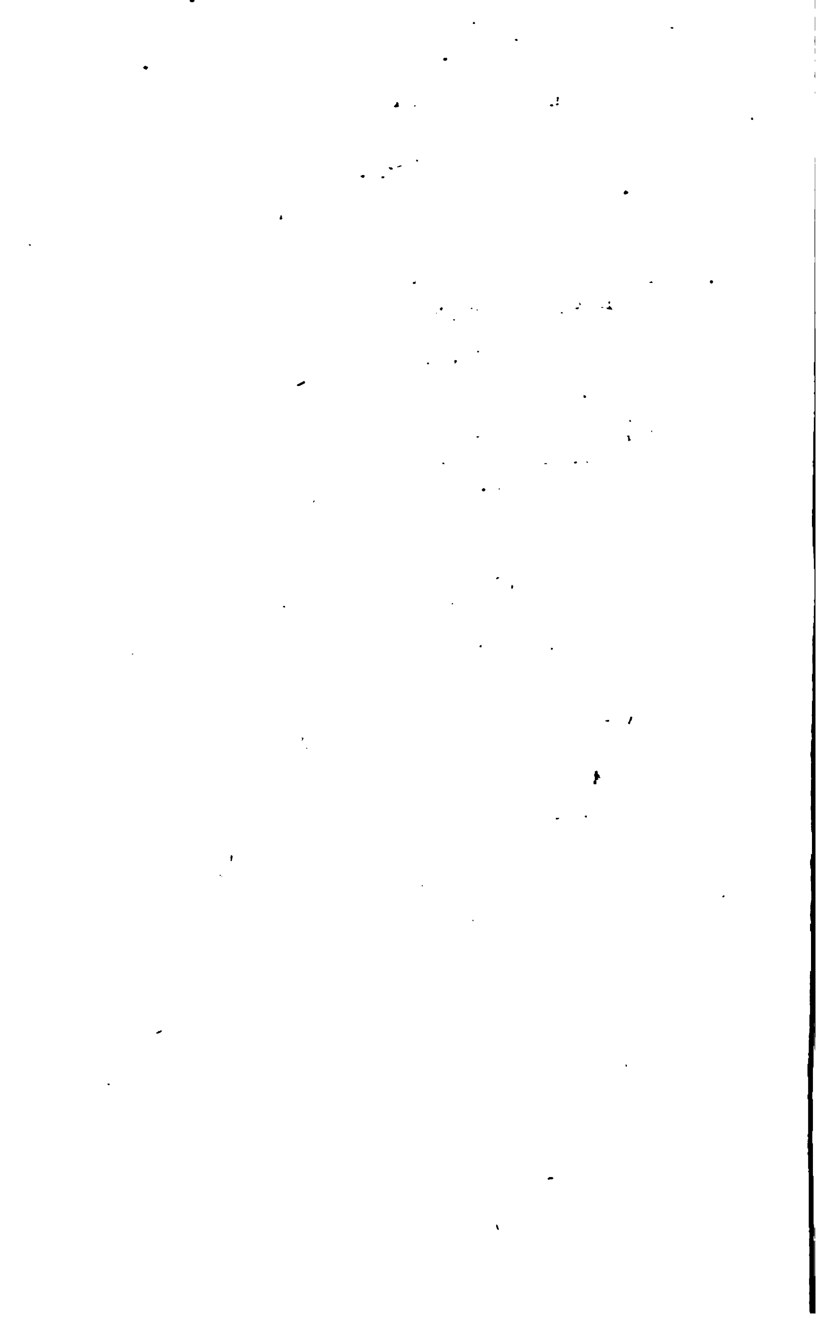
RAGONDE.

En France, ma chère,
Un époux arrive... mais
Sait toujours se taire.
Paix !

LA COMTESSE, au public.

Quand pour nous
Nos époux
Sont si débonnaires,
N'allez pas à notre égard
Etre plus sévères,
Car
Que l'auteur,
Par malheur,
N'ait pas su vous plaire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix!





LE NOUVEAU
POURCEAUGNAC

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE POIRSON.

Théâtre du Vaudeville. — 18 Février 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VERSEUIL, colonel de hussards. . .	MM. SAINT-LÉGER.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina	LAPORTE fils.
JULES, } sous-lieutenants de hussards . . .	GUÉNÉE.
LÉON, }	RENÉ.
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie, prétendu de Nina.	GONTIER.
M. FUTET, percepteur des contributions . . .	PHILIPPE.
DROLICHON, commis de Futet.	JUSTIN.
NINA, fille de M. de Verseuil	Mmes RIVIÈRE.
Mme FUTET, femme de M. Futet.	SAINT-AULÈRE.
TIENNETTE, filleule de Nina	MINETTE.

OFFICIERS DE HUSSARDS et JEUNES GENS DE PARIS

Une petite ville, voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.



LE NOUVEAU POURCEAUGNAC

Un salon. — Porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, et PLUSIEURS OFFICIERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.

TOUS, parlant à la fois.

Moi, messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES.

Eh, messieurs ! un peu de silence ; on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble ..

THÉODORE.

C'est à moi de vous expliquer...

JULES.

Non, les amoureux sont trop bavards. (Se levant.) Voici le fait.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Théodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui ;

Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

LÉON.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant. (*Sophie*.)

Eh bien, messieurs, qu'en-pensez-vous ?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime ?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions tous nous-mêmes !

THÉODORE.

Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop.

JULES.

Non, voilà comme nous sommes. Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE.

Pensez-y donc, messieurs ; un prétendu de Limoges, et qui se nomme M. de Roufignac.

TOUS.

De Roufignac !

JULES.

De Roufignac ! Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce ?

THÉODORE.

C'est ce qu'on ne sait pas précisément. Mais songez, de

grâce, qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JULES.

Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... non, cela ne vaut rien.

THÉODORE.

Nous pourrions... oh! ce serait trop fort.

LÉON.

Je le tiens... Nous n'avons qu'à... non, cela pourrait compromettre...

JULES.

Allons, voilà de beaux moyens! Eh, messieurs! au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté hier soir à la représentation de *Monsieur de Pourceaugnac*; voilà nos moyens tout trouvés : les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE.

Laissez donc! c'est trop usé.

JULES.

Bah! avec des changements et des additions... voilà comme on fait du neuf; c'est la mode, d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre*.

Des Cotins, qu'il peignit si bien,
Nous voyons la race renaître ;
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos Tartuffes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE.

Ma foi! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière. Va pour monsieur de Pourceaugnac!

TOUS.

Va pour monsieur de Pourceaugnac!

JULES.

Adopté à la majorité! Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE.

Comme tu y vas!

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter. (Voltaire chez Ninon.)

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable!

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas?
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaîté fuir
D'un jour d'hymen m'offre l'emblème :
C'est encore un jour de plaisir,
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles. Si encore nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement. Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices: quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons; il avait promis de nous seconder... Eh! qu'entends-je?... Le voici!

SCÈNE II.

LES MÊMES; FUTET.

FUTET.

AIR : Lorsque le Champagne.

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour
Un tour;
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet.

Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drape;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.
Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuir l'humeur noire, etc.

THÉODORE.

Nous vous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET.

Ingrat!... je m'occupais de vous : je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit. Vous m'intéressez d'une manière toute particulière; ce n'est pas à cause des excellents dîners où vous m'invitez : je paye toujours mon écot... en gaîté. Mais vous aimez tant votre cousine; elle est si gentille, votre charmante Nina! c'est un petit démon, en vérité. Je me suis dit : Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin, je me lève à six heures, je m'arrache des bras de madame Futet, je selle Coco, et me voilà à

Paris, au bureau des diligences; deux ou trois entraient dans la cour. Quel spectacle qu'une descente de diligence !

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

Un monsieur, que je juge artiste,
Demandait le Grand-Opéra,
Tandis qu'une jeune modiste
Demande le Panorama ;
« Corcelet ! » crie un gastronome ;
Plus loin, d'un air sentimental,
Je remarque un petit jeune homme
Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne, et j'aperçois la diligence de Limoges; je m'informe adroitement du conducteur si M. de Roufignac est parmi les voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence bon nombre d'originaux, des têtes toutes particulières, comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups !

AIR : Suzon sortait de son village (Marianne.)

Quand j'ai remarqué leur figure,
Je tourne bride vivement,
Et de Coco pressant l'allure,
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres,
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS.

C'est convenu.

FUTET.

Madame Futet nous secondera. C'est une commère... Suffit, je n'en dis rien ; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES.

Nous allons t'expliquer...

FUTET.

Songez, pour moi, que je veux un bon rôle... que j'y ai droit. Ah! je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon, qui n'est pas une bête.

JULES.

Tu seras content... Il s'agit donc...

SCÈNE III.

LES MÊMES ; TIENNETTE.

TIENNETTE.

Chut! Eh vite, retirez-vous!

JULES.

C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET.

Tant mieux! Joli talent. Elle peut nous seconder dans les ingénues, en l'instruisant un peu.

TIENNETTE.

Oh! j'ai de la bonne volonté. Mais il faut vous retirer. Monsieur le colonel est levé; il va sortir; il est d'une humeur!...

JULES.

Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE.

Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment.

TIENNETTE.

Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, M. de Verseuil...

JULES.

Ah çà, Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent nous servir dans nos projets.

TIENNETTE.

Oui, dans vos projets de comédie... je sais...

LÉON.

Comment! tu sais?

TIENNETTE.

Oui, j'étais là, en sentinelle, et j'écoutais. Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES.

Futet a raison; elle a des dispositions.

THÉODORE.

Si donc ces jeunes gens arrivent, tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple. Oh! mon Dieu! vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais passer tous dans le jardin, jusqu'à ce que le colonel soit parti; et s'il les rencontre, ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué; c'est entendu.

FUTET.

Voyez-vous la petite gaillarde! Embrasse-moi, mon enfant. Tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet. Allons, messieurs, ne perdons point de temps.

AIR du Pantalon.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener,

De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls.

JULES.

Si, venant de son pays,
A Paris,
Ce beau-fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il ?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.

(Ils sortent)

SCÈNE IV.

TIENNETTE, seule.

Me voilà de la confidence; c'est gentil d'être dans une confidence ! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne !.. Que mon papa dise maintenant que je suis une bête !

AIR : C'est ma mie, j' la veux.

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien ;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien :
Et pourtant papa
Dit que je suis bête...
Est-ce ma faute, da!

S'il m'a faite
Comm' ça ?

J' sais que l' voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C' que sa femme veut.
Et pourtant papa,
Dit que je suis bête;
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa,
Dit que je suis bête...
Est-ce ma faute, da !
S'il m'a faite
Comm' ça?

Je voudrais bien le voir ce M. de Roufignac... Roufignac! il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

SCÈNE V.

TIENNETTE, ERNEST, en négligé d'officier de cavalerie. *

ERNEST.

Quel singulier pays ! Comment? personne pour me recevoir ? Ils ne sont pas curieux du tout. Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

* Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes d'uniforme.

TIENNETTE.

Ah ! mon Dieu ! voilà déjà quelqu'un !

ERNEST.

Ma belle enfant...

TIENNETTE.

Chut !

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est donc ?

TIENNETTE.

Chut ! vous dis-je. Vous venez de Paris ?

ERNEST.

A l'instant même.

TIENNETTE.

Ces messieurs et mademoiselle Nina vous attendent ; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST.

Eh ! pourquoi donc ?

TIENNETTE.

Le colonel n'est pas encore sorti... je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST.

Du prétendu !

TIENNETTE.

Oui, vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST.

Parbleu ! cela va sans dire.

TIENNETTE.

Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer, ce ne serait plus cela.

ERNEST.

C'est juste. Mais, dites-moi, le prétendu, c'est ?...

TIENNETTE.

Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST.

Ah! oui, oui... M. de Roufignac.

TIENNETTE.

Justement. Ah bien! si vous savez déjà...

ERNEST.

Oui, je sais, confusément...

TIENNETTE.

Oh! nous allons bien nous amuser! Tous ces messieurs, ces messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futet, le percepteur des contributions, qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux : elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST.

Et quel est ce M. Théodore?

TIENNETTE.

AIR : Mon galoubet.

C'est son cousin,
Qu'elle aima dès son premier âge,
Et si quelqu'autre avait sa main,
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Et n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST.

C'est charmant!

TIENNETTE.

C'est son cousin,
Qui toujours a la préférence;
Et si la noce s' faisait d'main,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contredanse?
C'est son cousin.

ERNEST.

Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge.

TIENNETTE.

N'est-ce pas, monsieur? Il paraît qu'on vous attendait pour commencer. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans?

ERNEST.

Ma foi, je te l'avouerai, je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer. Tu dis donc que Nina aime Théodore?

TIENNETTE.

Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes, parce que M. Jules est aussi fort aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison; on a des prévenances, des égards... et on l'accuse d'être coquette... Mais tous les hommes sont jaloux... jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête à tête avec un jeune homme; et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST.

Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE.

Écoutez... C'est, je crois, le colonel; je vais le guetter... courez vite rejoindre ces messieurs et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent? monsieur de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac.

TIENNETTE.

Gnac... c'est ça.

ERNEST.

Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dites-moi, y a-t-il ici un costumier?

TIENNETTE.

Comment donc, monsieur ! et un qui vient de Paris encore, un élève de Babin, dans la grand'rue à droite, un magasin de masques à côté de l'évêché, tout ce qu'il y a de plus nouveau : des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la Tête de mort. Votre servante, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ERNEST, seul.

Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, et de peur d'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra. (Écrivant au crayon sur un carnet qu'il tire de sa poche.) M. Théodore, M. Jules ; tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. — M. Futet, jaloux. — Madame Futet, vue en carriole dans les environs de Melun, avec un jeune homme ; c'est charmant. On vient !... Eh vite ! au magasin de masques.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, NINA.

LE COLONEL, achevant de donner des ordres.

Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes. Nous attendons le général d'un moment à l'autre ; et j'ai prévenu MM. les officiers de ne point quitter la caserne. Une revue ! quel bonheur !

AIR : Ça fait toujours plaisir.

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers,
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers!
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille, si M. de Roufignac arrivait, tu lui dirais qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures, mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA.

Mon père, je n'oserai jamais.

LE COLONEL.

Comment, tu n'oseras jamais? le fils d'un ancien ami! un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!

NINA.

Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que ça fait; vous ferez connaissance. Écoute-moi; j'ai là-dessus un système :

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Oui, sans amour je veux qu'on se marie;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arriva-t-il... Et tu l'éprouveras ainsi.

NINA.

Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL.

Allons, tu as des préventions contre lui. Parle franchement : il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges ! Voilà comme vous êtes, vous autres gens de Paris.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Les Deux Chasseurs.)

Ton erreur est excusable :
A Paris tous les amants
Sont plus vifs et plus galants,
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père.
Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend, au contraire,
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris.

LE COLONEL.

Chimères que tout cela! Tu sais d'ailleurs que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis... Allons, rentre.

NINA.

Non, mon père, je veux vous reconduire et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

AIR : Ah ! quel plaisir !

Dépêchons-nous,
J'entends l'heure qui m'appelle;
Dépêchons-nous
On m'attend au rendez-vous.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous, etc.

(Ils sortent. — Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.)

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE.

Vivat ! le voilà enfin parti.

LÉON.

Et nous sommes maîtres du champ de bataille.

(On entend du bruit dans le fond.)

JULES.

Quel est ce bruit ? Eh ! vois donc quel original !

(On entend crier en dehors.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ERNEST, habillé grotesquement et parlant à la cantonade *.

ERNEST.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu. Je vous demande la maison de M. de Verseuil, oui, du colonel de Verseuil ; il n'y a pas de quoi me rire au nez.

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac ; elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.

THÉODORE.

M. de Verseuil!... Serait-ce notre homme?

JULES.

Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (Se tournant et parlant vers le fond.) Oui, messieurs, qu'est ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers!

ERNEST.

A la bonne heure, voilà un honnête homme! (Allant à la porte du fond, et s'adressant, comme Jules, à ceux du dehors.) Qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

JULES, même jeu.

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST, même jeu.

C'est vrai. Est-ce que j'ai quelque chose en soi de ridicule?

JULES, même jeu.

Le premier qui se moquera de lui aura affaire à moi.

ERNEST, même jeu.

Le premier qui se moquera de moi aura affaire à lui. (Il revient sur le devant du théâtre, et s'adressant aux officiers.) Avez-vous vu? parce que je leur dis que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise.

TOUS, l'entourant.

Comment! vous venez de Limoges?

ERNEST.

AIR : Ma bouteille et ma brune

Oui, vraiment, j'en arrive,
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive
Me guidait en chemin.
Je dois êtr' marié demain.

THÉODORE.

Quoi! vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi ! vous êtes mon cousin ?
Ah ! pour moi quel heureux destin !

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin !
Bravo ! c'est notre cousin !

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin !
Youp, youp, quel heureux destin !

Mais voyez donc comme ça se rencontre !

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah! ah!

JULES.

Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST.

Oh! oh!

JULES.

Ah! ah! oh! oh! Le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, riant comme d'inspiration.

Eh ! eh ! eh !

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient. Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE.

Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST.

Oh! mais il faut des farces.

JULES.

Oh! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST.

Oh! Limoges n'est peuplé que de farceurs; les enfants, même hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

JULES.

Je suis sûr que monsieur est un des plus malins.

ERNEST.

Ah! ah! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais il faut se faire des niches, des attrapes. Il n'y a pas de plaisir sans cela.

JULES, THÉODORE et LÉON.

Eh bien! l'on vous en fera, l'on vous en fera.

ERNEST.

Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait, et ne jamais se fâcher. Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri...

THÉODORE, à part.

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même, pour que cela finit plus gaîment, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES.

Très-bien vu!

THÉODORE.

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pàs ?

JULES.

Va donc pour le grand repas. Mais tremblez, messieurs : avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais. Moi, d'abord, je parie pour lui.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; FUTET.

FUTET.

Eh bien ! qu'est-ce ? Déjeune-t-on aujourd'hui ?

JULES, *bas à Futet.*

C'est notre homme.

FUTET.

Oh! alors, nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (*A part, en faisant un geste de surprise.*) O ciel ! en croirai-je mes yeux ? Quelle heureuse rencontre ! N'est-ce point là M. de Roufignac ?

ERNEST.

Comment ! monsieur ?

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Roufignac ?

ERNEST.

Mais, monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté ?

ERNEST.

Aux Innocents.

FUTET.

Aux Innocents... c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard. Nous étions là une vingtaine de lurons...

ERNEST, cherchant à se rappeler.

Attendez donc. . Ah! oui, oui.

FUTET.

Vous me connaissez, n'est-ce pas? Embrassons-nous, je vous prie. (Ils s'embrassent. — Bas.) Hein! est-il d'une bonne pâte! (A Ernest.) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appelez-vous donc?

ERNEST.

Ah! *la Redoute*... Hein! le beau bal.

FUTET.

Je n'en manquais pas un. C'était une foule. Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes?

ERNEST.

Ah! dame, on en avait souvent, ne fût-ce que pour retenir ses places.

FUTET.

Oui; mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment! un soufflet? Qui est-ce qui vous a donc dit?...

FUTET.

Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en? Vous voyez que je suis bien instruit. (Bas.) Est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai.

THÉODORE.

Comment! monsieur, vous avez reçu un soufflet?

ERNEST.

Sans doute. Ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (A Futet.) Mais d'où savez-vous ?...

FUTET.

Parbleu ! je dois bien le savoir, c'est moi ..

ERNEST.

C'est vous ?...

FUTET.

Qui vous l'ai donné.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ERNEST.

Comment ! c'était vous ? Est-ce heureux de se retrouver ainsi. Eh bien ! imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur !

FUTET.

Je crois bien.

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu ; et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, mettant son chapeau, et d'un air patelin.

Si ! parce que je suis alors obligé de vous en demander satisfaction ; et comme ces messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment ! comment !

ERNEST, à Théodore.

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES.

Ah ! ah ! nous allons rire.

FUTET.

Oui, nous allons bien nous amuser : c'est singulier comme je m'amuse !

THÉODORE.

Ah çà ! vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac?

ERNEST.

Ah ! mon Dieu ! non ; mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Limoges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien !

FUTET.

Ah ! mon Dieu !...

ERNEST.

AIR : Ma commère, quand je danse.

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret ;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et je suis ferme du jarret...
C'est que mon maître en détachait !
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal? pas si bête !

FUTET, *cherchant à se sauver.*

Un moment ; je suis bien votre serviteur.

THÉODORE, JULES et LÉON, *le retenant.*

Restez donc.

ERNEST, *aux officiers.*

Ah ! messieurs, examinez ce coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte.

THÉODORE.

Je parie pour...

FUTET.

Je ne parie pas.

JULES.

Je parie contre. (Bas à Futet.) Allez, allez toujours. La plaisanterie est divine : c'est délicieux!

FUTET.

N'est-ce pas? n'est-ce pas?... (Bas aux jeunes gens.) Diable! comme il y va! Je voudrais bien vous y voir, vous autres. C'est qu'un butor comme cela est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, à Futet.

Allons, en garde. Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, monsieur?

FUTET.

Pourquoi donc, monsieur?

ERNEST.

C'est pour l'oreille.

FUTET.

Comment! pour l'oreille? Non, monsieur, je ne le baiserai pas. (Ernest va à lui, et baisse le collet de son habit.) Eh mais! dites donc, monsieur, voulez-vous me laisser? Eh mais! c'est qu'à la fin... voyez-vous... Eh mais!...

ERNEST.

Vous ne voulez pas le baisser? eh bien! je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET.

Monsieur, monsieur! réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST.

Comment! une meilleure occasion? Où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres?

FUTET.

Écoutez : le soufflet était de mon invention; je vous l'avais donné, je vous l'ôte : votre honneur est intact. Ainsi, rengaînez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement. Ah! ah! est-il bête!

ERNEST.

Comment ! c'était donc pour rire?

FUTET.

Eh ! sans doute.

ERNEST.

Pour vous moquer de moi ?

FUTET.

Oui, oui.

ERNEST, remettant son chapeau.

Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main !

FUTET, aux officiers.

Ah çà, quel enragé ! Mais, est-il bête ! est-il bête ! je vous le demande ! (A Ernest.) Je vous déclare, monsieur, que dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre, et je ne me battrai pas un mardi gras; demain, si le cœur vous en dit. (Bas, à Théodore.) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE.

Comment ! vous voulez?...

FUTET.

C'est une affaire qui devient la mienne. Justement, voici ma femme.

ERNEST.

Sa femme !

FUTET.

Soyez à vos rôles. Ça va commencer.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; Mme FUTET.

Mme FUTET.

AIR : Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle ?
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?

Ah ! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu ?
Oui, notre sexe est perdu,
Tant qu'existeront les hommes.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

FUTET.

Hein ! joue-t-elle son rôle !

Mme FUTET.

Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un M. de Roufignac ?

THÉODORE, montrant Ernest.

Le voici lui-même.

Mme FUTET.

Ah, Dieu ! c'est bien lui ! c'est trop lui !... Soutenez moi je vous prie.

ERNEST.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

Mme FUTET, se relevant.

Ce que j'ai ? perfide ! Tu ne me connais pas ? après la promesse de mariage que tu m'as faite !

AIR : Jeune fille et jeune garçon. (*Les Deux Ermites.*)

C'est ta coupable trahison
Qui seule égara ma faiblesse ;
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu la raison ;
J'ai perdu, quelle école !
Le sort qui m'était dû :
J'ai perdu la vertu !...

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE.

Comment, monsieur ! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET, bas à sa femme.

C'est bien, c'est bien. (Haut.) Le fait est que si vous avez déjà...

Mme FUTET.

Parle, perfide ; oserais-tu le nier ? et mon souvenir est-il banni de ta mémoire, après toutes les bontés que j'ai eues pour toi ?

ERNEST.

En effet... Serait-ce possible ? Eh oui ! je crois reconnaître...

FUTET, à part.

Il reconnait ma femme ! C'est charmant ! Est-il bête ! est-il bête !

ERNEST.

C'est vrai ; madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais. Mais je vous ai si peu vue ! Cette carriole était si obscure ; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites.

TOUS.

Comment ! comment ?

ERNEST.

J'aime mieux tout vous raconter; (A Futet.) et c'est vous que je prends pour juge. Il y a environ six mois...

Mme FUTET.

Monsieur...

ERNEST.

Oui, oui, madame, il y a six mois; j'allais à Melun...

FUTET.

A Melun !...

ERNEST.

Je me trouvai tête à tête, dans une petite carriole, avec une femme charmante, dont je ne pouvais pas distinguer les traits.

FUTET.

Une carriole !

ERNEST.

Je reconnais maintenant que c'est madame.

FUTET.

C'est madame ?

ERNEST.

Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut. Mais je vous demande si c'est ma faute. En carriole le sentiment va si vite.

FUTET, à sa femme.

Morbleu ! madame...

ERNEST.

Mais je n'ai rien promis; dites-le vous-même ?

FUTET, à sa femme.

Eh bien ! avais-je tort d'être jaloux ? (A Ernest.) Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi.

ERNEST.

Oh ! moi, je n'ai pas de rancune.

FUTET.

Je vous dis, monsieur, que ça ne peut pas se terminer ainsi; et nous verrons...

ERNEST, à part.

Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure? (Haut.) Eh bien! soit. En garde!

FUTET.

Il ne s'agit pas de cela. Apprenez que madame est mariée, qu'elle a un mari respectable.

ERNEST.

C'est bien agréable pour lui!

Mme FUTET, à Ernest.

Mais, monsieur... (A son mari.) Mais, mon ami...

FUTET.

Fi, madame!...

JULES, à Ernest.

Cela n'empêche pas, monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé : il n'épousera pas mademoiselle Nina. Nous allons répandre partout son aventure.

THÉODORE.

Oui, je vais la raconter à tout le monde; et voici ma cousine elle-même, à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; NINA.

THÉODORE.

Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait, et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA.

Je sais tout ; j'avais vu madame avant vous.

FUTET.

Oui ; mais vous ne savez pas...

NINA, bas à Futet.

C'est très-bien ; tout va à merveille.

FUTET.

Mais non, au contraire. Maudit Limousin, va !...

NINA, à Ernest.

J'espère, monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main ?

FUTET.

C'est ça ; renvoyez-moi le provincial.

ERNEST.

Ah ! ah ! qu'est-ce que ça fait ? On a une inclination, et on se marie ; ça n'y fait rien. Vous le savez bien, puisque vous m'épousez ?

NINA.

Comment ! monsieur ?...

ERNEST.

Eh, mon Dieu ! je sais tout... Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué un monsieur Théodore, un fort joli garçon que je ne connais pas : fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE.

Monsieur...

NINA.

Eh ! qui a pu vous dire que je l'aimais ?

ERNEST.

On n'a point dit ça : c'est bien lui qui vous fait la cour ; mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, furieux.

Eh bien ! je m'en suis toujours douté.

ERNEST.

Pardi ! c'est connu; tout le monde vous le dira.

NINA.

Quelle indignité !

JULES, bas à Théodore.

Je te jure, mon ami...

THÉODORE.

C'en est assez, monsieur, et vous ne jouirez pas plus longtemps de votre triomphe.

JULES.

Écoute donc, comme il te plaira.

Mme FUTET.

Mais, messieurs, de grâce...

FUTET, vivement.

Taisez-vous, madame !

AIR : Cœur infidèle. (*Blaise et Babet.*)

THÉODORE, à Nina.

Cœur trop léger !

FUTET, à madame Futet.

Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage?

THÉODORE et FUTET.

Cœur volage !
Ne me parle pas davantage.

THÉODORE, à Jules.

A demain!

FUTET, à sa femme.

Il n'est point d'excuse...

JULES, à Théodore.

A demain, soit; je vous attends.

FUTET, à part.

Ce Limousin, dont je m'amuse,
S'amuserait à mes dépens !

Ensemble.

THÉODORE et FUTET.

Cœur volage!
Ne me parle pas davantage

TOUS LES OFFICIERS.

Dans le fond du cœur je partage
Un tel affront, un tel outrage.

Mme FUTET et NINA.

Je n'entends rien à leur langage;
Cessons un pareil badinage.
Monsieur, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

(Ils sortent tous, excepté Nina et Ernest.)

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA, à part.

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela. Oh ! je m'en vengerai; et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST, à part.

Ma future est vraiment fort jolie et a l'air de m'aimer beaucoup !

NINA.

Eh bien, monsieur ! vous êtes content? Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST.

Ah dame ! ils ont l'air fâché ; mais pourquoi cela? Moi, je n'en sais rien.

NINA.

Comment! vous n'en savez rien, quand vous allez justement leur dire?... (A part.) Au fait, il a si peu d'intelligence, qu'il ne se doute pas même... (Haut.) Dites-moi, monsieur de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah! voyez-vous!

NINA.

Répondez-moi donc!

ERNEST.

Pardon, mademoiselle, c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA.

Écoutez : (Le faisant reculer.) je suis bonne, je suis naturellement douce; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?

ERNEST.

Oui, je le sais : c'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant. Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit; tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage : eh bien! du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi : il m'a semblé qu'un nouveau jour m'éclairait... de nouvelles idées se présentaient à mon imagination... et, sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA.

Quel langage!

ERNEST.

Et qu'a-t-il donc de si étonnant? De tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges? Douteriez-vous de ses miracles? Et qui, plus que vous cependant, serait capable d'y faire croire?

AIR du vaudeville du Piége.

Ah ! d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même :
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres ;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA.

Serait-ce une plaisanterie !

ERNEST.

Qui, moi ! plaisanter sur un pareil sujet ? J'en suis incapable... et vous aussi, je le parierais. Et si notre mariage vous avait déplu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti ; que, loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père ; que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse. N'est-il pas vrai ?

NINA.

Monsieur...

ERNEST.

Jugez donc de ce qui aurait pu arriver, si, en voyant un jeune homme, simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter ; si ce malheureux vous aimait réellement, si, à votre vue, il n'avait pu se défendre d'un sentiment fatal ; si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau !

NINA.

Grand Dieu !

ERNEST.

Rassurez-vous; il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposiez-vous pas en vous livrant ainsi? car enfin vous ne savez pas qui il est; vous ignorez son secret, et il possède le vôtre. Et s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale!

NINA.

Ah! monsieur...

ERNEST.

Mais, heureusement, tout dépend de vous. Ma discrétion se règlera sur la vôtre. Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu : ma vengeance se bornera là. Surtout, pas le mot à ces messieurs; je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux : restez neutre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA.

Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; TIENNETTE.

TIENNETTE, les apercevant.

Ah, comment! c'est vous, monsieur? A la bonne heure! vous voilà bien déguisé. Vous avez bien trouvé le magasin. Mais ce n'est plus cela : il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, à Tiennette.

Comment! est-ce que tu connais monsieur?

TIENNETTE.

Sans doute; mais ne craignez rien : il est aussi du secret. Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville; ils s'habillent de ce côté : allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que ça allait mal : tous ces messieurs étaient brouillés, mais M. Futet les a raccommodés, et les a réunis tous contre l'ennemi commun. C'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur !...

ERNEST, se mettant à une table et écrivant; à part.

Ah, diable ! (Haut.) Attends, je vais le seconder.

NINA.

Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois ! et comment il se fait !...

ERNEST.

Oh ! vous en verrez bien d'autres.

TIENNETTE.

Oh! oui, vous en verrez bien d'autres.

ERNEST, à Tiennette.

Tiens, cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA.

Mais, monsieur...

ERNEST.

Vous m'avez promis de rester neutre. (A Tiennette.) Le colonel est au château; il faut trouver, à l'instant, quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE.

Nous avons Jacques, le postillon.

ERNEST.

C'est bon. Passe à la poste.

TIENNETTE.

Oh ! ce n'est pas là qu'on le trouvera ! c'est au cabaret du coin, ou chez l'orangère en face. Oh ! ça ne sera pas long. A propos, le prétendu est-il venu ici ? l'avez-vous vu ? est-il bien drôle ?

ERNEST.

Oui, oui ; mais dépêche-toi.

TIENNETTE, courant.

Votre servante, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA.

Que dit-elle ? le prétendu est-il venu ? Est-ce que vous n'êtes pas monsieur de Roufignac ? Au nom du ciel ! qui êtes-vous, décidément ?

ERNEST.

Le plus dévoué de vos serviteurs. Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces messieurs.

NINA.

Ah ! je vous le promets.

ERNEST, lui présentant la main.

Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement ?

NINA.

Vous vous méfiez de moi ?

ERNEST.

Non ; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre.

(Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.)

SCÈNE XVI.

ERNEST, seul.

Bon ! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups ; heureusement mes renforts vont arriver. N'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, en robe de médecin.

FUTET, arrêtant Ernest.

Non pas ; halte-là ! (Bas.) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami !

ERNEST, se dégageant et voulant s'échapper.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

DROLICHON, l'arrêtant de l'autre côté.

Vous n'irez pas plus loin.

FUTET.

D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous.

DROLICHON.

Vous nous êtes recommandé.

FUTET.

Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

DROLICHON.

Radicalement guéri.

ERNEST, à part.

Ah ! j'y suis. Les médecins... C'est ça, la scène obligée. Sans doute les apothicaires ne sont pas loin. Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

DROLICHON.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

ERNEST, de même.

Je crois déjà les entendre, et je vois d'ici l'arme fatale ! Morbleu !

DROLICHON.

Cet homme n'est pas bien.

ERNEST.

Non, c'est vrai. (A part.) Quelle idée ! (Haut.) Ça commence même à m'inquiéter, et je ne serai pas fâché de vous consulter ; car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (Faisant la grimace.) Aïe !... Mais ils disent comme ça que le neuvième... Aïe !

FUTET.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ?

ERNEST, faisant la grimace.

Maudit animal !

DROLICHON.

Comment ?

ERNEST.

Non, ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière.

FUTET et DROLICHON.

Un chien !

ERNEST.

Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé. Ah bien ! oui, pas si bête !

FUTET, reculant.

Enragé !

ERNEST, le retenant.

Vous sentez bien que ça n'est pas vrai ; mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution.

FUTET et DROLICHON.

Ah, mon Dieu !

ERNEST, les retenant.

Oh ! vous ne me quitterez pas ; et je veux que vous me voyiez, parce que depuis quelque temps j'éprouve, de moments à autres, certaines émotions ; mes yeux s'enflamment, mes nerfs se contractent. Eh bien ! qu'est-ce que je sens donc? (Il fait plusieurs contorsions.) Je crois que cela me prend.

FUTET.

Grand Dieu !

DROLICHON.

Nous sommes perdus !

(Ernest marche d'un air furieux.)

FUTET, appelant.

Au secours ! à moi, messieurs ! il est enragé.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; THÉODORE, JULES, LÉON, en médecins, et TOUS LES AUTRES JEUNES GENS en apothicaires, entrant aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant.

Eh bien ! messieurs, sommes-nous prêts ? Le général va bientôt arriver, et je... (Apercevant les officiers déguisés.) Corbleu ! que veut dire cette plaisanterie ?

TOUS.

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

Colonel, vous l'avez vu ?
Au devoir nous allions nous rendre ;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère
Et ces armes-là ? Corbleu !
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu ?

TOUS.

Colonel, vous l'avez vu ? etc.

FUTET.

Oui, colonel, quand vous saurez que monsieur est enragé...

LE COLONEL.

A l'autre !...

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; TIENNETTE.

TIENNETTE, accourant sans voir le colonel.

Monsieur, les voilà ! les voilà !

FUTET.

Qui donc ?

TIENNETTE.

Eh bien ! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers ! que sais-je ? Tout ce que ce monsieur qui est si farce a commandé pour le repas que ces messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment ! le repas ?

TIENNETTE, à Ernest.

Jacques a remis à monsieur le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

LE COLONEL, à part.

Ma lettre !... serait-ce celle ?...

TIENNETTE.

Ah, mon Dieu ! le voilà !

LE COLONEL.

Ah çà! m'expliquera-t-on ce que signifie tout ceci ? Qui diable êtes-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtissiers, des traiteurs; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas ; et qui enfin, rendez muet et tranquille un régiment de démons, que j'ai l'honneur de commander ?

ERNEST.

Mon colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir; dans ce moment-ci, ces messieurs s'amusaient à mes dépens.

LE COLONEL.

Eh bien ! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST.

Demandez plutôt à mademoiselle, (Voyant Nina qui arrive.) qui, mieux que personne, vous dira qui je suis.

NINA.

Qui, moi? je craindrais trop de me tromper. C'est Tiennette qui seule vous connaît.

TIENNETTE.

Point du tout. C'est un jeune homme de Paris : c'est un ami de ces messieurs.

FUTET.

A d'autres : c'est le diable !

ERNEST.

Pas tout à fait, et puisqu'il faut vous le dire...

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier.)

Mon père et vous d'un heureux mariage
Aviez conçu l'espoir flatteur ;
Mais j'aurai fait un long voyage
(Montrant Théodore et Nina.)
Pour assister à leur bonheur.
Oui, j'aime mieux, en homme sage,
De ces messieurs pour éviter les traits,
Les divertir avant le mariage,
Que de les amuser après.

LE COLONEL, aux officiers.

Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST.

Est bien permise, colonel ; je suis militaire comme ces messieurs, à ce titre, s'ils veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper... la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur, monsieur Futet d'avoir un peu alarmé sa jalousie... vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps, que le dîner de ces messieurs va remplacer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET.

Comment ! La carriole de Melun ?...

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON.

Et le petit chien, pas plus haut que cela?...

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh! quoi, ma femme?...

Mme FUTET.

Pouvais-tu douter de moi! (A part, regardant Ernest.) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST.

Ah! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries originales pour les jours gras, et si ces messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS.

Monsieur...

ERNEST.

S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons ensemble quelques bons tours pour passer gaîment le carnaval.

VAUDEVILLE.

AIR : Que Pantin serait content. (*Un Dîner à Pantin.*)

ERNEST.

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire;
Célébrons le carnaval;
Des plaisirs c'est le signal.

Mme FUTET.

AIR : Un soir que, sous son ombrage.

Pauvres humains dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas! de tours :
La fortune, la folie,
Et plus encor les amours!
En vain, d'avance, on se vante

De ne plus être trompé ;
  Qu'un minois se présente,
  Encore un d'attrapé !

Célébrons le carnaval, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles,
Bientôt l'hymen nous les rend,
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce
D'un succès anticipé,
  Peut dire à chaque noce :
  Encore un d'attrapé !

Célébrons le carnaval, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille,
L's amants n' songeaient pas à moi ;
J' devins un peu plus gentille ;
L'un d'eux me lorgna, je croi.
Maintenant rien ne m'échappe,
D' moi plus d'un est occupé,
  A chaque grâc' qu' j'attrape,
  Encore un d'attrapé !

Célébrons le carnaval, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter ?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends tous sans compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
  Chaque soir je m'écrie :
  Encore un d'attrapé !

Célébrons le carnaval, etc.

FUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on discute,

Pour échauffer je suis là.
Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha;
Mais voyez le bon apôtre,
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre.
(Se frottant les mains.)
Encore un d'attrapé!

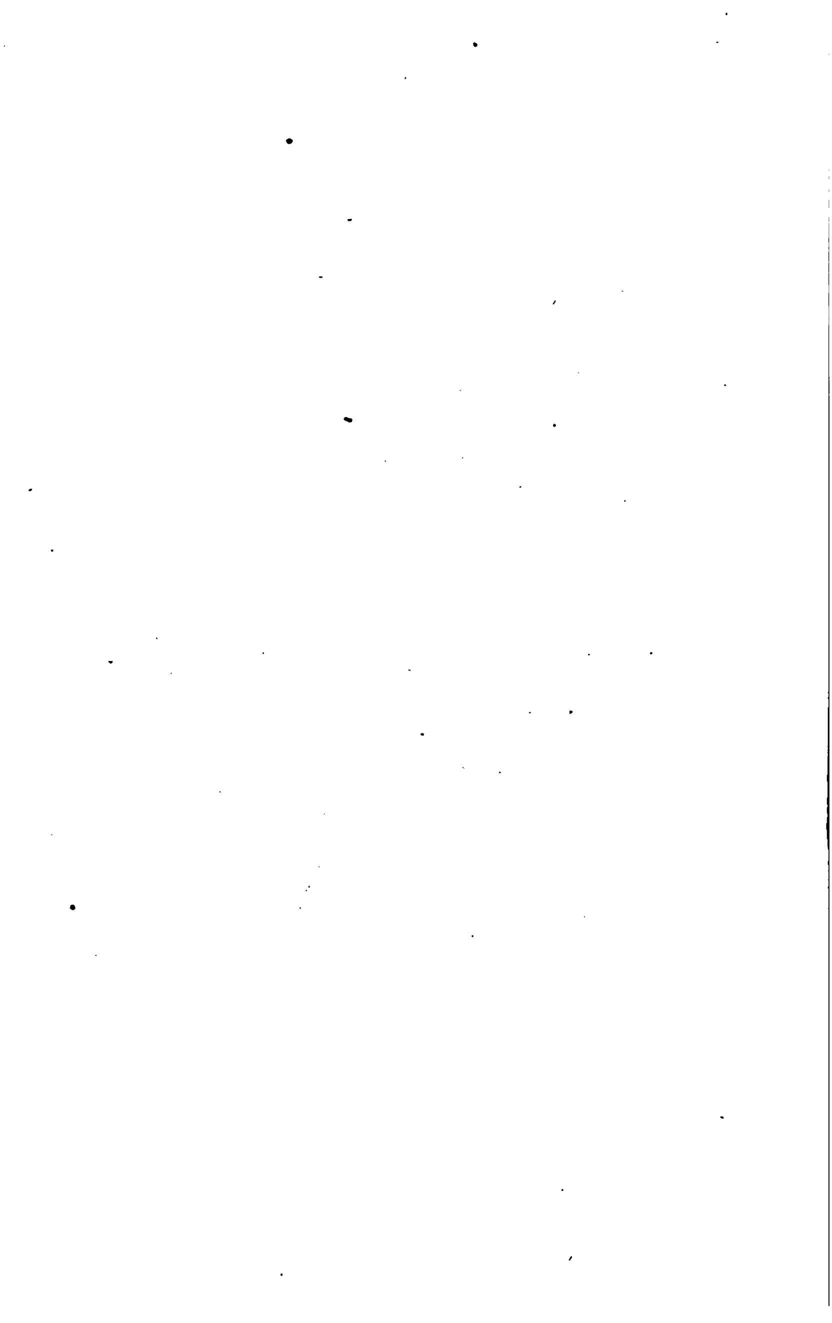
Célébrons le carnaval, etc.

NINA, au public.

A la critique on échappe
Dans ces jours où tout est bien.
Si la pièce est une attrape,
Silence! n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, d'être attrapé,
Et qu'à chacun l'on dise :
Encore un d'attrapé!

Célébrons le carnaval, etc.





LE SOLLICITEUR

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET VARNER.

Théatre des Variétés. — 7 Avril 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. LESPÉRANCE, solliciteur	MM. POTIER.
ARMAND, surnuméraire	LÉONARD.
GEORGES, garçon de bureau.	ODRY.
ZURICH, suisse	FLEURY.
SORBET, limonadier	LEGRAND.
CRIARDET, huissier.	ARNAL.
Mme DE VERSAC, jeune solliciteuse	Mmes ALDEGONDE.
Mme DURAND, vieille solliciteuse.	BAROYER.

Dans le vestibule d'un Ministère.



LE SOLLICITEUR

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES

Le vestibule d'un ministère. — A gauche du spectateur, une grande porte vitrée qui est censée donner sur la cour, au-dessus de laquelle est écrit : *Fermez la porte S. V. P.* Une table à droite, un poêle à gauche : un plan, au-dessus de la porte vitrée, A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et faisant face au spectateur, un vaste escalier, qui est celui du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, devant une petite table, près le bureau N° 1 ; CRIARDET, en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond ; ARMAND, Mme DE VERSAC, sortant du bureau à droite.

Mme DE VERSAC.

Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND.

Je n'en doute point, ma jolie cousine ; mais, pourtant, je vous prie de n'en rien faire.

Mme DE VERSAC.

Eh ! pourquoi donc ? Quand on ne demande pas pour soi,

on est bien hardi. L'entrée de votre ministère m'avait d'abord effrayée ; ces grandes portes, ce concierge, ces factionnaires... *Où va madame ? Que demande madame ?* Votre suisse a un air rébarbatif ! mais vos chefs de bureau, c'est bien différent ! Quel air gracieux ! quel ton prévenant ! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé ! c'est charmant de solliciter ! je ne m'étonne plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND.

Et voilà justement ce qui me désespère.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi ;
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter.

Mme DE VERSAC.

Entendons-nous, cependant : c'est fort bien d'avoir du mérite, mais encore faut-il que le mérite parle.

AIR : Le premier pas se fait sans qu'on y pense. (*Le Petit Courrier.*)

Il faut parler :
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler.
Des protecteurs la mémoire est rebelle,
Et près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué ? que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille ? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux ?

ARMAND.

Quoi ! vous voulez que j'aille demander moi-même ?

Mme DE VERSAC.

Non, certes; mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre?

ARMAND.

Je répondrai que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

Mme DE VERSAC.

Que voulez-vous dire?

ARMAND.

AIR du vaudeville d'Agnès Sorel.

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur!
Vous la connaissez; mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la réussite,
Tout espoir est pour moi perdu;
Depuis un an, hélas! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

Mme DE VERSAC.

Comment! vous sollicitez quelque chose de moi? Eh mais! il fallait donc parler... Je suis comme le ministre : je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND.

Pouvez-vous blâmer mon silence? Vous êtes riche!... Moi, sans état dans le monde, sans place...

Mme DE VERSAC.

Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre; et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose, assez essentielle : c'est votre pétition, que j'ai laissée sur ma toilette. Vous aviez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas une trop bonne tête. Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND.

Vous avez le laissez-passer pour rentrer ?

Mme DE VERSAC.

Oh ! j'ai tout ce qu'il faut.

AIR : Bonsoir, noble dame. (*Le Comte Ory.*)

Prenez confiance ;
Moi, j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira.

ARMAND.

Sans peine on défie
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

Ensemble.

Mme DE VERSAC.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

(Armand reconduit madame de Versac.)

SCÈNE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES.

Pardon, monsieur, est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer ?

ARMAND.

Non ; elle avait oublié quelques papiers importants.

GEORGES.

Ah bien ! elle est bien bonne ; ce n'était pas la peine.

Tiens, des papiers avec ces yeux-là !... ça vaut un laissez-passer.

ARMAND.

Ah ! tu crois ?

GEORGES.

Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même : tenez, ce grand monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance ; malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer ; je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND.

Il est de bonne heure; neuf heures, je crois.

GEORGES.

Et vous voilà déjà au bureau ? c'est superbe ! Été comme hiver, je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais, dame ! vous êtes surnuméraire ; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi... c'est trop juste...

ARMAND.

Allons, Georges, taisez-vous. D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire ?

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Sous ce titre sans importance,
On est souvent très-important ;
On y gagne de l'influence,
Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont, d'ordinaire,
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut ;

(A part.)

Mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND.

D'ailleurs, ça viendra; de la patience.

GEORGES.

De la patience; ça n'est pas cela qui vous manque. A propos, nous aurons tous ces messieurs aujourd'hui, car c'est le jour de paiement.

ARMAND.

Qu'est-ce que ça me fait ?

GEORGES.

C'est vrai; je n'y pensais pas : le paiement, ça ne vous touche pas, ce sont ces messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND.

Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage. Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici.

GEORGES.

Oui, monsieur.

(Armand sort.)

SCÈNE III.

GEORGES, seul.

Ces pauvres surnuméraires! Ça viendra, ça viendra! Croyez cela, et buvez de l'eau : c'est le plus clair de leur déjeuner... Ça me fait penser au sien que j'ai oublié de lui porter : le petit pain et la carafe d'eau!... A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire : je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Hormis qu'on travaille pour deux
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l' plus heureux

Qu'on puisse avoir dans l' ministère.
En fait de places, ici-bas,
J' vois chacun trembler pour la sienne;
Et, du moins, quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là ? Déjà des solliciteurs ! Ça commence bièn ; la journée sera bonne.

SCÈNE IV.

GEORGES, Mme DURAND, entrant par la gauche.

Mme DURAND, parlant au suisse.

Oui, monsieur, voilà mon laissez-passer. (A Georges.) Monsieur, la première division, bureau n° 1 ?

GEORGES.

Il n'y a encore personne.

Mme DURAND.

Oui, monsieur ; mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine.

GEORGES.

Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

Mme DURAND.

Eh bien ! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES.

Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un ? Je vous dis un surnuméraire... Vous arrivez de trop bonne heure.

Mme DURAND.

Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai alors la permission d'attendre et de me chauffer au poêle ?

(Elle prend la chaise du garçon.)

GEORGES, à part.

Eh bien! c'est sans gêne.

Mme DURAND.

Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis longtemps, et que j'aurais déjà sans mon mari.

GEORGES.

Est-ce qu'il ne voudrait pas ?

Mme DURAND.

Eh, bon Dieu ! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à présent, le pauvre cher homme; mais il n'a jamais su faire les choses à propos. Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir.

GEORGES.

C'est bien malheureux !

Mme DURAND.

Oui, sans doute, car sans cela j'avais l'entrepôt de Saint-Malo : on prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place. Dieu sait, pourtant, comme le défunt s'entendait à remplir une place ! Mais comment trouver un mari ? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer ?...

GEORGES.

Eh, mon Dieu! attendez; je vois d'ici votre homme; c'est même un concurrent, et un concurrent redoutable : M. Lespérance, le plus rude solliciteur.

Mme DURAND.

Et vous croyez qu'il voudrait ?...

GEORGES.

Lui ? pour obtenir une place, il est capable de tout. Vous ne le connaissez pas.

AIR : Je me suis marié.

C'est le roi des furets ;
Il guette, il rôde, il trotte :

Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Et du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir
Avec son habit noir.

Chef de bureau, préfet,
Commis, il vous menace;
Craignez d'entrer en place
Vous aurez son billet
Avec votre brevet,
Car c'est d'après *la Gazette*
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après *le Moniteur*.

En mai comme en janvier,
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange :
Il est, sur l'escalier,
Ferme comme un pilier.
Et l'huissier du ministère,
S'il faisait l'inventaire,
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instants
On le voit aux finances;
Il est aux audiences,
Et trouve encor du temps
Pour nos représentants.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue
Le tout, pour parvenir
A ne rien obtenir.

Mme DURAND.

Il pourrait finir par arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler... Que

d'obligations je vous aurai... (Fouillant dans son sac.) Mon Dieu! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition... Mais je crois entendre sonner dix heures. Je puis entrer, je crois?

GEORGES.

Oh! sans difficulté; mais une autre fois ayez plus de mémoire... et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures. C'est qu'en venant si tôt, on se presse, et on oublie toujours quelque chose. (A part.) Attrape ça. (Madame Durand entre dans le bureau à droite.) Et moi, n'oublions pas le déjeuner de M. Armand.

(Il entre également à droite, avec un petit pain et une carafe d'eau.)

SCÈNE V.

LESPÉRANCE; bas noirs, habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête; il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.

Personne. Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre; et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro. On appelle n° 1, n° 2, n° 3... moi qui ai justement le 399!... et dès que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient tous à crier : *à la queue! à la queue!...* et puis les bourrades, vlan! vlan; encore si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas : parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en pure perte... je les laisse là; je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même. « Monsieur! monsieur! les chiens n'entrent pas. » Je ne prends pas ça pour moi; je continue mon chemin. « Monsieur, votre chien! » Je ne fais pas semblant de le connaître; je vas toujours comme

s'il n'était pas de ma compagnie; et, pendant que le suisse, en baissant sa hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui... et me voilà. Et il y a des musards qui vous disent : « Mais comment donc faites-vous? on vous trouve partout. » L'audace! je ne connais que l'audace, moi... Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

SCÈNE VI.

LESPÉRANCE, ZURICH, en suisse, avec le baudrier et la hallebarde.

ZURICH.

Où il être donc ste petite monsir?

LESPÉRANCE.

Ah, diable!

ZURICH.

Comment havre-fous fait pour entrir, toi?

LESPÉRANCE.

Pardi, par la porte.

ZURICH.

Tairteff! toi n'entrir pas.

LESPÉRANCE.

Vous voyez bien que si, puisque me voilà.

ZURICH.

Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage?

LESPÉRANCE.

Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté? Vous voyez bien qu'il me serait inutile, ainsi n'en parlons plus.

ZURICH.

J'entendire point, et être ingorruptible.

(Tendant la main.)

LESPÉRANCE.

Mais encore...

ZURICH, tendant toujours la main.

A moins de afoir des motifs brébondérants.

LESPÉRANCE.

Mais quand je vous dis en bon français...

ZURICH.

Je entendire point le français.

LESPÉRANCE, à part.

Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse. J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérants; je le comprends mieux que lui; mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas. J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

Ensemble.

AIR du vaudeville de *Gilles en deuil.*

Allons, puisqu'il faut que je sorte;
Solliciteur intelligent,
Gagnons tout doucement la porte;
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, falloir que monsir sorte...
Je suis un souisse intelligent.
Allons, vite! gagnez la porte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un Suisse
Une querelle d'Allemand.

Ensemble.

Allons, puisqu'il faut que je sorte, etc.

ZURICH.

Allons, falloir que monsir sorte, etc.

(Lespérance sort.)

SCÈNE VII.

ZURICH, seul.

Il être ponne ste monsir de fouloir attraber moi, qui hafre été autrefois le loustic de la réchiment, et qui être toujours crantement fine pour le malice. Ce être pien crantement tommache que j'hafre la fue un beu passe; ce être gabable bour empêcher moi de faire mon jemin; n'imborte. Qui fa là?

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE, il ouvre vivement la porte et traverse le théâtre d'un air leste et dégagé ; il a sur les yeux des lunettes vertes ; il est sans chapeau et l'habit ouvert ; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras, et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.

ZURICH.

Qui fa là?

LESPÉRANCE, parlant avec la plume entre ses dents.

Je suis de la maison, je suis de la maison.

ZURICH.

C'est chuste, ce être un employé. Je retourne à mon boste.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE, seul.

C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable comme on en voit tant, se serait tenu pour battu. (Prenant son chapeau, qui est attaché sous la basque de son habit.) Mais aussi il faut savoir solliciter. (Articulant.) Il faut savoir solliciter... c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes : pour y excellèr, il faut avoir de certaines qualités personnelles ; ça ne se donne pas... Par exemple, une jambe taillée pour la course : voilà une jambe à succès. Mais me voilà enfin dans le camp des Grecs ; il faut songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions, jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Si j'essayais... Justement voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique.

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, sortant du bureau.

LESPÉRANCE.

Si je pouvais me le gagner par quelques familiarités !... (Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui et prend une prise dans sa tabatière.)

GEORGES, se retournant.

Eh ! c'est monsieur Lespérance !

LESPÉRANCE.

Moi-même, mon cher Georges. (Le regardant.) Hein ! quelle santé ils ont dans ces bureaux ! se porte-t-on comme ça !

GEORGES.

Parbleu ! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.

LESPÉRANCE.

Voyez ce brave Georges ! Je te dirai quelque chose tout à l'heure ; pour le moment j'ai une affaire indispensable, qui me force à entrer là-dedans.

GEORGES.

Non, ça ne se peut pas.

LESPÉRANCE.

Comment ! tu crois qu'il n'est pas possible ?...

GEORGES.

Non, à moins qu'un de ces messieurs ne vous fasse entrer : moi, je ne puis prendre sur moi... (Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de Saint-Malo.

LESPÉRANCE, vivement.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?... de Saint-Malo... celui que je sollicite ?

GEORGES.

Et même elle vous offre sa main.

LESPÉRANCE.

Ah bien ! par exemple, c'est dans ces moments-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.

GEORGES.

Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.

LESPÉRANCE.

Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...

GEORGES.

Je ne dis pas cela ; je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle vous aura..

LESPÉRANCE.

Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES.

Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt...

LESPÉRANCE.

Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari. Diable! ne confondons pas; rien d'obtenu, rien de fait. Dis-lui qu'elle sollicite toujours... si elle est nommée, on verra : mais en attendant, je vais tâcher de... Eh mais! voilà justement quelqu'un qui sort. C'est aujourd'hui jour de paiement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (Montrant Armand qui arrive.) Il fait sans doute partie des bureaux?

GEORGES.

Partie, jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE.

Ah! je devine... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaîté... Au fait, il n'est pas payé pour ça, c'est égal!

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, auquel Lespérance fait plusieurs salutations.

ARMAND, sans remarquer Lespérance.

Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu?

GEORGES.

Non, monsieur.

ARMAND.

Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible...

LESPÉRANCE, à part.

Qu'entends-je? il n'a pas déjeuné! C'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens : il faut prendre les gens par les sentiments ou par la faim; il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentiments. (Il

tousse pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.) Monsieur...

ARMAND, à part.

Quel est cet original? que me veut-il avec ses saluts?

LESPÉRANCE, saluant toujours.

Vous devinez sans doute ce qui m'amène; s'il vous restait la plus légère incertitude...

(Il salue de nouveau.)

ARMAND.

Vous saluez avec une grâce, une aisance...

LESPÉRANCE.

C'est la grande habitude : il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND.

Je devine que vous sollicitez.

LESPÉRANCE.

Vous l'avez dit; et je compte sur vous, aimable jeune homme : il faut que vous me donniez un coup de main ou un coup d'épaule. Préférez-vous me donner un coup d'épaule? ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND.

Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE.

C'est ce qui vous trompe : vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien; vous ne retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille; vous travaillez *gratis*, *pro Deo*, c'est encore mieux : mais on vous paie en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (A part.) Voilà pour les sentiments, nous verrons après. (Haut.) Parlez-moi des égards, de la bienveillance : cela tient lieu de tout.

ARMAND.

Les égards la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE.

C'est ce que je dis... (A part.) Oh! alors, il faut lâcher le déjeuner. (Haut.) Quand je dis que ça tient lieu de tout, c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime : moi qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant... et cependant si je n'avais pas déjeuné... Avez-vous déjeuné?

ARMAND, offensé.

Monsieur!...

LESPÉRANCE, affirmativement.

Vous n'avez pas déjeuné, vous chercheriez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, souriant.

Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE.

Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND.

Monsieur!...

LESPÉRANCE.

Une bavaroise au lait.

ARMAND.

Vous vous moquez.

LESPÉRANCE.

Je vois que vous êtes pour la côtelette; eh bien! va pour la côtelette et le carafon. (A part.) Ma foi! lâchons la côtelette!

ARMAND, avec dignité.

C'est assez plaisanter.

AIR : Époux imprudent, fils rebelle. (Monsieur Guillaume.)

En ces lieux je n'ai point d'empire;
Si jamais je dois en avoir,
En vain on voudrait me séduire :

Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire;
L'honneur, monsieur, jamais ne se paya :
Telle est ma loi.

(Il sort.)

LESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur. Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas!... Mais c'est égal, il faudra bien... Quelle est cette jeune dame?

SCÈNE XII.

LESPÉRANCE, Mme DE VERSAC.

LESPÉRANCE, à part.

Je suis sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée. Si je pouvais m'accrocher à elle. (Haut.) Oserais-je m'informer de ce que demande madame?

Mme DE VERSAC.

Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE.

Je vois que madame a un laissez-passer?

Mme DE VERSAC.

Oui, monsieur.

LESPÉRANCE, à part.

Si j'osais lui offrir mon bras : (Haut.) Une femme seule se trouve souvent embarrassée. Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers? tandis qu'avec un cavalier...

Mme DE VERSAC.

Je vous remercie ; je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE.

Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place... une réclamation, une pétition? Si je pouvais être utile à madame... J'ose dire que je suis assez connu...

Mme DE VERSAC, à part.

En vérité, voilà un monsieur bien obligeant. (Haut.) C'est une pétition que je dois donner à son Excellence; mais je dois lui être présentée par un chef de division; et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE.

Voulez-vous me permettre de voir son nom? (Prenant la pétition.) Oui, M. de Saint-Ernest; c'est bien là son bureau. (Gardant la pétition, et offrant son bras à madame de Versac.) Et quand vous voudrez, nous pourrons entrer.

Mme DE VERSAC.

Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE.

Je tiens à vous conduire moi-même.

Mme DE VERSAC.

Non, décidément, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille grâces.

LESPÉRANCE.

Mille... c'est beaucoup; mais quand on en possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande, ce qui fait que je vous en demanderai une. Vous refusez ma protection : eh bien! moi, je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

Mme DE VERSAC, à part.

Voilà qui est singulier! (Haut.) Certainement, monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE.

C'est-à-dire... indispensable, si l'on veut. Il y a beaucoup

de gens qui sollicitent sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; ARMAND.

ARMAND.

Eh quoi, madame, vous êtes là!... Moi qui, depuis une heure, vous attendais pour vous conduire!

LESPÉRANCE, à part.

Maudit surnuméraire! encore une tentative inutile; je n'arriverai point au ministre. Eh si! vraiment. Quelle idée!... Qu'est-ce que je risque?... Il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions.

(Il fouille rapidement dans sa poche de côté et tire une pétition qu'il présente à madame de Versac à la place de la sienne.)

AIR : Quand on sait aimer et plaire. (*Le Devin du village.*)

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

Mme DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon âme...

LESPÉRANCE.

Ah! je ne perds pas l'espoir;
Péut-être allez-vous, madame,
Me servir sans le vouloir.

Ensemble.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne.
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

Mme DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

LESPÉRANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

(Madame de Versac et Armand sortent.)

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE, seul.

Récapitulons un peu. Nous disons donc, une entre les mains de cette dame, deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du *Moniteur*, trois ou quatre qui me restent; il faut croire que, sur la quantité, il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre. Où est le mal de faire ses demandes par duplicata? Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (Il lit.) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela. Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt. Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, ça vaudrait encore mieux. (Il plie la pétition, et la remet dans sa poche de côté.) Allons, Lespérance, un dernier effort! Il faut réussir ou perdre ton nom,

CRIARDET, sur l'escalier.

Le déjeuner de M. le secrétaire général!

GEORGES, allant vers la porte vitrée.

M. Sorbet! le déjeuner de M. le secrétaire général!

LE SUISSE, en dehors.

Le décheuner de la secrétaire chénéral !

LESPÉRANCE.

Mon Dieu ! quel bruit ! voilà tout l'hôtel en rumeur. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

SCÈNE XV.

LESPÉRANCE, SORBET, une serviette sous le bras, et portant un grand plateau chargé d'un déjeuner.

SORBET, entrant.

Me voilà ! me voilà ! à peine aujourd'hui a-t-on le temps de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE, à part.

Diable ! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui ! Il peut m'être fort utile. C'est décidé, dorénavant j'y fais tous mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. (Haut.) Dites-moi, monsieur Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés ?

SORBET.

Dieu merci, ça n'est pas la faim qui leur manque ; et si ce n'étaient les crédits, ça irait bien. On s'en retire toujours, parce que les jours de paiement, aujourd'hui, par exemple, on est là des premiers. (Regardant par la porte vitrée.) Ah ! mon Dieu !

LESPÉRANCE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

SORBET.

Vous ne voyez pas, dans la cour... ce monsieur ?

AIR du vaudeville de Partie carrée.

C'est l'employé que toute la semaine

Dans son logis j'ai cherché vainement.
Pour me solder une quinzaine,
Il m'a remis au jour de son paîment.

LESPÉRANCE.

Je parierais qu'il vous redoute,
A grands pas je le vois marcher.
Qu'il est léger!

SORBET.

Ah! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Et s'il passe la porte, je suis perdu, parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE.

Eh bien! courez-y donc, courez vite. (Lui prenant le plateau et la serviette.) Laissez-moi cela.

SORBET.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, seul, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée.

Oh! il l'attrapera! il l'attrapera! (Regardant le plateau.) Eh mais! ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver. (Regardant autour de lui.) Personne. Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de monsieur le secrétaire général. (Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.) Je l'ai déjà dit : audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

(Il monte par l'escalier du fond; Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.)

SCÈNE XVII.

ARMAND, Mme DE VERSAC, sortant du bureau à droite.

Mme DE VERSAC.

Concevez-vous mon malheur? le ministre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui; il n'a accordé d'audiences particulières qu'à deux ou trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits : un général, une duchesse, et un M. de la Ribardière que je ne connais point.

ARMAND.

Notre chef de division est désolé de ce contre-temps.

Mme DE VERSAC.

Et moi j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui!

ARMAND.

Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

Mme DE VERSAC.

Non, certainement. Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment! pas d'audience avant huit jours!

ARMAND.

Il faut espérer qu'une autre fois...

Mme DE VERSAC.

Et si un autre vous prévient, s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND.

On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

Mme DE VERSAC.

Si, monsieur; et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND.

C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout à fait imposant; et dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

Mme DE VERSAC.

La voilà, cette maudite pétition que je n'ai pu présenter ! Mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras. Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND.

Lui? il n'y restera pas, il finira par entrer. Il y réussira peut-être plus tôt que vous.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LESPÉRANCE.

(Sur la ritournelle de l'air, on voit Lespérance descendre rapidement l'escalier.)

LESPÉRANCE.

AIR : Je triomphe ! ah ! quel bonheur

Ah! je triomphe ! ah! quel bonheur !
Je suis nommé, j'ai l'entrepôt.

Eh bien ! vous ne vouliez pas croire à mon crédit !

ARMAND.

Comment ! vous auriez vu le ministre ?

Mme DE VERSAC.

Malgré la consigne ?

LESPÉRANCE.

Bah ! la consigne, est-ce qu'il y en a pour moi? Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier ; me voilà dans le corridor...

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.

Je conçois que de cette enceinte
On connaisse mal les détours ;
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.
Vainement on passe, on repasse,
L'on va, l'on vient; peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je ne m'égarasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive, sur la pointe du pied, jusqu'à l'antichambre du ministre ; je guette, j'observe ; j'aperçois une vieille face de solliciteur, physionomie féodale, dont les bâillements annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille; il grommelait entre ses dents : « Faire ainsi croquer le marmot à M. de la Ribardière ! »

Mme DE VERSAC, à Armand.

C'est celui dont je vous parlais.

LESPÉRANCE.

Il avait l'air de méditer sur l'éternité, à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient ; les deux battants s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de Stentor : « M. de la Ribardière ! » Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine. Embarrassé de sa toux, de son parapluie à canne et surtout de son épée, une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élance comme une flèche : j'étais dans le cabinet du ministre, et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

Mme DE VERSAC.

J'avoue que je ne connaissais pas cette manière d'escamoter une audience.

LESPÉRANCE.

Son Excellence témoigne d'abord quelque surprise. Je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions; Son

Excellence daigne la lire, en disant : « Ah ! je sais ce que « c'est. » Je le crois bien : c'était peut-être la quatrième qu'il recevait. « Je connais les talents de ce jeune homme. » Ce jeune homme! Votre Excellence est bien bonne; ci-devant jeune homme. « D'ailleurs, continue-t-il, c'est une famille de braves. » Je ne sais pas qui a pu dire cela à Son Excellence; le fait est que j'ai eu un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au secrétaire, en disant : « Que le brevet soit « expédié sur-le-champ. »

Mme DE VERSAC.

Comment ! il est possible...

LESPÉRANCE.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ma pétition est au secrétariat général... (A Armand.) et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer cela promptement.

Mme DE VERSAC.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

ARMAND.

Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; Mme DURAND et GEORGES.

Mme DURAND.

Ah, mon cher Georges ! félicitez-moi.

GEORGES, à Lespérance.

C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

Mme DURAND.

Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo ; j'ai la parole formelle du chef.

Mme DE VERSAC.

Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE.

Vous avez la parole, c'est fort bien; mais moi j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

Mme DURAND.

Ah! mon Dieu! est-il possible?

LESPÉRANCE.

Et cet autre qui voulait m'engager à vous épouser; j'étais joli garçon!

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Non, c'en est fait, non, plus de mariage;
Je suis placé, je suis heureux :
L'entrepôt me tombe en partage;
J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.
Depuis dix ans que, malgré mon astuce,
Je cours toujours, je commence à m'user :
On me devait une place, ne fût-ce
Que pour me reposer.

SCÈNE XX.

LES MÊMES; SORBET.

SORBET.

Il m'a toujours donné un à-compte, mais ce n'est pas sans peine. Où est donc mon déjeuner?

LESPÉRANCE.

Mon ami, je sais ce que vous cherchez; c'est monsieur le secrétaire général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET.

Qui est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter?

LESPÉRANCE.

Que ça ne vous embarrasse pas. (Tirant la serviette de sa

poche.) Tenez, voilà toujours la serviette; c'est trop juste, elle vous appartient.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; CRIARDET.

CRIARDET, à Armand.

C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND.

Et qu'il faut expédier; c'est bon.

LESPÉRANCE.

Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET.

Ah! c'est monsieur? (Le saluant.) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE.

Ce que c'est que le vent de la faveur! ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres. Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons pouces.

Mme DURAND.

L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis! Ça n'est pas possible!

LESPÉRANCE.

Signé du ministre, rien que ça. (A Armand.) Donnez-lui en lecture, je vous en prie.

ARMAND.

Volontiers.

(Il jette les yeux sur la signature.)

LESPÉRANCE.

Non, lisez dès le commencement; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, lisant.

« A Son Excellence, etc. Monseigneur, Jules Armand, « ancien lieutenant de chasseurs, a l'honneur de vous ex« poser... » Que vois-je?

LESPÉRANCE, l'interrompant.

Qu'est-ce qu'il lit donc là? Ne faites donc pas de mauvaise plaisanterie; lisez comme il y a : Benoît, Félix, Lespérance...

ARMAND.

Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand; et plus bas, de la main du ministre : « Accordé. Je me ferai toujours « un devoir de rendre justice au mérite. »

LESPÉRANCE, l'interrompant.

De rendre justice au mérite! Effectivement, ce n'est pas ça.

ARMAND, continuant.

« Et je connais celui de monsieur Armand. »

Mme DE VERSAC.

Eh! mon Dieu! c'est ma pétition! Qui donc s'est chargé de la présenter?

LESPÉRANCE, fouillant dans sa poche.

Là, vous verrez que c'est moi-même; je me serai trompé d'exemplaire.

Mme DE VERSAC, regardant dans son sac.

Pourtant elle n'est point sortie de mes mains! Que vois-je? Benoît, Félix, Lespérance!

LESPÉRANCE.

C'est une des miennes; nous avions changé. (Il montre d'autres pétitions.) Tenez, voilà les pareilles. Eh bien! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un autre! (A madame Durand.) Il ne m'appartient pas, madame, de vanter mon crédit; mais vous voyez ce que je viens de faire pour monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

Mme DURAND.

Il n'est plus temps, monsieur ; je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉRANCE.

C'est différent !... J'ai fait là une jolie journée... Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal. C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

Mme DE VERSAC.

Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et, si vous le voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉRANCE.

Comment, si je le veux !

Mme DE VERSAC.

AIR du vaudeville de Turenne.

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants,
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents,
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zéle et sa foi :
Voilà, monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places.

LESPÉRANCE.

J'en essaierai. (Tirant sa montre vivement.) Ah, mon Dieu ! trois heures et demie ! ça ne sera pas fermé à l'Intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARMAND, tirant aussi sa montre.

Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie? Deux heures et demie.

LESPÉRANCE.

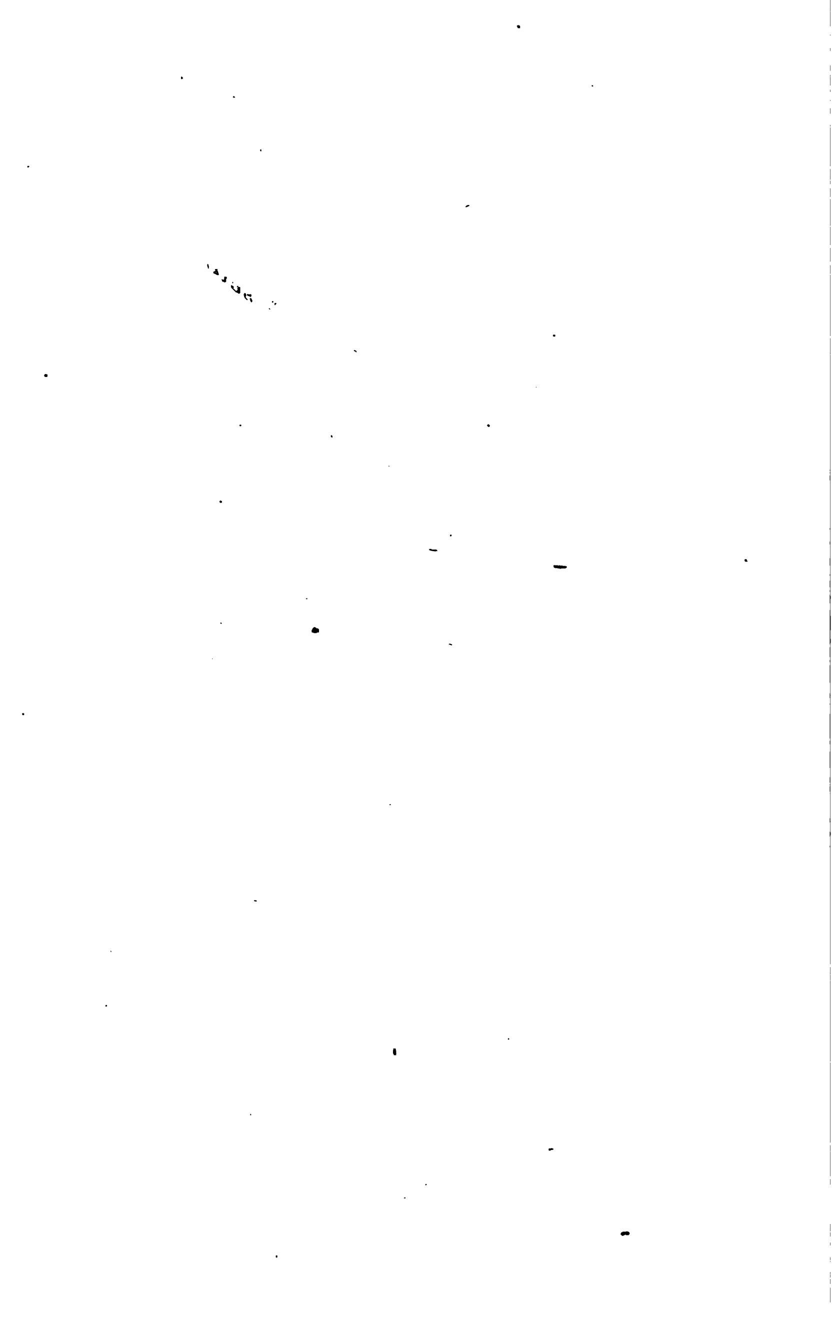
Dans ce cas je reste. Aussi bien, j'ai encore quelque chose à solliciter. (Tirant une pétition de sa poche, et s'adressant au

public.) Messieurs, Benoît, Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que :

AIR du Pot de fleurs.

Dans ce pays on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas placés.
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez;
Et s'ils craignaient encor quelques disgrâces,
Messieurs, dites-leur de ma part
Qu'on est chez nous, *à six heures un quart,*
Toujours sûr d'obtenir des places.





WALLACE

OU

LA BARRIÈRE MONT-PARNASSE

A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET DELESTRE-POIRSON.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 8 Mai 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HALTE-LA, commis de la barrière Mont-Parnasse	MM. Édouard.
TROUVE-TOUT, commis de la barrière.	Guénée.
FURET, commis de la barrière.	Justin.
M. FAUX-BONHOMME	Philippe.
MACBETH	Hippolyte.
Me BRAILLARD, avocat	Thuilier.
DOGUEMAN.	Philippe.
WALLACE	Laporte.
THIBAUT, des *Deux Jaloux*	Gontier.
LA CHASTE SUZANNE.	Mmes Pauline Geoffroy.
FANCHETTE, des *Deux Jaloux*	Minette.
ROBERT BRUCE, enfant	Gougibus.

Commis. — Ménétriers. — Écuyers. (un Chien, *Coco*, caniche de M. Gontier.)

A Paris.



WALLACE

OU

LA BARRIÈRE MONT-PARNASSE

Une barrière avec cette inscription : *Barrière Mont-Parnasse*.

SCÈNE PREMIÈRE.

HALTE-LA, TROUVE-TOUT, FURET, COMMIS.

HALTE-LA.

AIR du *Branle sans fin.*

Nous, préposés d'Apollon,
Au Parnasse
Qu'il ne passe,
C'est là l'ordre d'Apollon,
Qu'il ne passe que du bon.

C'est à qui nous trompera:
Que notre adresse soit grande;
Dans ces marchandises-là,
Il est tant de contrebande!

TOUS.

Nous, préposés d'Apollon, etc.

HALTE-LÀ.

Des drames, des opéras,
Favorisons les sorties.

TROUVE-TOUT.

Et surtout n'empêchons pas
D' passer les bonn's tragédies.

TOUS.

Nous, préposés d'Apollon, etc.

HALTE-LÀ.

Oui, messieurs, je vous recommande la plus grande surveillance; prenez garde surtout aux marchandises étrangères... Que diable! voilà encore un drame allemand que vous venez de laisser passer!

FURET.

Dame, monsieur, je ne l'ai pas vu.

HALTE-LA.

Il me semble pourtant qu'un drame allemand est assez épais et assez lourd pour qu'on l'aperçoive.

TROUVE-TOUT, bâillant.

Moi, monsieur, je l'ai vu...

HALTE-LA.

Allons, en voilà un qui ne parle qu'en bâillant.

TROUVE-TOUT.

Dame, écoutez donc, je voudrais vous voir à ma place; c'est moi qui ai l'inspection de tous les nouveaux romans anglais... Si vous croyez que c'est gai.

HALTE-LA.

Enfin, voyons; puisque tu as vu ce drame allemand, comment l'as-tu laissé passer?

TROUVE-TOUT.

Ma foi, j'y ai été trompé, et je l'ai pris pour une production nationale.

HALTE-LA.

Allons!

TROUVE-TOUT.

AIR : Cet arbre, apporté de Provence.

Ma foi, s'il faut que je m'explique,
On a beau regarder de près,
Chez nous le genre romantique
Fait tous les jours tant de progrès
Que, dans notre littérature,
Il est maint ouvrage à présent
Qu'on dit français, et, je vous jure,
Qu'on prendrait pour de l'allemand.

HALTE-LA.

N'importe, prenez-y bien garde... Vous vous rappelez tout ce qui a manqué d'arriver, il y a quelques années, par une semblable négligence.

TROUVE-TOUT.

Ah! je sais ce que vous voulez dire, *Misanthropie et Repentir*, que nous avions laissé passer.

HALTE-LA.

Diable! que ça ne vous arrive plus; allez chacun à vos postes.

TOUS.

Nous, préposés d'Apollon,
Au Parnasse
Qu'il ne passe,
C'est là l'ordre d'Apollon,
Qu'il ne passe que du bon.

(Furet et les commis sortent.)

SCÈNE II.

TROUVE-TOUT, HALTE-LA.

TROUVE-TOUT.

Monsieur, voulez-vous avoir la complaisance de jeter un coup d'œil sur le registre de la semaine? Il s'est présenté

pour les entrées et les sorties beaucoup d'articles qui attendent au bureau de la douane votre décision.

HALTE-LA.

Allons, voyons, dépêchons.

TROUVE-TOUT, *lisant sur un registre.*

Nouvelle méthode d'éclairage par le gaz hydrogène.

HALTE-LA.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

TROUVE-TOUT.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Monsieur, c'est c' nouvel éclairage
Dont les effets en tous lieux sont cités;
On peut le voir dans le passage,
A côté des Variétés.
Mais on prétend que ces lampes nouvelles,
Dont s'éclair'nt les Panoramas,
N'empêchent pas bien des d'moiselles
D'y faire des faux pas.

HALTE-LA.

N'importe; accordé. Il ne faut s'opposer à rien de ce qui tend au progrès des lumières.

TROUVE-TOUT.

On demande à faire entrer une demi-douzaine d'éditions compactes.

HALTE-LA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

TROUVE-TOUT.

C'est une invention superbe qui réduit tous les grands hommes en in-8°; on réduit, on réduit...

AIR du vaudeville de Fanchon.

Bientôt, je le parie,
Tout' l'Encyclopédie
Dans la main pourra se porter;
Par c' moyen, à la ronde,

Partout l'esprit va s' débiter,
Pour que les pauvres de c' monde
Puissent en acheter.

HALTE-LA.

Eh! quels sont les messieurs qui demandent à entrer?

TROUVE-TOUT.

Rousseau, Massillon, Voltaire et Fénelon.

HALTE-LA.

Qu'on les laisse entrer.

TROUVE-TOUT, à la cantonade.

Qu'on laisse entrer les éditions compactes... (A part.) Ça ne tient pas grand'place, c'est si serré!

HALTE-LA.

Mais, j'y pense, on dit qu'on doit employer le même procédé sur plusieurs auteurs vivants.

TROUVE-TOUT.

Ça va faire un fameux déchet.

Même air.

Que de gens qu'on admire
A rien vont se réduire!
Que d'homm's d'Etat
En p'tit format!
(Montrant un ballot de pamphlets.)
J'en vois d'autr's; comment faire,
Dites donc? est-ce qu'on les réduira?
Ils sont pourtant, j'espère,
Bien assez plats comm' ça!

On demande l'introduction d'une caisse de tableaux de MM. Van Brosse et Van Croûte, peintres hollandais. Faudra-t-il permettre?

HALTE-LA.

Non, nous pouvons nous passer de l'étranger; la France est assez riche.

AIR : Dans ce salon où du Poussin.

On peut au même numéro
Les mettre ici sous le séquestre,
Quand on possède le pinceau
Qui fit Didon et Clytemnestre.
Des chefs-d'œuvre, de toutes parts,
Attestent que notre patrie
Tient toujours le sceptre des arts
Et règne encor par le génie.

TROUVE-TOUT.

Oui, monsieur... Mais j'ai idée que la journée sera bonne. Voilà déjà des visites. Voyez-vous, monsieur, cette jolie petite fille avec ce grand paysan?

AIR : Ah qu'il est doux de vendanger. (Les Vendangeurs.)

Ah! qu'elle a de grâce et d'attraits!
Mais je la reconnais;
D'honneur, je les ai vus déjà :
Et tous deux, c'est unique,
Ont un air d'opéra.

HALTE-LA.

Oui, d'opéra-comique.

SCÈNE III.

LES MÊMES; FANCHETTE, THIBAUT.

FANCHETTE.

Quand je te dis que c'est par ici qu'il doit arriver.

THIBAUT.

C'est bon, mam'zelle; tenez la basque de mon habit, et ne me quittez pas.

HALTE-LA.

Puis-je savoir ce que vous voulez?

THIBAUT.

C'est un étranger que nous attendons, et qui doit arriver par cette barrière.

HALTE-LA.

A qui ai-je l'honneur de parler?

THIBAUT, chantant.

Ma Fanchette est charmante...

Vous me permettez de ne pas achever?

HALTE-LA.

Oui, oui, d'autant plus que vous vous passeriez peut-être de permission; je sais que vous venez d'une maison où ce sont les dames qui chantent.

AIR : Dorilas contre moi des femmes. (Pour et Contre.)

Oui, chez vous, des femmes charmantes,
Sans partage règnent, dit-on,
Et les accents de leurs voix séduisantes
Font les honneurs de la maison.
Votre absence est ce qu'on réclame;
C'est un ménage où plus d'un amateur
Bien plus souvent viendrait pour voir madame,
S'il ne craignait d'y rencontrer monsieur.

FANCHETTE.

Ah! Thibaut!... d'abord, on a raison de le craindre, car il est assez jaloux.

THIBAUT.

Taisez-vous...

HALTE-LA.

Il n'est donc point changé?

FANCHETTE.

Lui!... il ne change jamais... Oh! mon Dieu! il est partout le même.

THIBAUT.

Silence! mademoiselle.

HALTE-LA.

Eh! dites-moi : quel intérêt prenez-vous à l'arrivée de cet étranger?

FANCHETTE.

Un bien grand; c'est que vous ne savez donc pas que ça ne va pas bien du tout chez nous.

HALTE-LA.

Il me semble pourtant qu'une aussi jolie servante doit achalander la maison... Hein! comment vont les amours?

FANCHETTE.

Ah! ben oui, des amours! il n'y en a plus chez nous!

HALTE-LA.

Comment! il n'y a plus d'amours?

FANCHETTE.

Eh! non, puisque nous n'avons plus d'amoureux.

HALTE-LA.

Plus d'amoureux!

FANCHETTE.

C'est comme je vous le dis.

HALTE-LA.

Il est impossible qu'il ne s'en présente pas...

FANCHETTE.

On ne veut pas.

HALTE-LA.

Ah! j'entends... les pères...

FANCHETTE.

Justement, ce sont ceux-là qui élèvent le plus la voix.

HALTE-LA.

Eh bien! on disait qu'ils n'en avaient plus.

FANCHETTE.

Faut distinguer! ils ont toujours voix au chapitre : mais ça ne sort pas de là : ce n'est pas que quelquefois nous n'ayons

eu de bons moments! Par exemple, nous avons reçu la visite de jolies Rosières, et nous avons eu une journée où il nous est arrivé entre autres une aventure bien heureuse!

HALTE-LA.

Laquelle donc?

FANCHETTE.

C'est que le public est venu... il y avait longtemps... mais ça n'a pas duré. Il faudrait déjà quelque chose pour le réveiller, et voilà pourquoi nous venons savoir si ce monsieur que nous attendons est arrivé.

HALTE-LA.

Dame! le remède sera peut-être pire que le mal... Et son nom?

FANCHETTE.

Il s'appelle *Wallace*.

HALTE-LA.

Je n'en ai pas grande idée!

FANCHETTE.

Ça nous est expédié d'Écosse, et il arrive avec un ballot de romances à effet.

HALTE-LA.

Je ne sais pas si ça pourra passer.

FANCHETTE.

Ah! ben, par exemple, il ne manquerait plus que cela, si un homme comme lui est arrêté à la douane!

AIR du vaudeville des Deux Edmond.

C'est un héros que l'on admire,
A qui toujours on entend dire :
Gloire et patrie et cætera.

HALTE-LA.

Ça passera. (*Bis.*)

THIBAUT.

C'est un roi chantant la romance,

Tandis qu'un autre avec vaillance
Pour lui se fait casser les bras.

HALTE-LA.

Ça ne passera pas.

FANCHETTE.

Sa musique enfin nous rappelle
Les accords enchanteurs de celle
Que dans Bagnère on admira!

HALTE-LA.

Ça passera. (*Bis.*)

THIBAUT.

Et cette musique savante,
C'est notre amoureux qui la chante.

HALTE-LA.

A moins qu'il ne chante bien bas,
Ça ne passera pas.

THIBAUT.

Songez donc, monsieur, que nous n'avons d'espoir qu'en lui!

HALTE-LA.

Peine perdue! c'est comme si vous chantiez!

THIBAUT.

Chantez! chantez! ils n'ont que ça à dire. Eh ben! et moi aussi, je chante : il est vrai que c'est en parlant... *Si j'étais président, je rendrais un arrêt, comme quoi il serait permis de chanter sans voix; ça ferait crier... mais on s'y ferait.*

FANCHETTE.

Vous allez le mettre en colère... La, la! mon bon monsieur, je vous en prie.

HALTE-LA.

Est-ce qu'on peut vous refuser!... Je ne vous réponds pas que ça aille tout seul; mais peut-être en payant des droits considérables... Enfin, on verra.

FANCHETTE.

Ah! oui, soignez son entrée.

HALTE-LA.

Comme elle est gentille, cette petite fille !

FANCHETTE.

Nous allons aller au-devant de lui en nous promenant : allons, viens, Thibaut, et tâche donc d'être plus gai que cela !

THIBAUT.

AIR du vaudeville de Folie et Raison.

« Ma Fanchette est charmante
« Dans sa simplicité,
« Et sa mine piquante
« Vaut mieux que la beauté. »

HALTE-LA.

De plaire, gentille fillette,
Vous avez le secret heureux ;
Ne changez point, belle Fanchette,
Ou ne changez que d'amoureux.

TOUS.

« Ma Fanchette est charmante, etc.

SCÈNE IV.

HALTE-LA, M. FAUX-BONHOMME, une flûte à la main et une épée sous le bras.

FAUX-BONHOMME, à la cantonade.

Mes enfants, soyez tranquilles, je vais ménager cela avec douceur... (Haut, à Halte-là.) Eh bien ! mon ami, j'ai encore le plaisir de vous voir ; je m'en vais.

HALTE-LA, à part.

Qu'est-ce que ce monsieur là ?

FAUX-BONHOMME.

Mon ami, mon cher ami, vous ne me reconnaissez pas ? (Il lui serre la main.)

HALTE-LA.

Mon cher ami, vous me faites mal.

FAUX-BONHOMME.

AIR : C'est le meilleur homme du monde. (Monsieur Guillaume.)

Je ne suis pas des plus plaisants ;
Mais avec délice on s'ennuie,
Quand on rencontre chez les gens
La franchise et la bonhomie.
Regardez donc un peu ces traits,
Voyez ma face ouverte et ronde ;
Je me donne, quoique mauvais,
Pour le meilleur homme du monde.

HALTE-LA, à part.

Ça m'a tout l'air d'un faux-bonhomme... (Haut.) Et, en effet, c'est *M. Faux-Bonhomme !*

FAUX-BONHOMME.

Moi-même, mon cher ami. Depuis que j'ai passé par ici, je ne me suis montré qu'une seule fois dans le monde ; mais j'y ai fait un beau bruit.

HALTE-LA.

Qu'est-ce que vous avez donc là ?

FAUX-BONHOMME.

Rien, rien ; c'est que, voyez-vous, entre nous rien de caché. Moi, je suis franc ; je dis tout à mes amis : c'est que la première fois que je suis sorti, c'était rue de Richelieu, je suis tombé.

HALTE-LA.

Diable ! aussi pourquoi alliez-vous là ? le pavé est glissant.

FAUX-BONHOMME.

Je m'en suis aperçu quand j'ai été par terre... Et puis, j'avais négligé de prendre des précautions essentielles... Voyez-vous, dans cette maison, pour réussir... il y a un petit vocabulaire de mots à effet qu'il faut toujours avoir dans sa poche.

HALTE-LA.

Comment cela ?

FAUX-BONHOMME.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Il faut ménager avec grâce
Force brèves pour Nérestan,
Des longues pour le vieil Horace,
Des nasales pour Lusignan :
Mettre, de peur qu'on vous condamne,
Un... *je vous aime* pour Pyrrhus,
Un... *vous pleurez* pour Orosmane,
Un... *qu'en dis-tu* pour Manlius.

Jusqu'à ces dames qui ont aussi leurs goûts.

Même air.

L'une, des rimes féminines
Aime la chute et la lenteur ;
L'autre, des rimes masculines
Préfère la noble vigueur.
Un *monstre* paraît admirable
A Clytemnestre en ses fureurs.
Phèdre demande un... *misérable !*
Zaïre un ou deux... *je me meurs !*

Malheureusement, je n'avais rien de tout cela... Aussi, je m'en vais, et c'est un passe-port qu'il faut m'expédier.

HALTE-LA.

Vous vous trompez ; ce n'est pas ici la barrière des Bons-Hommes ; et puis, vous avez là un bagage...

FAUX-BONHOMME.

Je n'ai rien à moi, tout à mes amis ; nous avons fait une petite association, *Charlemagne*, le *Luthier de Lubeck*, et quelques autres gens de mérite, qu'on n'a pas voulu écouter ; nous avons pris pour devise : *Du malheur, auguste victime !* Vous le voyez, j'ai l'épée de Charlemagne et la flûte du Luthier.

HALTE-LA.

Et quel est votre dessein ?

FAUX-BONHOMME.

D'aller à Londres donner des concerts ; car je sais bien que les musiciens prennent à Paris : mais ce n'est qu'à Londres qu'ils peuvent se sauver. Si vous voulez nous expédier une petite licence d'exportation...

HALTE-LA.

Je ne demande pas mieux ; mais il y a des droits... et à votre entrée, vous deviez payer en sortant.

FAUX-BONHOMME.

Mon ami, mon cher ami, quelle mémoire vous avez... (A part.) Si je faisais jouer l'épée de Charlemagne ! c'est qu'elle n'a pas le fil. (Haut.) Ah ! je puis vous payer en musique ; et si vous voulez un petit air...

HALTE-LA.

Eh bien ! soit.

FAUX-BONHOMME.

Écoutez seulement celui-ci. Vous y êtes ?

(Il prend sa flûte et siffle, au lieu de jouer.)

HALTE-LA.

Ah ! mon Dieu !... Prenez donc garde... Ne badinez donc pas avec cela ; vous savez qu'aujourd'hui c'est très-dangereux.

FAUX-BONHOMME.

C'est égal ; je veux que vous entendiez cet air-là.

(Il joue, et siffle encore.)

HALTE-LA.

Quel diable d'air nous inventez-vous là ?

FAUX-BONHOMME.

Moi, inventer !... Je vois bien que vous ne me connaissez pas... Je n'invente jamais rien... Je ne joue que les airs que j'entends, et je me rappelais celui-là surtout, parce que

toute la soirée ils n'ont fait que me le répéter, et depuis ce temps-là, je l'ai toujours dans les oreilles. Vous allez voir.

HALTE-LA.

Non, non; j'aime mieux vous laisser passer que de vous entendre.

FAUX-BONHOMME.

Grand merci!... Mais la route est longue... Je vais entrer... là... à ce cabaret, me refaire un peu.

HALTE-LA.

Pendant que vous y êtes, refaites-vous tout à fait.

FAUX-BONHOMME.

Oui... ça ne peut pas me faire de mal.

(Il sort.)

SCÈNE V.

HALTE-LA, seul.

Voilà un pauvre diable qui s'en va pédestrement... (Regardant au fond.) Mais que vois-je? quel tourbillon de poussière... Diable!... celui-là ne va pas à pied; on voit bien que c'est un arrivant.

SCÈNE VI.

HALTE-LA, MACBETH, monté sur un cheval blanc, et habillé en chevalier écossais. — L'orchestre joue un air du manége de Franconi.

MACBETH.

Eh! houp... Eh! houp... Allons donc!

(Il veut franchir la barrière, son cheval recule.)

HALTE-LA.

Arrêtez! où allez-vous?

MACBETH.

Vous le voyez bien, j'entre.

HALTE-LA.

Savez-vous que c'est ici la barrière Mont-Parnasse?

MACBETH.

Qu'est-ce que ça me fait! mes chevaux et moi franchissons toutes les barrières!

HALTE-LA.

AIR du vaudeville d'Arlequin musard.

Ah! restez plutôt terre à terre,
Des gens tels que vous, croyez-moi,
Ne passent pas cette barrière.

MACBETH.

Eh! mais vous plaisantez, je croi;
Il est des chevaux au Parnasse,
Et Pégase doit vous prouver
Qu'une bête, avec de l'audace,
Finit toujours par s'élever.

(Il donne du cor.)

HALTE-LA, à part.

Ah mon Dieu! quelle musique! Et puis cet habillement écossais... est-ce que ce serait ce Wallace que cette petite Fanchette attendait!... (Haut.) Dites-moi, monsieur, chantez-vous?

MACBETH.

Non, monsieur!

HALTE-LA.

Excusez! c'est que je vous prenais pour un Opéra!

MACBETH.

Pas si bête! On me nomme *Macbeth l'Écossais*, et voilà mon histoire! Ce matin, je traversais le bois de Boulogne avec ma troupe, quand j'aperçois trois diseuses de bonne aventure qui étaient faites comme des sorcières, et qui me crient d'une voix enrouée... *Macbeth, tu régneras!!!* J'avais

la bouche ouverte pour leur demander, *où ça?*... lorsqu'elles se mettent à exécuter autour de moi une danse burlesque, qui m'a semblé une espèce de gigue anglaise... Et la plus laide jette à mes pieds un carré de papier jaune, sur lequel je lis : *Cirque Olympique, Billet d'administration. Bon pour deux personnes* (moi et mon cheval)... Et plus bas : *changement de domicile... Voir au faubourg du Temple!*

HALTE-LA.

Et quel est votre projet?

MACBETH.

Frappé alors des hautes destinées qui m'attendent... je laisse ma troupe à un quart de lieue, et je viens en avant tenter le passage, si vous voulez bien permettre... Eh! houp... Allons, Coco.

HALTE-LA.

Bride en main, monsieur l'écuyer! Vous m'avez tout l'air de marchandise de contrebande, et vous ne passerez pas.

MACBETH.

Mais que diable! Faut-il vous montrer mes papiers... ma feuille de route? Regardez plutôt : *Signé* et cœtera, auteur du *Renégat.*

HALTE-LA.

Ça ne vaut rien, vous n'entrerez pas.

MACBETH.

On dirait que c'est le premier Macbeth qui se présente... Est-ce qu'il n'en est pas venu un... il y a une vingtaine d'années! Il était pourtant comme moi d'origine anglaise.

HALTE-LA.

C'est bien différent :

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Il m'en souvient, chez Melpomène
Macbeth a déjà réussi.
Que n'avez-vous, pour briller sur la scène,
Un aussi bon guide que lui?

En venant dans notre patrie,
Le passe-port qu'il eut jadis
Était visé par le génie
Et signé par DUCIS.

MACBETH.

Le génie... Eh!... Nous n'avons que de ça chez nous... Enfin, dans notre ballet, devinez un peu qui est-ce qui danse?

HALTE-LA.

Les danseurs, apparemment.

MACBETH.

Point du tout, ce sont des arbres!

HALTE-LA.

Comment, une forêt qui exécute un ballet?

MACBETH.

Justement! J'ai, entre autres, deux petits taillis qui vous dansent une bourrée... Et au milieu de tout cela, mes acteurs quadrupèdes qui remplissent leurs rôles d'une manière fringante, j'ose le dire...

HALTE-LA.

Ah çà, je n'en reviens pas!

MACBETH.

Et si vous aviez vu ma jument *Coquette*, dans la scène du *Somnambulisme*... Mais une indisposition est cause qu'on a retranché le rôle.

HALTE-LA.

Comment, vous auriez osé...

MACBETH.

Vous auriez vu toutes ses aventures en scène...

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène.

D'abord, vertueuse et sévère,
L'amour l'égare en son chemin,
Et bientôt, jument adultère,
Elle ne connaît plus de frein.

HALTE-LA.

C'était bien moral!

MACBETH.

Comment, si c'était moral?

L'exemple de ce cœur perfide
N'apprend-il pas qu'en tous les temps,
Dès qu'à l'amour on a lâché la bride,
La vertu prend le mors aux dents?

Voilà la morale... Et, je vous en prie, que je puisse passer en faveur de la morale... Ohé! Coco!...

HALTE-LA.

Au fait, ce serait bien injuste de priver mes contemporains d'un spectacle si curieux, et je vous permettrai de passer à une seule condition.

MACBETH.

Laquelle?...

HALTE-LA.

C'est que vous ne parlerez pas.

MACBETH.

C'est dit; je cours chercher ma troupe, et faire une entrée triomphale... Ah! encore un mot: je vous demanderai seulement une petite chose.

AIR de l'Enfantine.

De peur qu'on ne m'épilogue,
Souffrez qu'un petit prologue,
Ou du moins un monologue,
Mettent au fait
Du sujet;
Je crois cela sans réplique.

HALTE-LA.

Comme vous, moi j'en convien,
Car même quand on l'explique,
Souvent on n'y comprend rien.

(Macbeth sort.)

SCÈNE VII.

HALTE-LA, SUZANNE, BRAILLARD, puis, TROUVE-TOUT.

HALTE-LA.

Mais, que vois-je ? quelle est cette jolie dame et ce monsieur en noir !

SUZANNE, avec des couronnes.

AIR d'Armide.

Paris qui me couronne
Ne peut de mon souvenir
Bannir
Les bords de la Garonne,
Où j'obtins mes premiers
Lauriers.

BRAILLARD.

Je veux suivre vos traces.

SUZANNE.

Au sein de mes foyers
Je vais porter mes grâces.

BRAILLARD.

Et moi, mes plaidoyers.

Ensemble.

Paris, qui me couronne, etc.

HALTE-LA.

Si je ne me trompe... c'est cette jolie personne qui, il y a quelques mois, passa par ici et qui allait à la fortune par la porte Saint-Martin.

AIR de Tarare Pompon.

Venez, chaste beauté,
Loin d'un monde profane,
Venez, *chaste Suzanne.*

SUZANNE.

Pour tant de chasteté,
Je crains qu'on ne chicane,
Et tenez, dans ce jour,
Appelez-moi Suzanne
Tout court!

HALTE-LA, montrant Braillard.

Oserais-je vous demander quel est ce monsieur?

SUZANNE.

C'est M. Braillard... mon avocat!

HALTE-LA.

Braillard! voilà un singulier nom.

BRAILLARD.

Aussi, je fais tout ce que je peux pour en changer.

SUZANNE.

C'est lui qui m'a défendue dans cette affaire où l'on voulait me condamner au feu, pour m'être laissé surprendre dans l'eau.

HALTE-LA.

Et il paraît que vous avez gagné votre procès...

BRAILLARD.

Comment, si je l'ai gagné?... il faut que je vous conte cela...

HALTE-LA.

Ce n'est pas la peine.

BRAILLARD.

Il faut que je vous conte cela.

AIR : Suzon dormait dans un bocage.

Ma cliente sous la tonnelle
En jupon court prenait un bain,
Deux vieillards accusent la belle,
Le conseil s'assemble soudain!
Moi, par un élan admirable,
Je m'avance et je pars de là,

Et patati et patata,
On est innocent ou coupable,
Et patati et patata,
Fallait voir ce plaidoyer-là.

HALTE-LA.

Ça a dû faire un grand effet?...

BRAILLARD.

Je le crois... Tout Paris a trouvé mon plaidoyer excellent et ma cliente charmante.

HALTE-LA.

Et vous n'avez pas été tenté d'en appeler?...

SUZANNE.

Nullement... Je trouve que les Parisiens sont de très-bons juges...

BRAILLARD.

Il faut dire aussi qu'on n'a jamais été plus à même de juger... Oh! nous ne leur dissimulions rien : la vérité! la vérité... je ne connais que cela.

HALTE-LA.

Oui, il me semble même que vous avez poussé l'amour de la vérité jusqu'à prendre son costume.

BRAILLARD.

Oh! ne faites pas attention... c'est que madame sort du bain...

SUZANNE.

Oui, je me baignais tous les soirs!

HALTE-LA.

Il est facile de s'en douter à votre fraîcheur...

SUZANNE.

Est-ce que vous n'êtes pas venu me voir dans ma baignoire?

HALTE-LA.

Je n'aurais pas osé me permettre...

SUZANNE.

Eh! mon Dieu!... il ne fallait pas vous gêner... j'avais toujours nombreuse société.

HALTE-LA.

Pourquoi donc alors quitter Paris?

BRAILLARD.

Il faut tout vous dire; il est venu chez nous un seigneur espagnol, M. le comte Almaviva, qui vient de nous mettre à la porte.

AIR : Gai, Coco, gai, Coco, Hiou

Je le dis à ma honte,
C'est sur ce maudit comte
Que maintenant on compte;
Partout c'est le héros.
Au bord de la Gironde,
Il vit déjà le monde
Le fêter à la ronde,
Car il vient de Bordeaux.
Dans ce pays il touche
Le cœur le plus farouche;
Son éloge, j'en réponds,
Est enfin dans la bouche
De tous les Gascons.

Mais nous espérons aussi faire ailleurs notre fortune; nous emportons avec nous ses moyens de succès; c'est une *Psyché* que nous avons mise dans nos bagages, et pour laquelle nous vous demanderons un laissez-passer.

HALTE-LA.

Qu'est-ce que ça veut dire?

BRAILLARD.

Vous allez voir. Qu'on apporte le deuxième acte d'*Almaviva*.

(On apporte une grande glace couverte d'un rideau.)

HALTE-LA.

Comment! c'est une glace!

BRAILLARD.

Pas autre chose !

HALTE-LA.

Mais elle n'est pas neuve, votre glace.

BRAILLARD.

Mais non, puisque je vous ai dit qu'elle avait couru les départements et l'étranger ; mais c'est égal, elle est de manufacture française.

TROUVE-TOUT.

Notre maître, demandez donc qu'elle tire le rideau, je suis curieux de voir une petite scène à la glace.

HALTE-LA.

Voilà qui n'est pas rare ; mais c'est égal, je ne demande pas d'autres droits de passage.

BRAILLARD.

Je ne vous promets pas ici tout ce qu'on voit chez eux.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (Ida.)

Dans leurs tableaux tout se succède;
On voit un seigneur, un valet,
Un hypocrite qui les aide
Et l'innocence qui se tait.
Un jeune amant qui prend la place
De l'époux qui dort à côté.

TROUVE-TOUT.

Dans l' monde on prendrait cette glace
Pour l' miroir de la vérité.

(On tire le rideau, et Suzanne danse la gavotte devant la glace.)

HALTE-LA.

Mais, j'ai ouï dire que votre glace était souvent infidèle ! Il me semble que votre image a été un peu en retard.

BRAILLARD.

AIR du vaudeville du Mariage de Scarron.

Après tout qu'importe, ma foi !
Qu'elle soit plus ou moins fidèle ?

Elle est plus épaisse que moi,
Mais je suis un peu plus grand qu'elle ;
Et mon ombre, voilà l'écueil,
De m'attendre parfois se lasse :
Hier, étant dans mon fauteuil,
Je dansais déjà dans la glace.

(On emporte la glace.)

HALTE-LA.

Voilà votre ombre qui s'en va.

BRAILLARD.

Je cours après elle, je vous salue.

(Suzanne, Braillard et Trouve-Tout sortent.)

SCÈNE VIII.

HALTE-LA, DOGUEMAN, LE CHIEN MUNITO.

DOGUEMAN.

Allons, *Munito*... allons ! à bas les pattes.

AIR : Je veux être un chien.

Ayez des vertus ici-bas,
De vous on ne parlera pas ;
Cela paraît un fait notoire.
A quoi servirait maintenant
D'être artiste, d'être savant ?
Faut être un chien ;
C'est là le seul moyen
D'aller promptement à la gloire !

HALTE-LA.

Qu'est-ce que c'est que cet original ?

DOGUEMAN.

Monsieur !... Vous savez le bruit que font les bêtes dans ce moment-ci ?

HALTE-LA.

Oui, monsieur.

DOGUEMAN.

Je viens établir un nouveau spectacle d'animaux savants. Les bêtes seront sur le théâtre ; et je viens d'engager un artiste qui n'a encore jamais paru... C'est aussi un étranger, un Italien... Munito Deux. (Au chien.) Saluez donc.

HALTE-LA.

Et vous ne craignez pas la concurrence avec Munito Premier ?...

DOGUEMAN, montrant son chien.

Lui ? il ne craint aucune bête vivante... et son rival de la Cour des Fontaines ne serait qu'un roquet près de lui.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Si ses qualités, en ce jour,
Étaient dignement reconnues,
On verrait la ville et la cour
Lui faire dresser des statues !
Mais, plus de justice, de goût...
Enfin, dans nos cités ingrates,
On voit la sottise debout
Et le génie à quatre pattes.

Mais vous, monsieur, qui êtes un connaisseur... Viens ici, Munito !... il est un peu crotté... mais vous savez que le mérite va toujours à pied... c'est un charmant animal... A bas les pattes, vilaine bête !... C'est le premier calculateur de Paris... il a même eu déjà une place aux finances... Vous avez pu le voir, il était sous le premier bureau à droite en entrant.

HALTE-LA.

Non, je ne l'ai pas remarqué.

DOGUEMAN.

Allons, Munito, tenez-vous droit. (Le chien reste la tête entre ses pattes.) Vous allez voir quelle intelligence ! Munito !... Voyez déjà comme il lève la tête ! (Le chien ne remue pas.) Munito, nous allons commencer notre opération d'algèbre et de géométrie... Il n'a jamais manqué ces tours-là... Veux-tu

venir ici!... Munito, nous allons commencer par la multiplication... Deux croquignoles multipliées par une... combien cela fait-il? (Lui montrant les croquignoles.) Vous allez voir... il n'a jamais manqué.. Eh bien?

(Munito avale les trois croquignoles.)

HALTE-LA.

Et vous appelez cela une multiplication?

DOGUEMAN.

C'est qu'il aura entendu une soustraction... c'est ma faute; je vous avais prévenu qu'il était Italien; et quand on ne prononce pas bien le français... mais il n'a jamais manqué.

HALTE-LA.

Écoutez donc... En finances, il est plus aisé de soustraire que de multiplier.

DOGUEMAN.

A qui le dites-vous?... Avez-vous là une pièce de cent sols?... vous allez voir... Munito, houp! Eh bien! l'avez-vous vu passer? Il l'a avalée... Maintenant, nous allons jouer une partie de piquet... Avez-vous là des cartes neuves?...

HALTE-LA.

Oui.. Mais dites-moi donc un peu...

DOGUEMAN.

Il va vous battre les cartes, et vous faire sauter la coupe.

HALTE-LA.

Permettez donc... Il paraît que votre chien ne rapporte pas!

DOGUEMAN.

Au contraire, il est d'un très-bon rapport... C'est un animal très-précieux...

HALTE-LA.

Oui, pour vous... mais pour moi...

DOGUEMAN.

Ah! j'entends... (Lui rendant la pièce.) Cet échantillon de son savoir-faire doit vous suffire; et vous n'aurez pas l'injustice de fermer la barrière au talent, d'autant plus qu'il est homme à passer par-dessus...

HALTE-LÀ.

Permettez...

DOGUEMAN.

Comment, est-ce que ce serait ici comme aux Tuileries, au Luxembourg?... Est-ce que les chiens n'entrent pas?...

HALTE-LA.

Précisément...

(On entend le bruit du cor.)

DOGUEMAN.

Qu'est-ce que c'est donc que j'entends?... On va faire peur à mon chien.

HALTE-LA.

Comment, le cor l'effraie?... Il paraît qu'il n'est pas chasseur...

DOGUEMAN.

La... la... (Le chien s'enfuit et passe par la barrière.) Quand je vous le disais... le voilà sauvé... c'est votre faute... Il faudra maintenant que je coure après lui... Munito...

(Il passe par-dessus la barrière et disparaît.)

HALTE-LA.

Mais arrêtez donc... Allons, les voilà entrés tous les deux... Quel est ce monsieur?

SCÈNE IX.

HALTE-LA, WALLACE, traversant le théâtre sans voir Halte-Là.

HALTE-LA.

Eh bien, comme il y va!... Est-ce qu'il va faire comme Munito?... Monsieur, arrêtez, on n'entre pas...

WALLACE.

Ne m'arrêtez pas, je vous prie ; car il se fait tard... on m'attend, et je ne serais pas en mesure.

HALTE-LA.

Eh bien ! vous vous y mettrez.

WALLACE.

Ça vous est bien aisé à dire... mais enfin, voyons ; dépêchons-nous. Qu'est-ce que vous voulez ?

HALTE-LA.

C'est ici la barrière Mont-Parnasse ; nous en sommes les préposés ; et l'on n'entre pas sans un passe-port... ou quelque titre.

WALLACE.

Ah ! mon Dieu ! voilà toute mon histoire : je vais vous chanter cela...

HALTE-LA.

Non, j'aime mieux que vous parliez.

WALLACE.

Eh bien ! monsieur, j'aime Marie ; Marie m'aime... Je me marie à Marie... Marie meurt.

HALTE-LA.

Ah ! mon Dieu !

WALLACE.

Et depuis la mort de ma femme, je ne fais plus que chanter... voilà tout. . J'espère que maintenant vous ne ferez plus de difficulté, et que les intérêts qui m'appellent...

HALTE-LA.

Ma foi, tout ce que vous venez de me dire me paraît d'un intérêt fort médiocre... et je ne vois là dedans aucun motif pour vous laisser passer...

WALLACE.

Eh bien ! je ne m'attendais pas à celui-là... J'espère au moins que vous ne ferez pas cet affront à mon maître.

HALTE-LA.

Comment, votre maître?

WALLACE.

Oui, qui est là à m'attendre.

HALTE-LA.

Et vous le laissez à la porte? Faites-le donc entrer...

WALLACE.

Venez, grand prince.

SCÈNE X.

LES MÊMES; ROBERT BRUCE, avec un tambour et des plumes sur la tête.

WALLACE.

Vous voyez qu'il ne tiendra pas beaucoup de place, et quand il passerait par-dessus le marché...

HALTE-LA.

Comment, c'est là votre maître?

ROBERT BRUCE.

Oui, monsieur, je suis son maître, et c'est lui qui me mène! il m'apprend tout plein de belles choses; et grâce à lui, je répète à chaque instant, *gloire*, *patrie*, *gloire*, *patrie !...*

HALTE-LA.

Eh! mon Dieu! l'on m'a déjà parlé de cela ce matin!... gloire, patrie...

ROBERT BRUCE.

Oui, monsieur, je ne sors pas de là; et puis d'ailleurs, si vous n'êtes pas content...

AIR du Ménage de garçon.

Ma valeur et ma grandeur d'âme,
Ma grandeur d'âme et ma valeur,
Ma valeur et ma grandeur d'âme.

HALTE-LA.

C'est bien d'avoir de la grandeur ;
Votre rang d'ailleurs le commande ;
Mais on se dit, quand on vous voit,
Que chez vous une âme aussi grande
Doit se trouver bien à l'étroit.

WALLACE.

Allons, vous ne résisterez pas aux accents du troubadour : on l'attend, on a besoin de lui...

HALTE-LA.

Allons donc, des troubadours ! nos magasins en sont pleins ; nos manufactures ne font que ça.

AIR : G'n'y a que Paris.

A d'autres gens ayez recours,
Si parmi nous vous voulez prendre ;
Des guitares, des troubadours...
Ah ! nous en avons à revendre ;
Et puis, en fait de ménestrel,
N'y a que Blondel ! (4 *Fois.*)

D'ailleurs, vous avez avec lui plus d'un trait de ressemblance, et vous pourriez lui nuire.

WALLACE.

Oh ! je ne ferai de tort à personne... Vous verrez..

HALTE-LA.

Impossible.

WALLACE.

Eh bien ! j'avise un expédient excellent qui mettra votre conscience à couvert... Le petit va prendre mes habits... Approchez, grand prince.

(Il lui met son grand bonnet et prend le chapeau de plumes du petit ; il lui donne sa lyre et prend son tambour.)

HALTE-LA.

Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

WALLACE.

Vous ne voyez pas?

HALTE-LA.

Mais, pas trop.

WALLACE.

C'est ce qu'il faut! vous prenez le petit pour moi !... Je n'ai guère que trois pieds de plus !... Le petit passe, et quand une fois il sera dedans, il viendra m'ouvrir! Je sortirai, je triompherai... Hein, qu'en dites-vous, ça n'est pas si mal imaginé ?

HALTE-LA.

Avec ce moyen-là, vous n'irez même pas au boulevard du Temple.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; FANCHETTE, THIBAUT.

FANCHETTE.

Ah ! grand Dieu, si je ne me trompe... Eh ! oui, Thibaut, c'est lui.

WALLACE.

Venez donc à mon aide, mademoiselle Fanchette, on ne veut pas nous laisser entrer...

FANCHETTE, *à Halte-Là.*

Comment, après ce que vous m'avez promis, j'espère que vous ne lui ferez pas de difficultés... C'est ce monsieur que nous attendions.

HALTE-LA.

Ma foi, je ne l'ai pas reconnu ; vous me disiez un héros.

FANCHETTE.

Eh bien?...

HALTE-LA.

Où est donc son épée ?... je ne lui vois qu'une guitare.

FANCHETTE.

C'est qu'il chante plus qu'il ne se bat ; mais qu'est-ce que ça fait ?

HALTE-LA.

Vous disiez une physionomie distinguée.

FANCHETTE.

Eh bien ?...

HALTE-LA.

Eh bien ! il ressemble à un prince de mélodrame.

FANCHETTE.

Il a bien un air de famille... mais c'est égal.

HALTE-LA.

Malgré tout le désir que j'ai de vous obliger... il n'y a pas moyen... Holà, messieurs... Furet, Trouve-Tout, (Furet et Trouve-Tout entrent.) qu'on ferme les barrières et qu'on surveille monsieur...

WALLACE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

FANCHETTE.

Eh bien !... qu'est-ce que vous faites là à vous désespérer ?... Voyons, cherchons quelque moyen...

WALLACE.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vos talents... Vous en avez fait passer de plus mauvais que moi... Ainsi... Ah ! une belle idée... mon moyen du second acte... Voilà une guinguette, je vais faire boire mes gardiens.

THIBAUT, à Wallace.

Attendez... avez-vous là votre partition ?

WALLACE.

Pardi ! est-ce que j'irais sans elle ?

FANCHETTE.

Donnez-la-moi, et soyez tranquille... (A la cantonade.) Venez, vous autres.

WALLACE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle veut donc faire ? Il me semble que depuis qu'elle m'a ôté ma musique... je ne puis plus me soutenir.

(Plusieurs ménétriers entrent ; Halte-Là et les autres commis sont sur le devant de la scène occupés à boire.)

FANCHETTE.

Silence !... Ce sont tous les ménétriers des environs que nous avons rassemblés... Allons, commencez...

HALTE-LA.

Qu'est-ce que ce sabbat-là ?

THIBAUT.

Écoutez, messieurs et dames, de la jolie musique, de la musique nouvelle...

WALLACE.

Quel bonheur !... Voilà le morceau qui fait son effet !... Bon... bon... voilà que ça commence ! Ah ! si j'osais seulement chanter, comme je les achèverais...

FANCHETTE.

Je crois que vous pouvez vous avancer un peu...

WALLACE.

Oui, je le crois aussi... c'est que de temps en temps il y a dans notre orchestre des trombones obligés... et j'ai peur que ça ne les réveille...

FANCHETTE.

Attendez... vite le finale du second acte... Ce morceau-là doit nous sauver.

(Les ménétriers exécutent un air.)

HALTE-LA, FURET et TROUVE-TOUT.

Quels accents ravissants

Portent dans tous mes sens
Le trouble que je sens !

(Tous s'endorment.)

WALLACE.

O ma partition, je te rends grâce !... Oui, je crois décidément qu'à la faveur du finale je pourrais passer... (S'approchant de la barrière.) Tenez, d'abord le petit... (On passe l'enfant par-dessus la barrière.) Moi après... c'est le plus difficile...

FANCHETTE.

Oui, vous n'êtes pas léger.

THIBAUT, le poussant.

Allons !... houp !... Un effort !... Wallace est enlevé...

LES MÉNÉTRIERS.

AIR du Bouffe.

Honneur à la musique,
Qui sait tout éclipser !
Sa puissance magique
Fait toujours tout passer.

(Halte-Là, Furet et Trouve-Tout se réveillent.)

HALTE-LA.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

THIBAUT.

Il a passé ! il a passé... Ça n'est pas sans peine.

HALTE-LA.

Comment, il serait possible ? Wallace !...

THIBAUT.

A trompé votre surveillance et est maintenant en route avec son souverain, pour se rendre rue Feydeau, où le comité et le caissier l'attendent avec la plus vive impatience.

TOUS.

Vive Wallace !...

SCÈNE XII.

(Le théâtre change, et représente le boulevard.)

MACBETH à la tête de sa cavalcade, WALLACE, ROBERT-BRUCE, FANCHETTE, THIBAUT portant des palmes, DOGUEMAN, HALTE-LA, FURET, TROUVE-TOUT.

WALLACE, à Macbeth.

Monsieur, enchanté de faire route ensemble...

MACBETH.

La seule différence est que vous allez rue Feydeau et moi faubourg du Temple ; mais si vous voulez changer...

WALLACE.

Non, monsieur, je me rends justice; je ne suis qu'un simple piéton; vous êtes à cheval, et vous êtes fait pour aller plus loin que moi.

VAUDEVILLE.

AIR de M. DOCHE.

WALLACE.

Chez nous rarement on séjourne,
Et l'on y vient au petit trot.

TOUS.

Chez nous rarement on séjourne,
Et l'on y vient au petit trot.
C'est quand le public s'en retourne
Qu'on lui voit prendre le galop.

THIBAUT.

Quittez ces lieux, noble Wallace,
Ces lieux sont trop étroits pour vous
Aux héros il faut plus de place,
Et vous en trouverez chez nous.

FANCHETTE.

Fanchett' que chacun idolâtre,
Fait les innocent's à ravir ;
Et l'innocence est, au théâtre,
Un rôl' si difficile à t'nir !

WALLACE, à Thibaut et à Fanchette.

Vous avez su, chacun l'éprouve,
Garder votre simplicité ;
Sous vos lambris dorés on trouve
La douce médiocrité.

TROUVE-TOUT.

Par une ordonnance bien franche,
Que le peuple bénit déjà,
On va s'amuser tout l'dimanche,
Puisque l'on ferme l'Opéra.

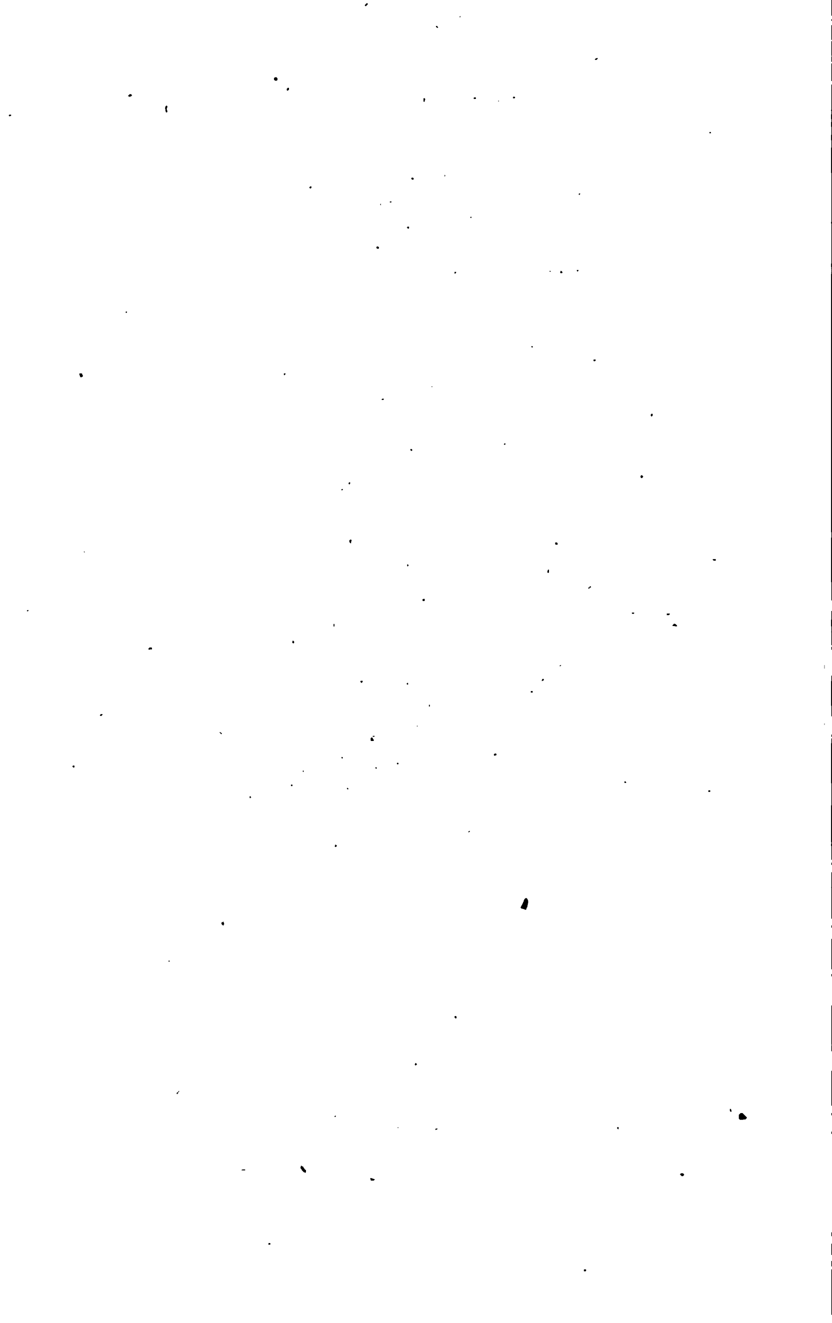
HALTE-LA.

Assister aux concerts qu'on donne
Est méritoire doublement ;
En s'y rendant on fait l'aumône,
Et pénitence en écoutant.

DOGUEMAN, au public.

Quand j' veux fair' venir mon caniche,
Vous savez quel est mon moyen:
N'allez pas me faire la niche,
Messieurs, d'app'ler ici mon chien.





LES
DEUX PRÉCEPTEURS
OU
ASINUS ASINUM FRICAT

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 19 Juin 1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. ROBERVILLE, riche propriétaire . . .	MM. Dubois.
CHARLES, son fils.	Vernet.
CINGLANT, maître d'école.	Tiercelin.
LEDRU.	Potier.
ANTOINE, domestique.	Georges.
JEANNETTE, jardinière du château, nièce de Cinglant.	Mmes Pauline.
ÉLISE, cousine de Charles	Léger.

Paysans et Paysannes.

Dans un château de la Brie.



LES

DEUX PRÉCEPTEURS

OU

ASINUS ASINUM FRICAT

Un jardin. — A gauche, un pavillon ; à droite, une charmille, un petit mur et une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, seule, assise et travaillant ; **ÉLISE**, s'avançant sur la pointe du pied, le long de la charmille.

ÉLISE.

Jeannette ! mon oncle est-il là ?

JEANNETTE.

Comment ? c'est déjà vous, mademoiselle Élise ; voilà à peine dix minutes que vous êtes enfermée dans votre chambre.

ÉLISE.

Dix minutes ! il y a au moins une heure que je touche du

piano. Écoute donc, on a besoin de repos ; on ne peut pas toujours travailler.

JEANNETTE, *quittant son ouvrage.*

C'est drôle, malgré ça.

ÉLISE.

Comment ! c'est drôle ?

JEANNETTE.

Oui ; d'puis que monsieur Charles, votre cousin, est venu de Paris, où il avait été pour s'instruire dans son éducation qui est encore à faire, on ne se reconnaît plus au château ; votre oncle lui-même, qui était toujours enfoncé dans ses comptes d'arithmétique, ne fait plus que guetter son fils pour l'empêcher de vous voir ; si bien qu'il est toute la journée à fermer sa porte, et lui à passer par la fenêtre.

AIR du vaudeville de Ninon, Molière et Tartuffe.

Mais je vois bien qu'il a beau faire,
Tous ses calculs sont en défaut ;
En bas s'il vous tient prisonnière,
Il a soin d' l'enfermer là-haut !
C'est en vain qu'il mur'rait la f'nêtre,
Que d' grill' il nous f'rait entourer :
On dit qu' l'Amour est un p'tit traître,
Qui trouv' partout moyen d'entrer !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; CHARLES, *paraissant sur le haut du mur à droite.*

CHARLES.

Élise ! Élise ! c'est moi !

JEANNETTE, *l'apercevant.*

Qu'est-ce que je disais ? Eh bien ! v'là des deux côtés des leçons bien apprises.

CHARLES.

Écoute donc, Jeannette, pourquoi mon père veut-il faire de moi un savant?

ÉLISE.

Sans doute; Charles a étudié assez longtemps.

CHARLES.

J'ai dix-sept ans passés, que veut-on que j'apprenne encore?

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Je sais qu'Élise est bien jolie,
Que son cœur se peint dans ses yeux;
Je sais que sa vive folie
Cache les dons les plus heureux;
Je sais qu'aussi bonne que belle,
Ma cousine m'aime... et je sais
Que je n'aimerai qu'elle.

ÉLISE.

Mon cousin en sait bien assez.

JEANNETTE.

C'est ce que j'entends dire à tout le monde; jusqu'à mon oncle, le maître d'école, qui s'y connaît, j'espère, et qui disait l'autre jour à votre père, vous savez bien, avec son geste : (*Frappant le revers de sa main gauche avec la paume de la main droite.*) « J'ai bien peur qu'il n'en sache trop long. »

CHARLES, *à Élise.*

Tu l'entends, j'en sais trop long; ainsi, bonsoir à tous les livres; il faut se divertir, il n'y a que cela d'amusant : d'ailleurs, on ne peut pas travailler quand on est amoureux.

ÉLISE.

Mais quand on est marié, quelle différence!

CHARLES.

On étudie ensemble.

ÉLISE.

On s'encourage mutuellement.

CHARLES.

Tu ne connais pas ça, toi, Jeannette? Ah! si tu avais aimé!

JEANNETTE.

Allez, allez, j'ai passé par là.

CHARLES.

Comment?

JEANNETTE.

Pardi! est-ce que je travaille plus que vous, donc? V'là trois semaines que je suis après ce tablier-là, regardez où il en est; et tout ça, c'est depuis ce voyage que j'ai fait avec votre tante.

AIR : Celui qui sut toucher mon cœur.

Oui, les garçons de ce pays
N'osaient r'garder une fillette;
A Paris, ils sont plus polis
Que les garçons de ce pays.

Voilà comment
J'ai su que j'étais gentillette;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

Mais les garçons de ce pays,
S'ils aim'nt, aiment toujours leurs belles :
Hélas! ils n'ont pas à Paris
Même défaut qu'en ce pays!

Voilà comment
Je sais qu'il est des infidèles;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

ÉLISE.

Comment! tu ne nous as pas conté cela! Était-il jeune? était-il aimable?

JEANNETTE.

Ah dame! ça n'était pas comme nos paysans; il avait un habit doré.

CHARLES.

Un habit doré ?

JEANNETTE.

Et un chapeau tout de même.

CHARLES.

Ah ! j'entends : c'était un valet de chambre, ou quelque chose d'approchant.

JEANNETTE.

Oui ; mais il devait faire fortune. Il disait que son maître, qui avait un hôtel rue du Helder, avait commencé comme lui, et qu'il ne fallait désespérer de rien.

CHARLES.

Eh bien ?

JEANNETTE.

Eh bien !... C'est alors que mon oncle vint à Paris pour chercher son diplôme de chef d'école primaire ; il me ramena ici avec lui, sans que j'aie pu dire adieu à personne, (Regardant son ouvrage.) et v'là six mois que je ne fais plus que de gros soupirs.

CHARLES.

Cette pauvre petite Jeannette ! Va, je te promets, moi, de prendre des informations ; et dès que nous serons mariés, tu verras... Mais il faut que je vous fasse part d'une idée que j'ai. (A voix basse.) Il se trame ici quelque chose contre nous.

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu !

CHARLES.

Mon père est depuis quelque temps en grande conférence avec le maître d'école.

ÉLISE.

Pourtant, ils ont l'air de moins surveiller nos démarches.

P
F

E
I

— Oui, mess
veillance ; p
res... Que d
venez de la

Dame, n.

Il me se
épais et as

Moi, mo

Allons,

Dame,
moi qui a
Si vous c

Enfin,
ment l'as

Ma foi
tion nat

SCÈNE III.

CHARLES, ROBERVILLE, le retenant par le bras.

ROBERVILLE.

Restez, restez, monsieur; voilà donc comme vous vous ·vrez à l'étude! Croyez-vous que c'est ainsi que j'ai fait :a fortune, et que je suis devenu un des premiers propriétaires de la Brie?

AIR du vaudeville de Gusman d'Alfarache.

Demeurer au septième étage,
Ne sortir qu'une fois par mois,
Lire et prier... c'était l'usage
De la jeunesse d'autrefois!
Prenant ses goûts pour des oracles,
Traitant son maître de pédant
Et faisant son droit aux spectacles,
Telle est la jeunesse à présent!

CHARLES.

(Même air.)

Ainsi que vous je rends hommage
A la jeunesse d'autrefois;
Mais permettez que de notre âge
J'ose ici défendre les droits.
Nourrie au sein de la victoire,
Pour son pays prête à donner son sang,
Aimant les beaux-arts et la gloire,
Telle est la jeunesse à présent!

ROBERVILLE.

Je vous préviens, monsieur, que je ne me laisserai pas séduire par vos belles paroles; j'ai pris un parti, et vous apprendrez mes résolutions.

CHARLES.

Comment, mon père! eh! pourquoi pas tout de suite?

ROBERVILLE.

Oh ! rassurez-vous, cela ne tardera pas, et j'espère qu'aujourd'hui même... Jusque-là, vous avez congé.

CHARLES, à part.

Quand je disais qu'il se tramait quelque chose ! Allons retrouver ma cousine, et détachons-leur Jeannette.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ROBERVILLE, CINGLANT *.

CINGLANT, à la cantonade.

Voyez si je trouverai cette petite fille ! (A Roberville.) Pardon, je cherchais ma nièce Jeannette.

ROBERVILLE.

C'est vous, monsieur Cinglant ; est-ce que votre école est déjà fermée ?

CINGLANT.

Oui ; (Faisant le geste indiqué.) j'ai expédié tout cela promptement. Et notre affaire, où en est-elle ?

ROBERVILLE.

Ma foi, je me suis décidé à suivre vos conseils.

CINGLANT.

Il n'y a que ça : la sévérité, la sévérité. Moi, d'abord, dans mon école primaire, je ne connais pas d'autre système d'éducation. Tel que vous me voyez, j'ai été, pendant quinze ans, correcteur à Mazarin, et j'ose dire qu'on pouvait reconnaître ceux qui avaient passé par mes mains.

* Dans tout le cours de ce rôle, l'acteur doit affecter le tic indiqué par Jeannette dans la scène II : frapper continuellement d'une main sur le dos de l'autre.

AIR : Sans mentir. (*Les Habitants des Landes.*

Premier couplet.

J'en eus le bras en écharpe,
Tant parfois je frappais fort ;
J'ai soigné monsieur Laharpe,
J'ai formé monsieur Chamfort :
J'eus mainte fois l'avantage
De leur donner sur les doigts ;
Leurs talents sont mon ouvrage...
Mais maintenant, je le vois,
Ça n' va plus (*Bis.*) comme autrefois.

Deuxième couplet.

N'est-il pas bien ridicule
Qu'oubliant le décorum,
On échappe à la férule,
On déchire nos pensum ?
Mais calmons notre colère,
Tout n'est pas perdu, je crois,
Et sur la gent écolière,
Reprenant nos anciens droits,
Ça r'viendra (*Bis.*) comme autrefois.

Par malheur, votre fils est maintenant trop grand pour qu'on puisse... l'enfermer.

ROBERVILLE.

C'est ce que je vois.

CINGLANT.

Il lui faut alors, comme je vous l'ai dit, un bon gouverneur bien rigide, qui le surveille sans cesse, qui même pour cela habite au château...

ROBERVILLE.

Sans doute.

CINGLANT.

Qui dîne tous les jours à votre table.

ROBERVILLE.

C'est ce que je me suis dit. Je donne en outre mille écus,

et je ne peux pas faire moins pour un homme de mérite, un professeur de l'Athénée !

CINGLANT, stupéfait.

Comment donc ? ce n'est pas...

ROBERVILLE.

Il arrive aujourd'hui même de Paris; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, depuis que vous m'avez donné cette idée, car c'est à vous que je la dois. Aussi, je ne l'oublierai pas ; et vous et votre nièce pourrez toujours compter sur moi. Adieu, mon cher Cinglant.

CINGLANT.

Monsieur... certainement... mon zèle...

SCÈNE V.

CINGLANT, JEANNETTE.

CINGLANT.

Ah, morbleu ! j'étouffe de colère !

JEANNETTE, accourant.

Mon oncle ! mon oncle ! qu'est-ce que vous a donc dit M. Roberville ?

CINGLANT.

Il m'a dit... il m'a dit... Que je suis furieux ! Aussi à l'école chacun s'en ressentira... N'est-ce pas une horreur ! la table, le logement et mille écus ? quand bon an, mal an, mon école primaire ne me rapporte pas trois cents livres !... Ah ! on verra...

JEANNETTE.

Mais, mon oncle...

CINGLANT.

Taisez-vous, mademoiselle ! vous êtes bien heureuse qu'il n'y ait pas dans le village une école de petites filles.

JEANNETTE.

Mais je vous demande ce que vous avez.

CINGLANT.

AIR du vaudeville de Haine aux hommes.

Il s'en repentira bientôt.
C'est une horreur! une infamie!
On verra si je suis un sot.

JEANNETTE.

Qu'a-t-il donc fait, je vous en prie?

CINGLANT.

Corbleu! ce qu'il a fait? Il va
Faire exprès venir de la ville
Quelque pédant, quelque imbécile...
Comme si je n'étais pas là!

JEANNETTE.

C'est vrai, c'est une injustice.

CINGLANT.

Mais on le verra, ce gouverneur!... D'ailleurs, M. Charles ne pourra pas le souffrir et m'aidera à le mettre à la porte. Nous serons tous contre lui, n'est-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE, à part.

Allons, encore une conspiration!

CINGLANT.

Avertis-moi seulement dès qu'arrivera ce petit phénomène.

JEANNETTE.

Soyez tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JEANNETTE, seule.

Mais, voyez donc, qu'est-ce qui se serait attendu à cela! Un philomène! Ah! mon Dieu! M. Charles avait bien raison

de craindre quelque malheur!... Mais, qu'est-ce que j'entends donc là?

SCÈNE VII.

JEANNETTE, LEDRU.

LEDRU, *parlant à la cantonade.*

Non, je vous remercie, je n'ai point de malle ni de valise; je n'aime point à me charger en voyage... Est-ce qu'il n'y a personne pour m'annoncer?

JEANNETTE.

Tiens! quel est ce monsieur-là?

LEDRU, *d'un air préoccupé, sans regarder Jeannette.*

Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de prévenir votre maître qu'un savant distingué, qu'il attend aujourd'hui...

JEANNETTE, *le regardant attentivement.*

Ah! mon Dieu!... Eh! mais, c'est lui!

LEDRU.

C'est lui... il n'y a pas de doute, dès que je vous le dis. Annoncez le gouverneur de son fils!

JEANNETTE, *troublée, et continuant à le regarder.*

Le gouverneur!... Eh! mais... cependant... Pardon, monsieur... c'est que je croyais... je pensais... Je vais lui dire que vous êtes là, et que... Quelquefois... il y a des rencontres... et des ressemblances... Ah! mon Dieu! que c'est étonnant!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LEDRU, seul.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille? Je ne l'ai pas trop regardée; mais il semble qu'elle ait l'air tout étonné de voir un homme comme moi. Allons, Ledru, de l'effronterie! j'ai fait de tout dans ma vie, je ferai bien le savant... D'ailleurs, j'ai les premières notions : je possède, je puis le dire, une certaine littérature d'antichambre... quand ce ne serait que les romans que je lisais autour du poêle, lorsque j'étais laquais; et puis n'ai-je pas été pendant quelques mois au service d'un professeur de l'Athénée et d'un journaliste? ça vous rompt bien au métier. Ne perdons point de temps, et récapitulons : (Tirant un portefeuille et quelques papiers de la poche de son habit.) 1° Mon maître avait accepté de M. Roberville la place de gouverneur de ses enfants, quelques petits marmots qu'on mènera comme on voudra. 2° La table, le logement, et mille écus d'appointements; n'oublions point cela. 3° Mon maître tombe malade, écrit une seconde lettre pour se dégager; c'est moi qui dois la mettre à la poste : au lieu de ça, je la mets dans ma poche; je demande mon compte, et j'arrive ici à sa place en qualité de gouverneur. Il me semble déjà que c'est assez hardi de conception, et pour le reste, je suis sûr que je ne m'en tirerai pas plus mal que beaucoup d'autres. D'abord j'ai une excellente poitrine, et en fait de dissertation, crier fort et longtemps, voilà tout ce qu'il faut. Mais on vient; c'est sans doute le père. Tenons-nous ferme, et jouons serré !

SCÈNE IX.

LEDRU, ROBERVILLE.

ROBERVILLE.

Où est-il donc, ce cher M. Saint-Ange?... Quel bonheur pour moi de posséder un illustre tel que vous !

LEDRU.

Monsieur...

ROBERVILLE.

J'aime beaucoup les savants, quoique je ne le sois guère.

LEDRU.

Monsieur, ça vous plaît à dire.

ROBERVILLE.

Non, je me connais.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

J'ai fréquenté jusqu'à présent
La Bourse plus que le Parnasse ;
Mais je sais payer le talent...

LEDRU.

Ah! que ne suis-je à votre place!
Le talent a de quoi flatter;
Mais j'aimerais mieux, à tout prendre,
Être en état d'en acheter
Que de me voir forcé d'en vendre.

ROBERVILLE.

Monsieur, je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que, grâce à vous, mon fils va devenir...

LEDRU.

Vous pouvez être sûr que je le servirai... qu'est-ce que je dis donc ? que je l'instruirai... à ma manière. Enfin je lui apprendrai tout ce que je sais; et ça ne sera pas long ; mais je suis impatient de voir le petit bonhomme.

ROBERVILLE.

Mais il n'est pas si jeune ! je ne vous ai pas dit qu'il avait de dix-sept à dix-huit ans?

LEDRU.

Ah ! diable ! j'aurais mieux aimé le commencer. Il faudra presque qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair, et que nous puissions nous entendre.

ROBERVILLE.

Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des Muses.

LEDRU.

J'entends bien ; mais je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

ROBERVILLE.

Comment donc! il sait le latin...

LEDRU.

Ah! il sait le latin!... Alors il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours ça de moins.

ROBERVILLE.

Les mathématiques.

LEDRU.

Les mathématiques?... Alors il faudra avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

ROBERVILLE.

Mais, j'entends par là perfectionner son éducation.

LEDRU.

Oui, ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

ROBERVILLE.

Non, ce n'est pas ça que je veux dire ; j'entends son caractère.

LEDRU.

J'y suis : qu'il soit poli avec les domestiques; qu'il ne jure point après eux.

ROBERVILLE.

Oui, c'est fort bien, sans doute; mais ce n'est pas là l'essentiel.

LEDRU.

Si fait, si fait ! nous autres nous jugeons un homme là-dessus.

ROBERVILLE.

A la bonne heure ! mais il est bon de vous apprendre que mon fils est amoureux, et de sa cousine encore ! Ce n'est pas que dans quelque temps je ne veuille les unir ; mais vous entendez bien que jusque-là...

LEDRU.

Comment, si j'entends ! et les mœurs donc !

ROBERVILLE.

A merveille ! Voilà le gouverneur qu'il me fallait. Nous avons ici le chef de l'école primaire, M. Cinglant, auquel je veux vous présenter. C'est celui-là qui sait le latin ! et vous allez en découdre ; ce sera charmant !

LEDRU, à part.

Ah ! diable ! je me passerais bien de la présentation. (Haut.) C'est que... la fatigue du voyage... je ne serais pas fâché de me reposer.

ROBERVILLE.

Que ne parliez-vous? on va vous indiquer...

(Il tire une sonnette qui tient au pavillon. Au bruit, Ledru se retourne vivement.)

LEDRU.

On y va !

ROBERVILLE, étonné.

Comment !

LEDRU, se reprenant.

Je voulais dire : Je crois qu'on y va, car voici justement quelqu'un.

ROBERVILLE, à Jeannette qui arrive.

Montrez à M. Saint-Ange l'appartement du second. (A Ledru.) Je vais prévenir mon fils de votre arrivée. (A part.) Je suis enchanté de notre précepteur !

(Il sort.)

SCÈNE X.

LEDRU, JEANNETTE.

JEANNETTE, tenant des clefs à la main, et regardant Ledru.

Monsieur Saint-Ange... je n'en reviens pas !

LEDRU, à part.

Le maître d'école m'inquiète bien un peu; mais le papa n'est pas fort ; et comme personne ici ne me connaît...

JEANNETTE.

Oh ! je n'y tiens plus ! et ma foi, à tout hasard... (Elle s'éloigne un peu, et appelle à haute voix.) Jasmin !

LEDRU, se retournant vivement.

Qu'est-ce qu'appelle ? (Se reprenant, à part.) Allons, encore ! où ai-je donc la tête aujourd'hui?

JEANNETTE.

C'est lui, j'en étions sûre !

LEDRU, la regardant, à part.

Eh ! mais, c'est cette petite qui, il y a six mois... à Paris... Aïe ! quelle gaucherie à moi ! (Reprenant de l'assurance.) Eh bien ! qu'est-ce, mon enfant ? voulez-vous m'indiquer cet appartement ?

JEANNETTE.

Comment, monsieur Jasmin, vous ne voulez pas me reconnaître ?... Quand vous étiez laquais, rue du Helder...

LEDRU, à part.

Ah ! mon Dieu ! elle va me compromettre !

JEANNETTE, pleurant.

Vous m'aviez bien dit que vous feriez fortune; mais ça devait être pour la partager avec moi. Ah! ah! ah!

LEDRU, à part.

Allons! si elle se met à pleurer comme ça, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. (Haut.) Jeannette, vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas ce que vous croyez; vous me confondez avec quelque mauvais sujet.

JEANNETTE.

Ah! que c'est bien vous! je vous reconnaissons bien; allez, je ne sommes pas comme vous.

AIR de Lisbeth.

Se peut-il que l'ambition,
Monsieur Jasmin, ainsi vous tienne?
D'un jeune homm' de condition,
Vous v'nez fair' l'éducation,
Quand vous n' deviez fair' que la mienne!
L' peu q' vous m'aviez appris déjà
N'est pas sorti de ma pensée :
La l'çon d'vait-elle en rester là?
Vous l'aviez si bien commencée!

Mais depuis que vous êtes gouverneur, vous m'avez oubliée; et vous ne voulez pas que je soyons gouvernante!

LEDRU, à part.

Qu'est-ce qui se serait attendu à ça? Ce sont toujours les femmes qui m'ont perdu; elles m'empêcheront de faire mon chemin. Dès que je veux me lancer au salon, je rencontre toujours des connaissances d'antichambre!

JEANNETTE.

Mais, allez, c'est affreux! tout le monde saura votre perfidie!

LEDRU, de même.

Ah! mon Dieu! si l'on venait... (Haut.) Jeannette, vous me faites expier bien chèrement les erreurs d'une jeunesse orageuse! Mais songez que votre intérêt... le mien... parce que

vous sentez que le gouverneur n'étant pas Jasmin... et Jasmin... d'un autre côté... mais croyez que mon cœur... (Jeannette continue toujours à pleurer.) Eh bien ! m'y voilà, m'y voilà ; je suis à vos genoux !

JEANNETTE.

A la bonne heure, au moins ! Là, je vous reconnais. Vous ne m'avez donc pas oubliée ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; ROBERVILLE.

ROBERVILLE, apercevant Ledru aux pieds de Jeannette.

Qu'est-ce que je vois là ?

(Jeannette pousse un cri et s'enfuit en laissant tomber ses clefs.)

LEDRU, à part.

Grands dieux ! c'est le papa ! (Haut.) Je suis sûr que vous avez cru que j'étais à ses genoux ? non, vous l'avez cru...

ROBERVILLE.

Parbleu ! vous y êtes encore.

LEDRU, se relevant.

Le fait est que ça en a l'air ; mais c'est pure galanterie : ce sont ces clefs que je ramassais, assez gauchement, il est vrai ; mais qu'importe ?

ROBERVILLE.

Ah ! vous êtes galant, monsieur le professeur...

LEDRU.

Comment, si je suis galant !

ROBERVILLE.

Et cette sévérité de mœurs dont vous me parliez ?

LEDRU.

La galanterie n'exclut pas les mœurs. (A part.) Faisons-lui du romantique, ou je ne m'en tirerai jamais.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

Des Grâces le secours heureux
Ne saurait nuire à mon élève;
Tel un arbuste vigoureux,
Quoiqu'émondé, garde sa séve.
C'est la fleur, enfant des Plaisirs,
Qui s'embellit par la culture,
Et que balancent les Zéphyrs
Sur les genoux de la Nature.

ROBERVILLE, avec conviction.

Au fait...

LEDRU.

Et beaucoup d'autres considérations que je vous ferais valoir, mais auxquelles, peut-être, personne ici ne comprendrait rien.

ROBERVILLE.

Dame ! je ne suis pas de votre force !

LEDRU.

Ça doit être. Vous ne pouvez pas avoir autant d'esprit que moi, puisque c'est vous qui me payez ; c'est une règle générale.

ROBERVILLE.

C'est juste.

LEDRU.

Autrement, ce serait moi qui serais obligé de vous donner mille écus, ce qui, pour le moment, me gênerait un peu.

ROBERVILLE.

Je venais vous annoncer l'arrivée de M. Cinglant, le chef de l'école primaire dont je vous ai parlé; mais le voici lui-même. Souffrez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CINGLANT, CHARLES.

LEDRU, saluant.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

CINGLANT, saluant.

Monsieur... certainement... il n'y a pas de quoi... (A part.) Maudit professeur!... si je pouvais te faire déguerpir!...

ROBERVILLE.

Je vous présente en même temps mon fils, votre nouvel élève.

LEDRU.

Ah! c'est là, lui?

CHARLES, à part, regardant Ledru.

Allons, Jeannette a raison; il a une tournure assez originale.

LEDRU, à Charles.

Jeune homme! vous allez avoir affaire à quelqu'un qui sait ce que c'est que les maîtres!

CINGLANT.

Je présume que monsieur est un partisan des nouvelles méthodes.

LEDRU.

Mais oui... moi, je les aime assez; et vous, monsieur?

CINGLANT.

Moi, monsieur, en fait de méthode, la mienne est connue, (Faisant le geste indiqué.) et je n'en ai point d'autre. Mais je serais curieux d'avoir le sentiment de monsieur sur la question qui, dans ce moment-ci, partage les savants. Monsieur est-il pour ou contre le système de Jean-Jacques?

LEDRU, *à part.*

Ah, diable ! il paraît qu'il faut me prononcer. (*Haut.*) Monsieur, je suis pour; et au fait, pourquoi pas?

CINGLANT.

J'aurais dû m'en douter. Il n'appartient qu'à un jeune professeur de défendre une doctrine aussi pernicieuse et aussi nuisible.

LEDRU.

Pernicieuse?... moi je ne vois pas... Pernicieuse... Il faut distinguer...

CINGLANT.

Comment, monsieur?

CHARLES, *à part.*

Voilà une dissertation qui peut être curieuse!

LEDRU.

Que diable! entendons-nous; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse... je le veux bien... je vous l'accorde... mais nuisible... non pas... Partageons ça par la moitié, c'est bien honnête... Lisez seulement le chapitre de... de son livre du... où il prouve que... et vous verrez après celà ce qu'il vous reste à dire!

CHARLES.

Au fait, il n'y a rien à répondre à cela.

CINGLANT.

Rien à répondre...

LEDRU.

Est-ce que vous ne vous rappelez pas le chapitre dont je vous parle? Allons, je vois que vous ne l'avez pas lu.

CINGLANT, *fièrement.*

Apprenez, monsieur, que je n'ai lu aucun de ces messieurs, et que je m'en fais gloire!

CHARLES, *à part.*

Voilà deux savants de la même force!

LEDRU, avec feu.

Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre... ce chapitre que j'ai là présent, comme si je l'avais sous les yeux. C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent : Ça, ça, ça, ça et ça... Alors il les reprend en sous-œuvre, et leur répond : Ah ! vous prétendez que... Et alors il leur prouve ça, ça, ça, ça et ça. Hein, comme c'est écrit ! Je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

CINGLANT.

Eh bien ! c'est justement là que je vous arrête : c'est sur le paragraphe que vous venez de citer.

LEDRU.

Ah ! vous m'attaquez sur le paragraphe !

ROBERVILLE.

De grâce, modérez-vous !

LEDRU.

Non, laissez ; je veux le pulvériser ! et lui citer seulement cet autre... ce monsieur... là... son camarade... ce grand...

CHARLES.

C'est sans doute Voltaire.

LEDRU.

M. Voltaire, c'est cela. Si vous aviez passé comme moi sous le vestibule des Français, deux heures chaque soir, au pied de sa statue, vous pourriez vous vanter de connaître vos auteurs ! et je soutiens qu'on doit le mettre entre les mains des enfants, même avant qu'ils sachent lire ; ça ne peut pas faire de mal... après, je ne dis pas...

CINGLANT.

Je le nie ; et je soutiens qu'il vaudrait mieux...

(Faisant le geste indiqué.)

LEDRU.

Et les conséquences de votre système ! vous ne les sentez pas, vous ! Mais, dans ce moment-ci, ne sortons pas de la

question, savoir : que vous avez tort, et que j'ai raison; ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'ai fait d'une manière vigoureuse !

ROBERVILLE.

Le fait est que voilà une discussion qui me paraît diablement savante! Qu'en dis-tu, mon fils?

CHARLES.

Je dis que vous avez raison : que c'est un grand homme! un homme de mérite! et que je ne m'attendais pas à rencontrer un pareil précepteur.

LEDRU, à part.

J'étais sûr que je les mettrais tous dedans!

CINGLANT, à Charles, bas.

C'est un ignorant.

CHARLES, à Cinglant, de même.

Un ignorant? comme vous y allez! Je suis sûr que la moitié des personnes qui disputent sur ce sujet n'en savent pas autant que lui. (A Ledru.) Monsieur, je prendrai ma première leçon quand vous voudrez, tout de suite même.

ROBERVILLE.

C'est bien, je vous laisse; je vais dîner en ville, au château voisin, et ne reviendrai que ce soir. Adieu, monsieur Saint-Ange; je vous confie ma maison.

CINGLANT, à part.

Ma foi, tous ces savants-là, on devrait bien vous les... (Haut, à Ledru.) Je vous baise les mains!

LEDRU.

Je ne baise pas les vôtres.

(Cinglant et Roberville sortent par le fond.)

SCÈNE XIII.

LEDRU, CHARLES.

LEDRU, à part.

Eh bien! ça a été mieux que je ne croyais, et mon élève surtout est un charmant jeune homme!

CHARLES, regardant dans le fond.

Bon! mon père s'éloigne; son cheval est prêt et dans cinq minutes, nous serons les maîtres de la maison! (A Ledru.) Écoute ici.

LEDRU, regardant autour de lui.

Écoute ici! Ah çà, à qui donc parle-t-il?

CHARLES.

Parbleu! à toi, maraud!

LEDRU.

Ah çà, jeune homme, si vous vouliez modérer vos expressions; c'est un ton auquel je ne suis point habitué!

CHARLES.

Tu t'y remettras; Jeannette m'a tout dit.

LEDRU.

Comment, monsieur! que signifie?...

CHARLES.

Je sais tout, je te le répète. J'avais d'abord le dessein de t'assommer, mais j'ai changé d'idée. On me donnerait quelque faquin, autant te garder; ainsi, je consens à t'obéir, à condition que tu seras à mes ordres. Aussi bien, je crois me rappeler maintenant ta figure : je t'ai vu à Paris, chez Sainval, rue de Cérutti.

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Un effronté coquin...

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Qui, toute la journée, nous jouait du violon...

LEDRU.

C'est faux.

CHARLES.

C'est ce que je voulais dire, et qui nous écorchait les oreilles.

LEDRU, *à part.*

C'est juste! (*Haut.*) Ce n'est pas moi : je suis, j'ose le dire, le Démosthènes du violon! J'étais né pour exceller dans les sciences et dans les arts! Je sens ma vocation, on ne garrotte pas le génie!

CHARLES.

Je ne t'empêche pas d'être un homme de génie! et pourvu que tu te conduises en garçon d'esprit, c'est tout ce qu'il nous faut. Mon père doit être parti maintenant, et en son absence, nous voulons donner bal au château : c'est la fête du village.

LEDRU.

Mais, monsieur...

CHARLES.

Écoute donc, tu es mon gouverneur; c'est à toi à t'arranger pour qu'il n'en sache rien. Mais j'oublie que j'ai des invitations à faire dans le village. Tiens, bats-moi un peu mon habit; je cours mettre ma cravate.

LEDRU.

Mais, monsieur, est-il décent que votre gouverneur... un professeur distingué...

CHARLES, *lui jetant son habit en entrant dans le pavillon.*

Allons, fais-ce que je te dis!

SCÈNE XIV.

LEDRU, seul, brossant l'habit.

Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir la moindre idée des convenances! et il faudra que je lui donne des leçons là-dessus. Mais lui parler dans ce moment-ci...

(Mettant l'habit sur une chaise et le battant.)

AIR de la Sabotière.

Pan, pan, quelle poussière!
Pan, pan, comme on rirait,
Pan, pan, de me voir faire,
Pan, pan, maître et valet!

Bah! moquons-nous des médisants :
Je ne compte que le salaire,
Et vois dans leurs appointements
Le mérite de bien des gens.

Pan, pan, c' qu'un pauvre diable
Fait pour cent francs au plus,
Pan, pan, est honorable,
Pan, pan, pour mille écus.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; ROBERVILLE.

ROBERVILLE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Notre gouverneur qui bat les habits de mon fils!

LEDRU.

Ce n'est rien, ce n'est rien, ne faites pas attention; c'est une suite de mon système d'éducation : comprenez-vous? Je tiens à ce que mon élève soit tenu proprement. Nous autres

philosophes, nous regardons la propreté comme le miroir de l'âme.

ROBERVILLE.

D'accord; mais il ne fallait pas vous donner ce soin. Le premier domestique...

LEDRU.

Vous n'y êtes pas. Le domestique, c'est moi. Le premier précepte de la sagesse est de savoir se passer des autres et se servir soi-même.

(On entend Charles en dehors.)

CHARLES.

Eh bien! voyons donc cet habit! As-tu fini?

LEDRU.

Vous voyez bien, il faut que je le lui porte.

ROBERVILLE, le retenant.

Comment donc! Je ne souffrirai pas...

LEDRU.

Si fait; laissez donc. Vous voyez qu'il attend.

ROBERVILLE.

Eh bien! qu'il attende; vous resterez. Je veux qu'il apprenne le respect.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; CHARLES, entrant vivement.

CHARLES.

Ah çà! répond-on quand j'appelle? (Le menaçant.) Je ne sais qui me retient. (A part.) C'est mon père!

LEDRU.

Non, frappez donc, je vous prie. Je veux savoir qui vous en empêche. (A Roberville.) Faites-moi l'amitié de me prêter votre canne. (A Charles.) Tenez, ne vous gênez pas. Je vous

dirai comme ce général ou ce caporal grec, à qui on voulait donner la schlague : « Frappe, mais écoute ! » (A Roberville.) Hein ! comme il est confondu ! Eh bien ! voilà comme on les mâte, comme on les dompte, comme on leur brise le caractère. Je sais qu'il y a des dangers à courir ; mais si on regardait à cela...

ROBERVILLE.

Ma foi, je n'en reviens pas !

LEDRU.

Maintenant, jeune homme, que vous êtes en état de m'entendre, voici votre habit ; mais ne prenez plus un pareil ton. (L'aidant à mettre son habit.) Je vous le passe encore cette fois-ci ; une autre fois, ce serait une autre paire de manches ; je vous en avertis. (A Roberville.) Hein ! quelle leçon !

ROBERVILLE, à part.

Ma foi, c'est un précepteur original ! (Bas à Ledru.) J'étais prêt à partir, quand je me suis rappelé une chose essentielle. C'est aujourd'hui la fête du village, et il faut bien empêcher... Mais, vous me conduirez jusqu'à la voiture, et je vous donnerai toutes mes instructions. (A Charles.) Adieu, monsieur, apprenez à respecter le digne professeur que je vous ai donné.

(Ledru et Roberville sortent.)

SCÈNE XVII.

CHARLES, puis ÉLISE, et ANTOINE.

CHARLES.

Ce pauvre Ledru ! le ciel ne pouvait pas m'envoyer de gouverneur plus commode. (A Élise, qui vient d'entrer, suivie d'Antoine.) Élise ! Élise ! nous sommes les maîtres de la maison, et la place est à nous. (A Antoine.) Antoine, va avertir le village que je donne à danser au château. Ah ! donne de

ordres pour les rafraîchissements... Ah! aie soin de nous avoir un violon, entends-tu? je veux que la fête soit complète.

(Antoine sort.)

ÉLISE.

Et ce gouverneur si sévère dont on m'a parlé?

CHARLES.

Oh! que ça ne t'effraie pas.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; JEANNETTE.

JEANNETTE.

Pour du coup, votre père est bien parti. J'lons vu dans l'avenue. Mais vous ne savez pas : au moment de monter en voiture, v'là un petit bonhomme de l'école de mon oncle qui est venu lui apporter une lettre. Votre papa a fait comme ça, (Faisant un geste d'étonnement.) et puis comme ça; puis il a mis la lettre dans sa poche, et il est parti.

CHARLES.

Oh! Jeannette n'oublie rien.

JEANNETTE.

Dame! quand on regarde, faut tout voir. Ça n'est pas tout, pendant que monsieur lisait la lettre, Jasmin s'est approché de moi.

CHARLES.

Mon gouverneur, tu veux dire?

JEANNETTE.

Oui, votre gouverneur; et il m'a fait ainsi mystérieusement : « Jeannette, il faut que je vous parle, et en secret. Où est votre chambre? » C'est singulier, une demande comme ça! Qu'est-ce qu'il veut donc?

ÉLISE.

Et tu ne lui as pas répondu ?

JEANNETTE.

Pardine non, mam'selle, mais j'ai fait comme ça (Étendant le bras.) du côté de la grande serre... où je loge ordinairement.

(On entend une musette.)

PAYSANS et PAYSANNES, en dehors.

AIR : La séance est terminée. (Flore et Zéphyre.)

C'est la fête du village!
Qu' chacun s'empresse d'accourir.

ÉLISE.

Quel est ce bruit?

JEANNETTE.

C'est tout le village qui se rend à votre invitation.

(Jeannette sort; le chœur continue en dehors.)

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

C'est la fête du village,
Que l'on s'empresse d'accourir!
Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

D'un rien la sagesse s'offense;
Pour nous en donner comme il faut,
Saisissons vite son absence,
Elle revient toujours trop tôt.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; ANTOINE, PAYSANS et PAYSANNES.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

C'est la fête du village,
Que l'on s'empresse d'accourir!

Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

Allons, en place, mes amis! je danse avec Jeannette.

JEANNETTE.

Eh bien! le violon!

ANTOINE.

Le voilà.

CHARLES.

Qui est-ce qui en jouera?

ANTOINE.

Je ne sais, vous n'avez demandé que ça.

CHARLES.

Les ménétriers?

JEANNETTE.

Ils ont cru que la fête n'aurait pas lieu au château, et ils sont à une lieue d'ici, au bal de la commune.

TOUS.

Comment allons-nous faire?

(On entend du bruit.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES; LEDRU, entrant tout en désordre.

LEDRU.

Aïe! Eh!

CHARLES.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc?

LEDRU.

Rien, c'est une aventure assez plaisante qui vient de m'arriver... Aïe! les reins!

CHARLES.

Mais encore...

LEDRU.

Non, non, je vous conterai cela. Aïe!... Heureusement, l'on ne m'a pas reconnu, et si le dos est compromis, l'honneur est intact... (*Se retournant et apercevant les paysans.*) Que vois-je? voilà justement ce que vous a défendu votre père.

CHARLES.

Qu'est-ce que ça fait?

LEDRU.

Songez donc à ma responsabilité! je ne peux pas voir ces choses-là.

CHARLES.

Eh bien! ne regarde pas. (*Aux gens du village.*) Ah! mes amis, quelle idée! Nous sommes sauvés : voici mon gouverneur qui est d'une très-jolie force sur le violon! et comme il n'est point ennemi des plaisirs, je suis sûr qu'il va nous faire danser, pour peu qu'on l'en prie.

TOUS.

Ah! monsieur!

LEDRU.

Non, messieurs, ma dignité...

CHARLES, *bas à Ledru.*

Accepte, ou je t'assomme!

LEDRU.

Ce sera donc avec plaisir.

JEANNETTE.

Tenez, voilà un tonneau pour placer l'orchestre.

LEDRU, *bas à Jeannette.*

Taisez-vous, perfide!

JEANNETTE.

Tiens! qu'est-ce qu'il a donc?

LEDRU, à Charles.

Que diable aussi ! il est impossible de plus me rabaisser. Aidez-moi à monter. (Il se place sur le tonneau.) Allons, en place ! (Les contredanses se forment. Il prend son violon et joue.) Chaîne anglaise !

TOUS.

AIR du Bouquet du roi.

Amis, pour nous quel honneur !
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur !

CHARLES, à Ledru.

Quelle crainte était la tienne?
A ce coup d'archet, d'honneur,
Je ne crains pas qu'on te prenne
Ici pour un professeur.

TOUS.

Amis, pour nous quel honneur !
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur !

(La danse est très-animée, et Ledru se démène sur son tonneau pour marquer la mesure.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; ROBERVILLE, dans le fond, une lettre à la main, et les regardant pendant quelque temps.

ROBERVILLE.

A votre aise ! ne vous gênez pas ! C'est donc avec raison que cette lettre m'annonçait qu'on n'attendait que mon départ. Et vous, monsieur le gouverneur...

LEDRU.

Que voulez-vous que j'y fasse? est-ce ma faute? En vous quittant, je les ai trouvés tous installés. Mais le moyen d'empêcher des petites filles de sauter?

ROBERVILLE.

A la bonne heure; mais les faire danser vous-même!

LEDRU.

Ah! ça, c'est différent; c'est ce que j'ai fait de plus sage. Dès que j'ai vu que je ne pouvais m'opposer au désordre, je me suis dit : Au moins je serai là, et certainement j'y étais, et j'y suis encore.

ROBERVILLE.

Mais enfin, était-ce la position d'un philosophe?

LEDRU.

Comment, à cause de ce tonneau? Que diable! Diogène en avait bien un; la seule différence, c'est qu'il était dedans, et que j'étais dessus. Vous voyez même que ma position se trouve en quelque sorte plus élevée que la sienne!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; CINGLANT.

CINGLANT.

Où est-il? où est-il, le coquin que j'ai surpris dans la chambre de Jeannette?

LEDRU, à part.

Allons, c'est notre maudit maître d'école; me v'là dedans!

CINGLANT.

Il m'a échappé; mais en se débattant, il a laissé son chapeau.

LEDRU.

Dieu! c'est le mien!

CINGLANT.

Comment, c'est à vous, monsieur le professeur? Que je suis fâché de ces coups de manche à balai que je vous ai donnés!

LEDRU.

Ça n'est rien; le fait est qu'on n'y voyait pas; c'est la faute de M. Roberville, qui devrait faire percer des croisées dans ses mansardes; il n'y a que des jours de souffrance.

CINGLANT.

C'est qu'ils ont dû être bons, parce que la grande habitude... Mais à côté du chapeau était un portefeuille, et nous allons voir...

LEDRU.

Ne l'ouvrez pas : c'est à moi.

CINGLANT.

Du tout, ce n'est pas à vous; c'est à un nommé Ledru.

LEDRU, à part.

Gare les explications!

CINGLANT.

Il y a même une lettre pour monsieur.

ROBERVILLE, la prenant.

Une lettre à mon adresse? Que vois-je!... M. Saint-Ange refuse la place de précepteur, et c'est vous qui m'apportez cette lettre! Qui donc êtes-vous?

CINGLANT, tenant un autre papier.

Eh, parbleu! le voilà sur ce livret : Ledru, domestique de M. Saint-Ange; et son signalement : nez long, bouche grande, oreilles *idem;* on peut collationner.

ROBERVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LEDRU.

Que puisque les qualités sont connues, je renonce au professorat ; et pour prix de mes services, je vous demande, ainsi qu'à mon ancien confrère, la main de Jeannette.

ROBERVILLE.

Ma petite jardinière?

LEDRU.

Je ne suis pas fier, et nous ferons les deux noces ensemble ; car tantôt, dans vos confidences, vous m'avez avoué que votre intention était d'unir M. Charles à sa cousine.

CHARLES et ÉLISE.

Il serait vrai?

ROBERVILLE, montrant Ledru.

C'est une trahison !

CHARLES.

Et pour l'en remercier, je me charge de doter Jeannette, et je prends mon gouverneur à mon service.

CINGLANT.

Ah çà ! vous n'êtes donc pas un savant?

LEDRU.

Eh ! mon Dieu ! pas plus que vous ; raison de plus pour entrer dans votre famille. J'abandonne la carrière de l'instruction publique : je retourne à l'office, et si j'ai perdu ma rhétorique avec vous, j'espère qu'à la cuisine je ne perdrai pas mon latin.

VAUDEVILLE.

LEDRU.

AIR du vaudeville de *La Vendange normande.*

L'illustre cuisinière
Est mon *vade-mecum ;*
Du latin, je n'ai guère
Retenu que *vinum :* (*Bis.*)

Parmi les bons apôtres
Je fus toujours *primus*,
Et suis, comme tant d'autres,
Pour le reste *asinus*.

CINGLANT.

Ma cohorte enfantine,
Grâce aux *patochibus*,
Avec plaisir décline
Déjà ses noms en *us*,
Asinus ou bien *Dominus*,
Mais toujours ils confondent.
Quand je dis *Dominus*,
Ces marmots me répondent :
Asinus ! asinus !

CHARLES.

A la voix haute et fière,
Voyez ce lourd Midas
Crier contre Voltaire,
Que certe il ne lit pas.
Son grand ton fait merveille,
On dit : c'est un *doctus;*
Mais voyant ses oreilles,
On s'écrie : *Asinus!*

ROBERVILLE.

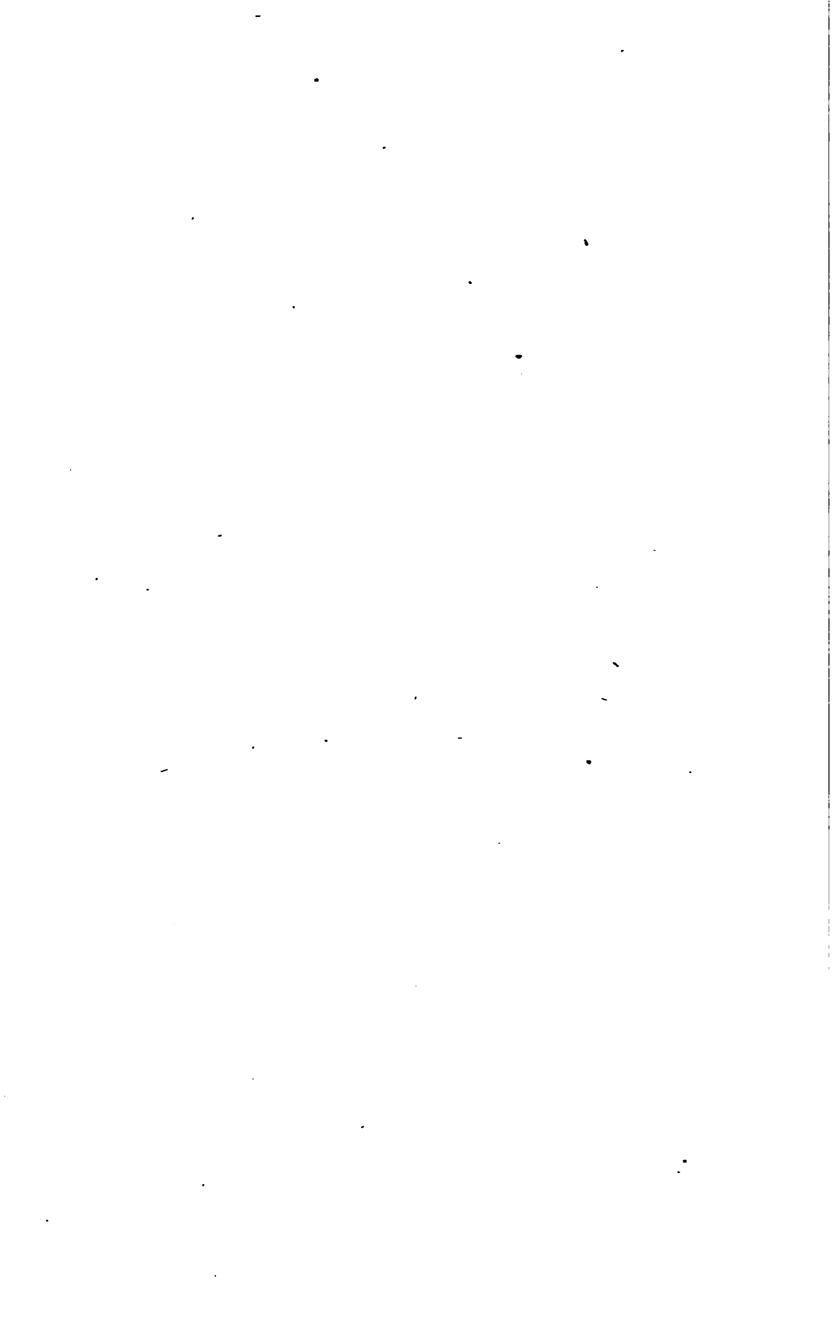
Pour la langue française
Et pour le *latinum*,
Je fus, ne vous déplaise,
Toujours *ignorantum ;*
Mais les gens d'esprit glissent
Au temple de Plutus;
Ceux qui mieux le gravissent,
Ce sont les *asinus!*

JEANNETTE, au public.

L'auteur, loin d'être un maître,
Ne s' piqu' pas d' grand savoir
Mais il s'en croirait p't-être,

S'il vous amusait c' soir.
A vous plaire il aspire;
Ah! messieurs, en *chorus*
De lui n'allez pas dire :
Asinus! asinus!





TABLE



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (196, 4-6.)



Elle est divisée en six séries, ornée d'un portrait de l'auteur *et d'un* fac-simile de son écriture, *et elle sera complétée par différentes tables générales, présentant le classement de tous les ouvrages qui composent l'œuvre entière d'Eugène Scribe, soit par ordre chronologique ou alphabétique, soit par genre ou par théâtre, avec l'indication de tous les collaborateurs et compositeurs dont les noms sont associés à l'œuvre de l'auteur.*

Les éditeurs ont pensé que des vignettes spéciales, accompagnant chacune des œuvres, donneraient à cette édition un caractère plus élégant. Ils ont été heureusement secondés par le talent de dessinateur de M. E. Reybert, *architecte, qui a composé, à cet effet, pour chaque série, une suite de motifs gracieux d'ornements et d'attributs, formant tête de pages et culs-de-lampe, et rappelant ingénieusement les différents genres traités par Eugène Scribe.*

L'avertissement *que les éditeurs ont placé en tête de cette nouvelle édition indiquant suffisamment le but de l'importante publication qu'ils ont entreprise, nous nous bornerons à le reproduire ici, en le faisant suivre d'un* catalogue *détaillé indiquant, par série, les ouvrages qui sont compris dans chaque* volume. *(Les 2e, 4e et 6e séries seront ultérieurement développées.)*





AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de *quatre cents pièces*, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes*, des *Nouvelles*, des *Romans*, etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852*.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seulement remettre en lumière des ouvrages si longtemps

* Voici la liste de ces diverses éditions:

1° 1827-1842. — AIMÉ ANDRÉ. — *Théâtre complet.* — 24 vol. in-8°; 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° 1840-1842. — FURNE et AIMÉ ANDRÉ. — *Œuvres complètes.* — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes: 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° 1845. — FIRMIN DIDOT. — *Œuvres choisies.* — 5 vol. in-12: 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° 1852-1854. — LEBIGRE-DUQUESNE. — *Œuvres complètes.* — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° 1854-1859. — VIALAT ET MARESCQ. — *Œuvres illustrées.* — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° 1855-1859. — MICHEL LÉVY. — *Théâtre, Historiettes et Proverbes, Nouvelles et Romans.* — 25 vol. in-18: 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

et si justement applaudis; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, —
« une faculté puissante et vraiment supérieure qui
« lui assurait et qui m'explique cette suprématie
« sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in-
« vention dramatique que personne avant lui peut-
« être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir
« à chaque pas, presque à propos de rien, des com-
« binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ;
« et de les découvrir, non pas en germe seulement
« ou à peine ébauchées, mais en relief, en action,
« et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut
« à ses confrères pour préparer un plan, il en achève
« plus de quatre; et jamais il n'achète aux dépens de
« l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est
« pas dans un moule banal que ses fictions sont
« jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne
« s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages
« qui n'ait au moins son grain de nouveauté...

Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet dans la séance du 26 mars 1863.

« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet*, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude ; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronolo-

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

gique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames*. — *Comédies-Vaudevilles*. — *Opéras* et *Ballets*. — *Opéras-comiques*. — *Proverbes*, *Nouvelles*, et *Romans*. — *Œuvres diverses* et *inédites*. — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs*. C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé par Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

Les éditeurs pensent que la publication de cette œuvre considérable permettra de mieux apprécier encore cet homme d'esprit, cet homme de bien, qui « crut servir assez son pays en l'honorant*, » et dont on peut dire, à si juste titre, ce qu'il a dit lui-même de son confrère, ami et neveu J.-F. Bayard : — Il était du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni honneurs, ni places, ni pensions ! il n'a rien demandé qu'à lui-même ! Il a dû à son talent et à son travail, son bonheur et son indépendance. — Il en fut de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi à son *travail*, son *bonheur* et son *indépendance*, ce que traduisait fidèlement sa devise : *Indè fortuna et libertas*, — *Indè liber et felix.*

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PREMIÈRE SÉRIE

COMÉDIES. — DRAMES.

TOME I.

Portrait de l'Auteur. — Fac-simile de son écriture. — Avertissement des Éditeurs.
Dédicace aux Collaborateurs.
Discours de réception à l'Académie française.

Tome II.

La Bohémienne, ou l'Amérique en 1775, Drame en cinq actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 1er juin 1829.

Les Inconsolables, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 8 décembre 1829.

Dix Ans de la vie d'une Femme, ou les Mauvais Conseils, Drame en cinq actes et neuf tableaux, en société avec M. Terrier. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 17 mars 1832.

Bertrand et Raton, ou l'Art de conspirer, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 14 novembre 1833.

Tome III.

La Passion secrète, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 13 mars 1834.

L'Ambitieux, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 27 novembre 1834.

La Camaraderie, ou la Courte Échelle, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 19 janvier 1837.

Les Indépendants, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 20 novembre 1837.

Tome IV.

La Calomnie, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 20 février 1840.

La Grand'Mère, ou les trois Amours, Comédie en trois actes. Théâtre du Gymnase, 14 mars 1840.

Japhet, ou la Recherche d'un Père, Comédie en deux actes, en société avec M. Vanderburch. Théâtre-Français, 20 juillet 1840.

Le Verre d'eau, ou les Effets et les Causes, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 17 novembre 1840.

Tome V.

Une Chaîne, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1841.

Oscar, ou le Mari qui trompe sa Femme, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Duveyrier. Théâtre-Français, 21 avril 1842.

Le Fils de Cromwell, ou Une Restauration, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1842.

La Tutrice, ou l'Emploi des Richesses, Comédie en trois actes, en société avec M. Duport. Théâtre-Français, 29 novembre 1843.

Tome VI.

Le Puff, ou Mensonge et Vérité, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 22 janvier 1848.

Adrienne Lecouvreur, Comédie-Drame en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 14 avril 1849.

Les Contes de la reine de Navarre, ou la Revanche de Pavie, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 15 octobre 1850.

Tome VII.

Bataille de Dames, ou Un Duel en Amour, Comédie en trois actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 17 mars 1851.

Mon Étoile, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 6 février 1854.

La Czarine, Drame en cinq actes. Théâtre-Français, 15 janvier 1855.

Tome VIII.

Feu Lionel, ou Qui vivra verra, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Potron. Théâtre-Français, 23 janvier 1858.

Les Doigts de fée, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 29 mars 1858.

Les trois Maupin, ou La Veille de la régence, Comédie en cinq actes, en société avec M. H. Boisseaux. Théâtre du Gymnase, 23 octobre 1858.

Tome IX.

Rêves d'amour, Comédie en trois actes, en société avec M. de Biéville. Théâtre-Français, 1er mars 1859.

La Fille de trente ans, Comédie en quatre actes, en société avec M. E. de Najac. Théâtre du Vaudeville, 15 décembre 1859.

La Frileuse, Comédie en trois actes. Théâtre du Vaudeville, 6 septembre 1861.



DEUXIÈME SÉRIE.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.





TROISIÈME SÉRIE.

OPÉRAS. — BALLETS.

Tome I.

La Somnambule, *ou* l'Arrivée d'un nouveau Seigneur, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 19 septembre 1827.

La Muette de Portici, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1828.

Le Comte Ory, Opéra en deux actes, en société avec M. Delestre-Poirson, musique de G. Rossini. Théâtre de l'Opéra, 20 août 1828.

La Belle au bois dormant, Ballet-Pantomime-Féerie en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 27 avril 1829.

Alcibiade, Opéra en deux actes, musique de C.-L.-J. Hanssens. Bruxelles, Grand-Théâtre, 30 octobre 1829.

Manon Lescaut, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 3 mai 1830.

Le Dieu et la Bayadère, *ou* la courtisane amoureuse, Opéra-Ballet en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 13 octobre 1830.

Le Philtre, Opéra en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 20 juin 1831.

L'Orgie, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Coralli, musique de M. Carafa. Théâtre de l'Opéra, 18 juillet 1831.

Tome II.

Robert le Diable, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 21 novembre 1831.

Le Serment, *ou* les Faux-Monnayeurs, Opéra en trois actes, en société avec M. Mazères, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er octobre 1832.

Gustave III, *ou* le Bal masqué, Opéra en cinq actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 27 février 1833.

Ali-Baba, *ou* les Quarante voleurs, Opéra en quatre actes, en société avec M. Mélesville, musique de S. Chérubini. Théâtre de l'Opéra, 22 juillet 1833.

Tome III.

La Juive, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 février 1835.

Les Huguenots, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1836.

Guido et Ginevra, ou la Peste de Florence, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 5 mars 1838.

La Volière, ou les Oiseaux de Boccace, Ballet-Pantomime en un acte, en société avec Mademoiselle Thérèse Elssler, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 5 mai 1838.

Le Lac des Fées, Opéra en cinq actes, en société avec M. Mélesville, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1839.

La Tarentule, Ballet-Pantomime en deux actes, en société avec M. Coralli, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 24 juin 1839.

Tome IV.

La Xacarilla, Opéra en un acte, musique de M.-A. Marliani. Théâtre de l'Opéra, 28 octobre 1839.

Le Drapier, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 6 janvier 1840.

Les Martyrs, Opéra en quatre actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 10 avril 1840.

La Favorite, Opéra en quatre actes, en société avec MM. A. Royer et G. Vaëz, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 2 décembre 1840.

Carmagnola, Opéra en deux actes, musique de C.-L. Ambroise Thomas. Théâtre de l'Opéra, 19 avril 1841.

Dom Sébastien, roi de Portugal, Opéra en cinq actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 13 novembre 1843.

Jeanne la Folle, Opéra en cinq actes, musique de A.-L. Clapisson. Théâtre de l'Opéra, 6 novembre 1848.

Tome V.

Le Prophète, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 16 avril 1849.

La Tempête, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Londres, Théâtre de la Reine, 8 juin 1850. Paris, Théâtre-Italien, 25 février 1851.

L'Enfant prodigue, Opéra en 5 actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 6 décembre 1850.

Zerline, ou la Corbeille d'oranges, Opéra en trois actes, musique de D.-F. E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 16 mai 1851.

Florinde, ou les Maures en Espagne, Opéra en quatre actes, musique de S. Thalberg. Londres, Théâtre de la Reine, 3 juillet 1851.

Le Juif errant, Opéra en cinq actes, en société avec M. de Saint-Georges, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 avril 1852.

Tome VI.

La Nonne Sanglante, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de C-F. Gounod. Théâtre de l'Opéra, 18 octobre 1854.

Les Vêpres Siciliennes, Opéra en cinq actes, en société avec M. Ch. Duveyrier, musique de G. Verdi. Théâtre de l'Opéra, 13 juin 1855.

Marco Spada, *ou* la Fille du Bandit, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Mazillier, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1857.

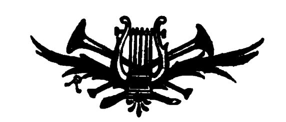
Le Cheval de Bronze, Opéra-Ballet en quatre actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 21 septembre 1857.

L'Africaine, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 28 avril 1865.



QUATRIÈME SÉRIE.

OPÉRAS-COMIQUES.





CINQUIÈME SÉRIE.

PROVERBES. — NOUVELLES. — ROMANS

Tome I.

Un ministre sous Louis XV, *ou* Le Secret de rester en place, Historiette en action. *Revue de Paris*, Avril 1829.

Le jeune Docteur, *ou* le Moyen de parvenir, Historiette en action. *Revue de Paris*, Mai 1829.

Le Tête-a-Tête, *ou* Trente Lieues en poste, Proverbe. *Revue de Paris*, Juillet 1830.

La Conversion, *ou* A l'impossible nul n'est tenu, Proverbe. *Revue de Paris*, Octobre 1830.

Potemkin, *ou* Un Caprice impérial. Anecdote de la cour de Russie. *Revue de Paris*, Avril 1831.

Le Prix de la vie, Historiette tirée des Mémoires d'un gentilhomme de Bretagne. *Europe littéraire*, Mars 1833.

Judith, *ou* la Loge d'opéra, Historiette contemporaine. *Presse*, Février-Mars 1837.

Le Roi de carreau, Nouvelle. *Revue de Paris*, Juillet 1837.

Les Malheurs heureux, Proverbe en trois parties. *Constitutionnel*, Avril 1851.

Tome II.

La Maitresse anonyme, Nouvelle. *Constitutionnel*, Juin-Juillet 1838.

Carlo Broschi, Nouvelle historique. *Journal des Débats*, Août-Septembre 1839

Maurice, Historiette contemporaine. *Siècle*, Décembre 1844-Janvier 1845.

Tomes III, IV, V.

Piquillo Alliaga, *ou* les Maures sous Philippe III, Roman. *Siècle*. Mars-Septembre 1846.

Tome VI.

Le Filleul d'Amadis, ou les Amours d'une fée, Roman de chevalerie. *Constitutionnel*, Novembre-Décembre 1855.

Noélie, Nouvelle. *Constitutionnel*, Mars-Avril 1859.

Tome VII.

La jeune Allemagne, ou les Yeux de ma tante, Roman. *Constitutionnel*, Janvier-Mars 1857.

Tome VIII.

Fleurette (Histoire d'une bouquetière), Roman. *Constitutionnel*, Octobre-Décembre 1860.



SIXIÈME SÉRIE.

ŒUVRES DIVERSES ET INÉDITES.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

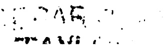
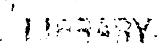
FARINELLI — GUSMAN D'ALFARACHE
LES MONTAGNES RUSSES
LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE
LE COMTE ORY
LE NOUVEAU POURCEAUGNAC — LE SOLLICITEUR
WALLACE — LES DEUX PRÉCEPTEURS

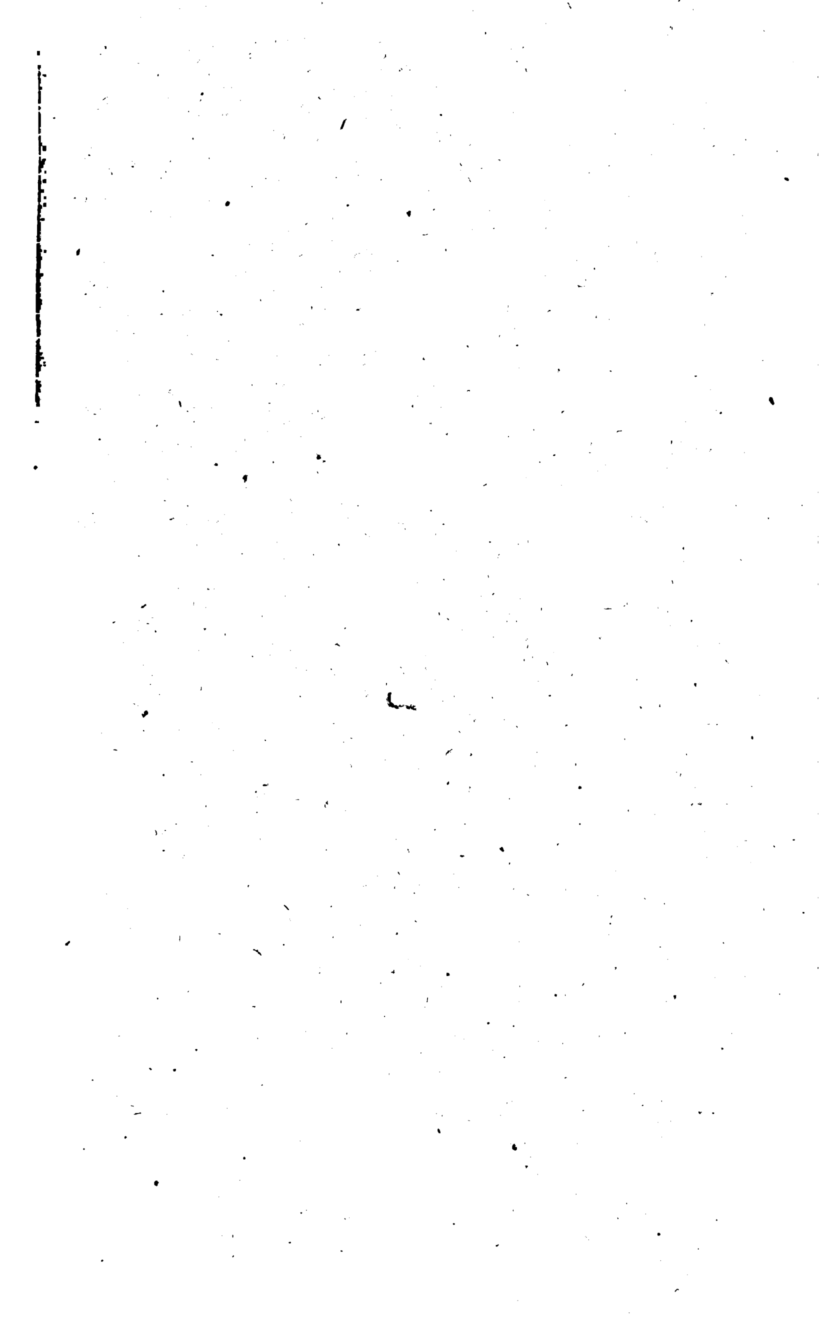
E. REIBER

ES

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 2 1876 11.





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.







